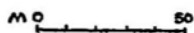
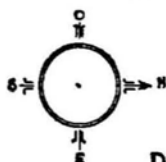
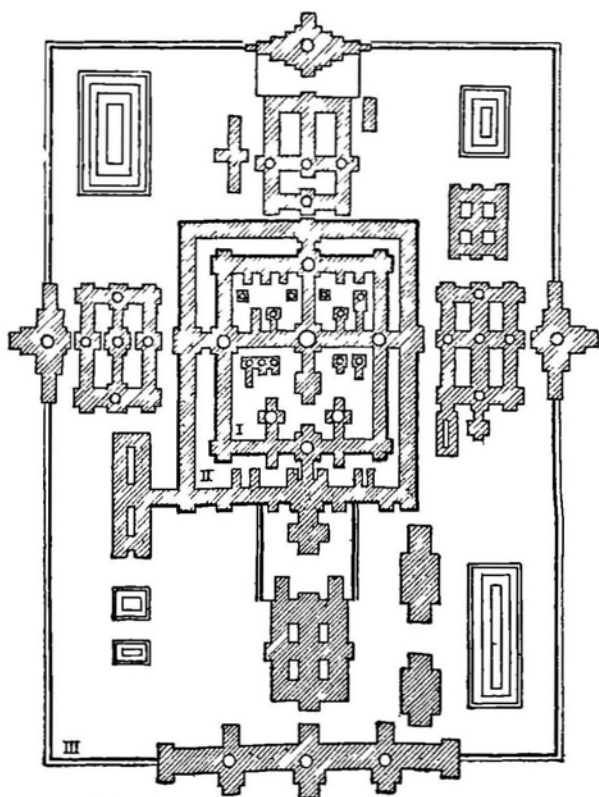


ANGKOR

GUIDE HENRI PARMENTIER



Echelle

PRAH-KHAN

D.g 218.)

Cambridge art
'olog'.

A N G K O R

Bibliographie de Henri Parmentier

Inventaire des Monuments Chams de l'Annam, 2 volumes et 2 cartons de planches, E. Leroux, Paris, 1909-1918.

Les Sculptures Chames du Musée de Tourane, Van Cest, Paris, 1922 (Collection *Ars Asiatica*, tome IV).

Le Temple d'Içvarapura (*Banteay Srei*), en collaboration avec L. Finot et V. Goloubew, Van Cest, Paris, 1926.

L'Art Khmèr primitif, 1 volume de texte et 1 volume de planches, Van Cest, Paris, 1927.

L'Art Khmèr classique, Monuments du quadrant Nord-Est — 1 volume de texte et 1 volume de planches, Les Editions d'Art et d'Histoire, Paris, 1939.

L'Art Architectural Hindou dans l'Inde et en Extrême-Orient, Van Cest, Paris, 1948.

Grandes études parues

dans le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* :

L'Architecture interprétée dans les Bas-Reliefs anciens de Java, 1907.

L'Architecture interprétée dans les Bas-Reliefs du Cambodge, 1914.

Le Temple de Vat Phu, 1914.

Le Temple de Vat Nokor, 1917.

L'Art d'Indravarman, 1919.

La Construction dans l'Architecture Khmère classique, 1935.

Complément à l'Art Khmèr primitif, 1935.

Dans le *Bulletin des Amis du Laos* :

Esquisse d'une Etude de l'Art Laotien, 1937 - 1940.

En préparation (œuvre posthume) :

L'Art du Laos (*Inventaire détaillé des Monuments Laotiens*).

ANGKOR

GUIDE HENRI ~~PARMENTIER~~

ALBERT PORTAIL

183-185, RUE CATINAT — SAIGON

AVERTISSEMENT

Cet ouvrage, dont nous vous présentons la seconde édition, a paru autrefois en 19 petits fascicules traitant chacun d'un monument ou d'un groupe de monuments de l'ensemble d'Angkor. Il nous a semblé utile de grouper tous ces volumes en un seul. Les lecteurs y trouveront la juste documentation nécessaire à une visite de quelques jours. Il les aidera à comprendre ce que fut l'Histoire de la civilisation khmère, en dégagant ses grandes lignes d'après les splendides vestiges qu'elle laissa.

A. P.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

Copyright by Albert Portail - Saigon - 1950

HISTOIRE ET RELIGIONS



Les Cambodgiens qui se désignent eux-mêmes par le mot « Khmèr » sont appelés par les étrangers Kambujas, les fils de Kambu (1), du nom d'un ancêtre légendaire. Ce semble être une population en grande partie autochtone qui fut civilisée en diverses fois par des émigrants de l'Inde, religieux et marchands. Ils ont ainsi reçu la première impulsion artistique, mais ce sont bien eux qui ont élevé leurs monuments en modifiant l'enseignement hindou suivant leur personnalité et c'est une erreur complète de croire le Cambodgien actuel différent des grands artistes qui élevèrent les remarquables temples d'Angkor et de tout le pays. Il suffit de connaître la verve et le subtil sens d'observation de l'artisan actuel dans l'exécution des objets usuels pour retrouver le créateur ancien (2).

(1) Dans tous ces guides la lettre « u » dans les noms propres gardera la valeur « ou ».

(2) Une visite à la salle de vente du Musée Albert-Sarraut à Phnom-Penh où le touriste pourra acquérir des pièces charmantes, œuvres des Cambodgiens actuels, l'en convaincra aisément et l'on doit savoir le plus grand gré à G. Groslier, directeur des Arts Cambodgiens, pour avoir su maintenir les ouvriers d'art dans leurs propres traditions en les empêchant de se jeter dans la mauvaise copie des modèles européens.

La première région indianisée fut le Fou-nan (1) dont l'empire s'étendit à partir du II^e siècle de notre ère sur presque toute l'Indochine. Le Cambodge, d'abord son vassal, le vainquit et se substitua à lui vers 550 et connut des jours triomphants jusqu'à la fin du VII^e siècle ; mais le VIII^e fut une période d'anarchie.

Au début du IX^e siècle le roi Jayavarman II (802-854) rétablit un pouvoir unique sur le Cambodge et installa suivant ses progrès une série de capitales en construction légère ; l'une d'elles occupa une position inexpugnable sur le plateau du Phnom Kûlen (2). Ses successeurs sont les rois constructeurs d'Angkor et des grands temples ; dans la suite de leurs règnes, le Cambodge fut en rivalité continuelle, en alternative de succès et de revers avec les Chams (3) qui habitaient l'Annam actuel, population d'origine malaise également civilisée par les Hindous et dont le royaume, constitué dès le II^e siècle de notre ère, eut son plus grand éclat du VI^e au IX^e ; un des plus beaux succès des Chams fut la prise d'Angkor en 1177 par une flotte qui remonta le Mékong et le Grand Lac. Le Champa déclina ensuite sous les coups répétés des Annamites qui, prolifiques, débordaient du Tonkin et des provinces septentrionales de l'Annam. Ils l'affaiblirent encore par la conquête de sa capitale dans la région de Qui-nhon en 1471.

(1) Nom chinois ; on ignore le nom local.

(2) Le mot « phnom » en cambodgien veut dire « montagne ». Prononcer « pnom. ».

(3) Prononcer le « Ch » comme « Ti » Tiams et Tiampa, Tio pour Chau dans Chau Say.

Les Khmèrs ne gagnèrent pas beaucoup à la chute de leur constant rival, car un autre ennemi ne tarda pas à se déclarer. Les Siamois, de race thaïe (1), descendus de la Chine méridionale, furent civilisés par les Khmèrs dont ils furent d'abord les vassaux ; mais ils ne tardèrent pas à se révolter contre leur maître et dans une suite continue de guerres sans grand éclat finirent par dominer au Cambodge. Les derniers rois, qui nous sont peu connus parce qu'ils cessèrent de graver leurs fondations religieuses sur pierre, durent céder peu à peu les provinces septentrionales du Cambodge, abandonnèrent Angkor, trop exposé, en 1342 et descendirent leur capitale à Udong, puis à Phnom-Penh où l'aide française, en 1864, leur permit peu à peu de récupérer les provinces perdues.

Les religions dont témoignent les anciens monuments khmèrs sont celles apportées de l'Inde. Vers l'an 1000 av. J.-C. les tribus aryennes des plateaux de l'Iran commencèrent à descendre vers l'Inde qu'elles conquièrent entièrement, y apportant les hautes conceptions religieuses des Védas, croyance en un dieu universel avec, comme émanations, une série d'êtres divins, régents des phénomènes physiques. L'homme peut, par une concentration profonde, découvrir en lui-même ce qu'il détient du fonds permanent du monde : de là naît l'habitude de l'ascétisme et de la retraite dans les lieux isolés. Le besoin de maintenir la pureté de la race et sa suprématie sur les populations conquises, considérées comme viles et impures, amène au système des castes ; les hommes se distinguent les uns des autres parce qu'ils sont nés des diverses parties d'un ancêtre divin, et nul passage d'une caste à l'autre n'est possible. La croyance à la transmigration des âmes, apport possible de la population indigène, atténua un

(1) Prononcer comme la fin du mot « Vantail ».

peu la cruauté de cet organisme social et favorisa l'éclosion de la religion plus charitable du bouddhisme. Vers le VI^e siècle av. J.-C. le prince Siddhârtha, le « moine de la famille des Çâkyas », Çâkyamuni, enseigne que l'homme peut s'arracher à l'évolution perpétuelle des naissances par la connaissance parfaite des causes et des effets, la Bodhi. Le Buddha, « l'illuminé par la Bodhi » peut ainsi à la mort atteindre le Nirvâna, non-être ou absorption dans l'être universel. Le bouddhisme règne presque en maître pendant une douzaine de siècles autour du début de l'ère chrétienne ; il s'efface dans l'Inde, sauf à Ceylan, vers le VI^e siècle de notre ère, devant l'hindouisme ou brahmanisme qui est une fusion des dieux védiques et des dieux de la race conquise, régie par une trinité suprême. Des trois dieux principaux, Brahmâ, trop éloigné de la pensée commune, n'a qu'une faible importance et ce sont surtout les deux autres qui comptent, considérés souvent chacun par leurs adeptes comme le dieu supérieur : Vichnou, le soleil des Védas, conservateur du monde ; Çiva, l'antique Rudra, le dieu de l'ouragan, destructeur et par le fait même que la mort permet la vie, créateur. L'infinité des dieux locaux, parfois nettement obscènes ou immoraux — l'Inde eut un dieu des voleurs — vient se fondre dans les trois grands dieux sous la forme des avatars. Enfin les dieux sont accompagnés de leurs çaktis, représentées par des êtres féminins que la pensée supérieure considère comme leur énergie personnifiée et la pensée vulgaire comme l'épouse de chacun d'eux.

Donnons en quelques mots leur aspect et les traits principaux de leurs légendes. Brahmâ a créé le monde sous l'influence de Mâyâ, l'illusion, et Vichnou le conserve ; le premier ne figure guère que comme membre de la Trimûrti, la trinité indienne ; il a quatre bras et ses attributs sont le chapelet et l'aiguïère ; il est caractérisé surtout par ses quatre têtes dont trois seulement

apparaissent sur les bas-reliefs ; sa monture est l'oie sacrée, « hamsa ».

Vichnou est le plus beau des dieux et le plus richement paré ; il est généralement représenté avec quatre bras qui tiennent l'épée, la massue, la conque et le disque qui fut une arme de jet mortelle. Son épouse est Çrî ou Lakchmî, comme lui d'une beauté parfaite, représentée souvent arrosée par deux éléphants.. Vichnou, dans son éternel sommeil sur le serpent Ananta flottant sur les eaux, donne naissance à Brahmâ qui s'élève sur un lotus de son nombril.

Il se réveille à chacun des cycles de la création pour empêcher le monde de périr. Il figure deux fois dans la scène du barattement de la Mer de lait : en tortue soutenant la montagne qui forme pivot et baratte ; en figure volante la maintenant verticale ; le lien de va-et-vient est le serpent tiré par les dieux et par les démons qui se disputent l'amrita, la liqueur d'immortalité produite par le barattement. Un de ses avatars est Krichna, dieu charmant à la merveilleuse beauté : bébé, il arrache les arbres qui retiennent un mortier où sa mère l'a attaché ; jeune homme, il protège ses amis bergers et bergères et leurs troupeaux en soutenant au-dessus de leurs têtes, dans l'orage, le mont Govardhana. L'autre avatar, plus humain, est Râma ; le récit des épreuves de sa vie amoureuse avec la belle Sîtâ et de ses combats contre le géant Râvana, avec l'aide du dieu-singe Hanuman est le grand poème du Râmâyana qui symbolise la conquête de Ceylan par les Aryens, tandis que l'autre épopée, le Mahâbhârata rappellerait leurs combats pour la conquête de l'Inde.

Vichnou est représenté aussi sous l'aspect de Varâha, le sanglier divin qui retire de la mer la terre volée par un démon ; Narasimha, l'homme-lion, s'échappant de l'intérieur d'une

colonne pour dévorer un de ses contempteurs ; il a une tête de lion, quatre bras et porte en travers de ses cuisses un corps humain dont il déchire les entrailles ; Vamana, le brahmane nain, qui obtient d'un démon, devenu maître de la terre, ce qu'il pourra en parcourir en trois pas ; il se transforme alors en géant, Trivikrama, et s'empare du monde en trois enjambées immenses, du fond de la mer au sommet du ciel. La monture de Vichnou est Garuda, le vautour divin, l'ennemi né des serpents, les nâgas, représentés généralement par l'espèce la plus venimeuse, le cobra à capuchon.

Çiva a un culte moins exclusif que celui de Vichnou et les images des autres dieux accompagnent ses sanctuaires, tandis que ceux de Vichnou sont généralement fermés aux représentations de Çiva. Celui-ci est le plus souvent adoré sous la forme du linnga (1). Considéré comme le symbole de l'esprit éternel et universel, cet emblème passe du carré au cylindre par l'intermédiaire de l'octogone ; cette forme complexe, très fréquente en Indochine, a ses trois parties rapportées respectivement du bas en haut à Brahmâ, à Vichnou et à Çiva. Au Cambodge l'essence même de la royauté fut représentée par un linnga, le dieu royal. Çiva est figuré sous une série d'aspects : comme Natarâja, le roi des danseurs, il exécute la danse sacrée qui donne l'impulsion au monde, le tândava, devant l'assemblée des dieux ; il a alors quatre bras ; — Linngodbhava est la manifestation de Çiva dans le linnga : Vichnou, en sanglier, fouit la terre à sa base ; Brahmâ, en oiseau, tente de le survoler, la primauté devant appartenir au vainqueur, et les âges se passent sans qu'ils atteignent les deux extrémités. L'Ardhanârî ou Çiva hermaphro-

(1) Le phallus, plus naturaliste au début, tout conventionnel dans l'art classique.

dite, est très rare en Indochine, tandis que le Harihara composé par moitiés verticales de Çiva et de Vichnou fut une des divinités préférées du Fou-nan.

Sa çakti, Umâ ou Pârvati, est souvent figurée dans les débuts du Cambodge par la forme Mahisâsuramardini, victorieuse du démon-buffle dont on voit la tête sous ses pieds. La monture de Çiva est le taureau Nandin ; Ganéça est le fils de Çiva ; le dieu le décapite dans un moment de colère et sans le reconnaître ; puis le ressuscite en lui recollant sur les épaules une tête d'éléphant ; il est souvent représenté ainsi avec quatre bras. Certains dieux védiques, déchus de leur splendeur ancienne, Indra, dieu des nuées sur le triple éléphant Airâvata, ou Sûrya, le soleil, sur son char, ne sont plus guère au Cambodge que des motifs décoratifs.

Alors que le bouddhisme s'effaçait dans l'Inde, il poursuivait en Indochine une carrière heureuse, à côté du brahmanisme contre lequel il s'est rarement heurté ; plus souvent même les deux croyances sont associées par les rois fondateurs. Le bouddhisme se partage en deux sectes principales, celles du Petit et du Grand Véhicule, Hinâyanisme et Mahâyanisme. Bien qu'elles aient paru en Indochine dans l'ordre inverse, nous mentionnerons d'abord la première, le Petit Véhicule dont le second dérive. C'est le Buddha qui tient toute la place dans le système du Petit Véhicule. Il est représenté dans les scènes de sa vie passée : la sortie de la maison familiale, sa retraite dans la forêt où l'éléphant et le singe viennent l'adorer et le ravitailler quand, dans son ascétisme, il risque de mourir de faim. Le serpent l'abrite contre les intempéries pendant sa longue méditation sous l'arbre de la Bodhi, le banyan ou *ficus religiosa* qu'on plante dans les pagodes en son souvenir. Il est alors en lutte avec le démon Mâra qui veut l'empêcher d'apporter la délivrance aux hommes. Assis sur

les replis du nâga il touche la terre du doigt pour lui demander d'attester le grand nombre de ses bonnes œuvres ; or, dans l'Inde, le geste du don s'accompagne du versement de quelques gouttes d'eau et la charité du Buddha fut si grande dans ses vies antérieures que l'eau coule des cheveux de la Terre en une inondation qui submerge l'armée de Mâra ; le démon n'a pas plus de succès en envoyant ses délicieuses filles tenter le Sage.

Le Buddha est généralement habillé en moine avec le manteau qui découvre l'épaule gauche, sans aucun bijou, les lobes des oreilles pendant en deux longs filets étirés par le port antérieur du disque d'oreille qui est un des bijoux hindous anciens. Le front est marqué d'une sorte de verrue, l'ournâ qui en Indochine est le plus souvent remplacée par un simple signe ; le dessus du crâne saille en une protubérance, l'ouchnîcha, traitée ici en chignon et dans les derniers temps terminée par une flamme. On voit souvent le Buddha au Cambodge, et encore plus au Siam et au Laos, richement paré des attributs royaux : c'est le rappel d'une légende où tel de ses fidèles, navré qu'il soit toujours représenté avec l'humilité d'un moine, obtient de le voir apparaître dans l'aspect du souverain universel qui correspond mieux à sa supériorité sur tous les êtres du monde. Ses gestes principaux sont les mains dans le giron, attitude qui symbolise la méditation, les mains en avant présentées par les paumes, dans le geste qui rassure, enfin les mains unies par les index, dans celui de l'enchaînement des causes.

Le Buddha est à peu près la seule figure qui puisse être représentée dans la doctrine du Petit Véhicule et ses images se multiplient à peu près seules sur les autels des pagodes modernes qui sont toutes de cette foi.

La doctrine du Grand Véhicule, qui fut la forme adoptée d'abord au Cambodge et qui a triomphé particulièrement sous

le règne de Jayavarman VII, accueillit toutes les divinités de l'hindouisme en les subordonnant seulement au Buddha. Elle donne la place la plus importante dans le culte aux bodhisattvas, c'est-à-dire aux êtres humains qui parvenus à la connaissance parfaite ont la charité de suspendre leur entrée dans le Nirvâna pour aider les hommes à y parvenir. Chaque époque a son Buddha et son Bodhisattva et celui du cycle présent est Avalokiteçvara ou Lokeçvara ; il est représenté en moine avec l'image du Buddha correspondant, Amitâbha, dans son chignon ; il a souvent quatre bras dont il porte le flacon et le paquet d'olles, les feuilles de palmier sur lesquelles est écrite la doctrine ; il peut avoir un grand nombre de têtes et des bras multiples, mais le plus souvent il est caractérisé par quatre faces qui lui permettent de jeter ses regards secourables dans toutes les directions, et c'est ainsi qu'il figure aux portes d'Angkor Thom et du Bayon, vieux motif qui existait déjà au VI^e siècle dans les tours de briques du monastère de Nâlanda dans l'Inde du Nord. Il peut irradier en tous sens pour apporter partout son aide bienfaisante, mais le statuaire embarrassé pour indiquer une telle représentation, le figure couvert d'une sorte de cotte de mailles dont les chaînons seraient de minuscules buddhas. D'autres légendes le montrent transformé en cheval céleste pour enlever les malheureux marchands naufragés dans une île déserte où ils vont être dévorés par de terribles goules. Il a une forme féminine la Prajñâpâramitâ ou Târâ, la doctrine même, sous les traits d'une femme à quatre bras avec le Buddha dans le chignon. Elle apparaît surtout dans la triade bouddhique : le Buddha assis en occupe le centre entre Avalokiteçvara et la Târâ, tous deux debout. Toutes les images bouddhiques ont les yeux baissés, absorbés dans la méditation, tandis que les lèvres s'entr'ouvrent en un mince sourire.

Le moine bouddhiste dans les deux systèmes, astreint à la chasteté, ne doit rien posséder en propre et tire sa nourriture des aumônes qu'il mendie le matin et qu'il rapporte au monastère pour les partager et les consommer avant midi ; car il n'a plus droit de manger ensuite ; le reste du jour est consacré à la méditation et il est obligé à une confession publique et générale tous les 15 jours, qui, bien entendu, s'est transformée en une simple récitation des fautes possibles et de leur punition. De même il doit se vêtir de vêtements de rebut, même de haillons ramassés dans les cimetières ; le respect que les fidèles ont pour ces hommes fait du don de vêtements neufs et de l'entretien des bonzes une œuvre pie et c'est, avec l'audition des prêches auxquels les moines doivent se livrer à certains moments, et les salutations aux statues du Buddha dans la pagode, les seuls actes religieux des laïcs, adeptes du Petit Véhicule.

Le culte est plus aisé pour les dévots dans la doctrine du Grand Véhicule, car dans Avalokiteçvara et dans les autres bodhisattvas ils trouvent des êtres vivants, d'une vie mythique il est vrai, mais non annihilés dans le Nirvâna : les prières qu'on leur adresse peuvent donc être entendues et les offrandes qu'on leur fait, appréciées.

Dans l'hindouisme le culte, exercé par le prêtre, entoure le dieu des soins qu'on donnerait à une personne vivante : le desservant l'éveille, le baigne, l'habille, lui offre ses repas préparés dans les cuisines du temple, le récrée par les danses des bayadères ; à certaines fêtes le dieu est exposé à l'adoration des fidèles dans une salle spéciale ; on l'emmène en procession visiter les autres dieux. Hors ces occasions le dévot est admis seulement à saluer le dieu et lui présenter des offrandes, mais de loin, et seul le prêtre les lui apporte. Une œuvre pie également est le pèlerinage dont le fidèle augmente souvent le mérite par la difficulté, comme de mesurer la route avec son corps.

Les images anthropomorphiques de Çiva reçoivent un culte analogue.

Un privilège spécial du linnga consiste dans les ablutions dont on l'arrose, car c'est un dicton courant d'affirmer qu'il est aussi désireux de bains rafraîchissants que Vichnou de parures. C'est ce qui justifie la présence de linngas dans le fond de certaines rivières au cours perpétuel. Le bec de la cuve à ablutions allongé à la gauche du dieu sur son piédestal, d'un usage constant en Indochine, s'explique ainsi mieux dans le cas du linnga que dans celui d'une statue ordinaire.

Le temple moderne hindou traduit le temple ancien. Le bouddhisme du Petit Véhicule exige une grande salle où se trouve la statue du Sage que les fidèles viennent honorer par des apports de fleurs et d'offrandes et devant laquelle les bonzes se réunissent pour les prières et les actes en commun, comme les confessions et les prédications. Le système du Grand Véhicule impose en plus des chapelles pour les divinités associées.

Dans le temple hindouiste, la divinité a besoin d'une simple cellule où seul le plus souvent pénètre le prêtre et, pour éviter une impression mesquine, l'édifice s'élève à une hauteur considérable. En avant une grande salle est nécessaire pour l'exposition du dieu à certaines fêtes, pour les prières communes au départ et au retour des processions, sans doute aussi pour les danses de bayadères. D'autres sanctuaires, plus ou moins nombreux, logeront les dieux secondaires ou de la famille de la divinité. Un abri en avant recevra la monture du dieu, Nandin ou Garuda, s'il veut sortir librement de sa demeure et c'est parfois dans les quatre directions que l'attendra son coursier. Des pavillons permettront l'entrée dans les diverses enceintes ; ils sont appelés par les Hindous « gopouras » de deux mots qui équivalent à « ville des vaches » parce que ces édifices sont en général dans

l'Inde envahis par les bœufs sacrés ; une double circulation y paraît avoir été placée sous la protection d'une divinité abritée par une salle centrale. Enfin le monument enfermera des bâtiments spéciaux, trésors ou bibliothèques, des dépôts pour les énormes réserves de grains des riches terres des temples, des abris pour les pèlerins et des bâtiments d'habitation pour les innombrables serviteurs attachés au dieu, pour ses animaux domestiques, son matériel de transport aux processions, etc. Bien entendu le plus grand nombre de ces annexes ne nous sont pas parvenues parce qu'elles furent en construction légère, mais les immenses surfaces enfermées par les enceintes extérieures montrent que leur importance devait être considérable et telle inscription rappelant une fondation religieuse indique à ce propos des chiffres effrayants.



ARCHITECTURE



Le temple cambodgien ancien ne nous est parvenu que sous sa forme robuste et les innombrables sanctuaires en construction légère n'ont forcément laissé aucun vestige.

L'élément principal du temple est le prasat, haute tour qui peut avoir exceptionnellement une baie libre sur chaque face mais qui, d'ordinaire, n'en a qu'une vraie à l'Est et trois fausses aux autres côtés. Toutes, dans la dernière période, furent souvent abritées par des porches. Diverses annexes en maçonnerie l'accompagnent et finalement des galeries de pierre réunirent l'ensemble.

Dans l'exécution de ces temples, l'architecte khmèr a recours à diverses matières et à plusieurs compositions. Comme matériaux durables entrent la brique, la latérite et le grès. La brique khmère, d'excellente fabrication en général, est rodée lit sur lit et assemblée par un liant inconnu, sans doute végétal, et qui se révèle lorsqu'on sépare les briques, opération difficile, par les traces de la boue séchée produite dans le rodage du joint invisible. La liaison est d'une résistance extrême et la maçonnerie de briques arrive presque à constituer un monolithe, tant que le joint n'est pas exposé directement aux intempéries. La latérite est une pierre d'aspect analogue à notre meulière et qui

constitue presque partout le sous-sol du Cambodge. Elle ne peut recevoir une fine taille et ne sert que pour les travaux grossiers, murailles ou infrastructures. Le grès enfin est la matière noble qui apparaît en parement, sans joint visible, car lui aussi est rodé bloc sur bloc, mais sans aucun liant.

Comme dispositions, les monuments les plus anciens, ceux du Fou-nan et ceux d'art primitif, se présentent en tours isolées. Dès le début de l'art classique deux systèmes entrent en concurrence; l'un entoure le groupe central d'une série d'enceintes concentriques un peu plus étirées seulement vers l'entrée orientale; l'autre les accole sur l'axe E.-O.

L'art khmèr ne présente pas un développement rigoureusement continu, bien qu'uni dans son ensemble par un double courant : 1^o l'apport de sources indiennes qui peut avoir été plusieurs fois renouvelé mais toujours dans le temps où, seule, la construction légère dominait dans le pays civilisateur; 2^o l'influence du fonds indigène; le premier eut une action plus importante au début; le second compte davantage dans le développement de l'art classique.

D'un premier flot hindou naît l'art du Fou-nan dont la source est difficile à connaître avec précision, d'autant que les édifices qui peuvent lui être attribués n'évoquent pas un type franc de construction. Ce sont des tours isolées de briques à murs nus, sous une pyramide en nombreux étages de petite taille achevée parfois par une voûte minuscule à deux pignons, suivant un mode fréquent dans l'Inde. Leur porte, la seule partie décorée avec les corniches, offre d'ordinaire un linteau dont l'arc est tenu par des makaras (1). A côté de ces édifices en maçonnerie dont

(1) Le makara est un poisson légendaire de taille monstrueuse à qui on donne la tête du plus grand des animaux terrestres, l'éléphant; sa queue forme d'ordinaire un riche bouquet de rinceaux traité un peu en queue de coq.

les mieux conservés se trouvent à Sambor Prei Kuk, au Nord de Kompong Thom, et à Banteay Prei Nokor, entre Kompong Cham et la Cochinchine, durent exister de très nombreux sanctuaires en construction légère qui n'ont laissé comme trace que les idoles qu'ils abritaient, linngas ornés le plus souvent d'une minuscule tête de Çiva ascète sur le filet et statues de caractère très indien; leurs vêtements sont collés au corps, aussi bien sur les images du Buddha que sur les autres; elles se détachent d'ordinaire devant un arc évidé qui en facilita l'exécution.

Le Cambodge du début, après l'asservissement du Fou-nan vers 550 de notre ère et jusqu'à la fin du VII^e siècle, nous montre une première forme de l'art khmèr, l'art primitif, qu'on appelle aussi l'art préangkorien parce qu'on l'a cru longtemps absent de la région d'Angkor où il est d'ailleurs peu représenté. Ce sont de charmantes tours en briques construites le plus souvent sur plan rectangulaire, surmontées de deux ou trois étages importants, terminés par une voûte à pignons plus grands que dans l'art précédent. Leurs parois tirent leur principale décoration de fines images d'édifices en construction légère à couvertures courbes. Tous ces bâtiments aux décors ciselés dans la brique sont directement inspirés de l'Inde et la statuaire, qui ne se distingue pas nettement de la précédente, rappelle encore de très près celle du pays civilisateur. Il est rare que ces tours soient réunies en groupes importants; le plus riche est celui de la ville antique de Sambor Prei Kuk que le touriste peut visiter sans trop de peine depuis Kompong Thom; elle n'en est distante que de 25 km. environ. Celui qui ne pourra aller jusque là verra un joli exemple de cet art dans le petit sanctuaire de Phum Prasat (1) sur la route du retour, à mi-chemin entre Siemréap et Phnom-Penh.

(1) Voir photo n° 8, dessin de H. Parmentier.

Avec le IX^e siècle commence l'art classique au Cambodge. Ce n'est pas exactement la suite de l'art primitif, qui semble s'être en partie perdu dans la tourmente du VIII^e. C'est en réalité la traduction en matériaux robustes de la construction légère qui a pris un développement considérable dans le demi-siècle où Jayavarman II avança ses capitales successives et provisoires. L'opposition est marquée par l'abandon du décor de parements en images d'édifices et le remplacement du fronton en U renversé simple de l'art primitif par un fronton du même type mais avec des redents que rien n'annonce, même en germe, dans l'art précédent, surtout par l'effacement progressif de ce fronton devant le fronton ogival qu'apporte la construction légère, né d'une forme purement indigène et qui a réussi également au Champa. Indravarman I (877-889) ouvre l'ère des grandes constructions dans sa capitale, voisine du point où s'élèvera Angkor, par les beaux temples de Bakong et de Prah Kô. Yaçovarman, son fils (889 vers 910) y élève le monument de Lolei, puis vint fonder le premier Angkor autour du Phnom Bakheng ; il installe, au moins en construction légère, un certain nombre de temples dans le Nord du Cambodge ; le plus célèbre de ceux-ci est le Prah Vihear. Un de ses successeurs, Jayavarman IV (921-942) crée une nouvelle capitale à Koh Ker, à une centaine de kilomètres au N.-E. Râjendravarman II, son fils aîné (944-968), ramène la capitale à Angkor mais ne reprend pas l'emplacement du début, délaissant le temple du Phnom Bakheng qui reste inachevé. Il construit une nouvelle ville avec pour centre un édifice à pyramide, le Phimeanakas qui, dans sa première forme, ne s'élève que jusqu'à la galerie ; il bâtit également le Mébon oriental, le Prasat Bat Chum et le grand monument de Prê Rup. Jayavarman V (968-1001) continue son œuvre, renforce le palais par la construction de

l'Enceinte Royale avec ses beaux gopouras ; il élève sans doute la pyramide du Ta Kéo que sa mort laisse inachevé et le Kleang N., annexe du Palais. Sous son règne est bâti le délicieux temple de Banteay Srei, à une trentaine de km. d'Angkor.

Deux systèmes s'opposent durant tout le IX^e siècle : les constructions robustes à couvertures courbes, copies des formes légères d'origine indienne, et les bâtiments mixtes à toitures aiguës d'origine locale. On les sent nettement en concurrence dans le joli temple de Banteay Srei de la fin du X^e siècle, mais cette qualité est bien antérieure et nous la constatons dès les premiers grands monuments, comme le temple de Prah Kô d'Indravarman I.

La maçonnerie par laquelle le Khmèr tente d'abord de réaliser des constructions durables est le système constant de l'art primitif et de l'art du pays voisin, le Champa : la brique, rodée sur elle-même et assemblée puissamment par le liant inconnu. En même temps, pour les parties où la brique est insuffisante à jouer le rôle nécessaire, le nouvel architecte tente de remplacer le bois, périssable, par le grès qui, sorti des carrières en pièces fort longues, offre quelques-unes de ses possibilités. Le point d'achoppement est la difficulté de couvrir les édifices en longueur et pour traduire les temples légers, on ne peut exécuter en grès que les piliers ; la voûte de pierre est alors impossible et il faut leur faire porter des couvertures de hourdis ou de tuiles. Il ne s'en est guère conservé d'exemples à Angkor et les plus clairs sont à Koh Ker et à Banteay Srei. Quand des galeries ou des salles longues doivent être voûtées sur deux murs, — leur continuité est plus rassurante que la dispersion des piliers—l'architecte est néanmoins forcé de resserrer les murs au point que la voûte se réduit à quelques blocs comme dans la jolie petite galerie du Phimeanakas où deux hommes ne peuvent passer de front ; s'il faut une largeur plus forte, il renonce à la pierre et s'adresse à la brique dont le

liant fait presque un monolithe rassurant. Ainsi les galeries du II^e étage de Ta Kéo et les salles des gopouras dans l'Enceinte Royale. Plus large, et même avec de forts murs, le bâtiment ne peut recevoir qu'une couverture légère : c'est le cas du Kleang N. où la toiture a disparu mais dont l'emplacement et la forme sont encore marqués par les trous de pannes, les poutres longues qui soutiennent horizontalement les pans de tuiles. On peut se demander pourquoi les Cambodgiens se trouvèrent si limités dans l'emploi de la voûte de pierre et n'ont pu couvrir de plus larges surfaces. C'est que, comme son maître l'Hindou, le Khmèr n'a jamais voulu employer que la voûte par encorbellement : les lits y restent horizontaux au lieu de converger vers un centre et les assises s'avancent en saillie l'une sur l'autre. Mais ce porte-à-faux est très limité.

Extérieurement l'aspect fut obtenu dans la construction en briques par l'emploi d'enduits merveilleusement ciselés qui se liaient sans heurt aux parties directement exécutées dans la pierre, enduit dont le décor remarquable est obtenu, non par modelé, mais par taille directe comme dans celle-ci. Les parois des tours s'ornent de remarquables figures de dvârapâlas ou gardiens de temple, dieux et démons alternés, et de tévodas ou d'apsaras, gracieuses figures féminines, danseuses et servantes célestes. Les portes constituent de somptueux décors avec des linteaux d'une richesse et d'une facture extraordinaires : les plus beaux sont à l'origine même, au Bakong d'Indravarman I. Dans ces périodes lointaines, le gracieux motif de la balustrade à nâga soutenu en l'air sur des dés n'est pas encore inventé et dans une forme plus puissante l'énorme serpent rampe sur le sol même, avec un diamètre de plus de 1 mètre ; sa tête et sa queue se relèvent en masses énormes aux deux bouts de l'avenue : le temple de Bakong en donne un admirable exemple.

Le centre du temple est souvent une pyramide à gradins peu nombreux : elle ne se présente pas aujourd'hui dans son aspect ancien, car elle semble être un tout et avoir été conçue pour elle-même ; en réalité ce n'est jamais que l'énorme soubassement étagé d'une haute tour en construction légère ; elle a disparu forcément partout, à l'exception de celle du Bakong qui, écroulée, a pu être reconstituée ; elle est d'ailleurs d'une date postérieure et a certainement remplacé une tour légère contemporaine de la pyramide.

Dans l'art primitif, les parois du bâtiment s'ornaient de réductions d'édifices ; le temple de l'art classique ne les montre plus en cette place, mais les ramène en un point nouveau, aux angles des étages ; ils sont ornés de modèles délicats de prasat. Banteay Srei et les gopouras de l'Enceinte Royale nous ont gardé de délicieux exemples de ces amortissements d'angle ; mais ce sont aussi les derniers. Avec cette période finit également le règne de la brique et de l'enduit, tandis que ce joli temple de Banteay Srei inaugure le triomphe de la construction en grès.

Au XI^e siècle Sûryavarman I (1002-1049) achève le Phimeanakas par la pyramide supérieure et son haut prasat léger disparu ; pour marquer son empire sur tout le Cambodge où il vient d'usurper le pouvoir, il multiplie les fondations royales dans tous les temples du pays et lie ses grands vassaux par des serments de fidélité inscrits sur le gopoura E. de l'Enceinte Royale et sur le Kleang Sud qu'on lui doit ; il fait aussi construire hors d'Angkor le temple du Phnom Chisor et divers monuments dans la région de Battambang.

Son successeur Udayâdityarman II (1049-1065) modifie la capitale et lui donne un nouveau centre, le Baphûon, monument remarquable, tout en grès, où triomphe un système de construction apparu dans la période précédente. Pour éviter le

bris du linteau, on eut l'idée de lui associer le bois en creusant dans l'assise au-dessus un canal enfermant une forte poutre en doublure. Ce système ingénieux condamnait par contre le monument à une ruine totale le jour inévitable où le bois pourrirait. Le Baphûon montre partout ce système et cette disposition a certainement contribué à sa ruine intense. Dans ce temple comme à Banteay Srei le fronton en ogive a triomphé; il montre une disposition curieuse et d'un effet charmant, encore empruntée à la construction légère : le panneau de sculptures du tympan y paraît porté par une poutre moulurée traduite en pierre. On voit ici le premier exemple de galerie voûtée en grès sur piliers, mais ce n'est qu'un trompe-l'œil. Les parois du temple sont couvertes d'une ciselure presque continue aux points où la décoration d'enduits laissait toujours des nus; la nouvelle disposition, sans aucun repos pour l'œil, ne tardera pas à devenir générale. Une forme spéciale de ce décor continu y présente une série de panneaux de scènes en bas-reliefs ou de rosaces.

Entre Udayâdityavarman II et Sûryavarman II, du Baphûon à Angkor Vat, il n'est guère qu'une cinquantaine d'années et la variation architecturale est considérable. Comme forme, les tévodas des niches prennent un aspect tout particulier, caractérisé par la richesse invraisemblable des costumes et des parures de tête. Bien plus, l'apparition de la galerie voûtée sur piliers et de la balustrade à nâga sur dés modifient l'aspect des bâtiments qui nous sont parvenus en permettant de revenir aux longues compositions de l'art léger unissant les édifices en hauteur par les interminables lignes horizontales des galeries. Au Prah Khan de Kompong Svay est réalisée la galerie à piliers avec voûte de grès par l'aide de la poutre en doublure. Une nouvelle confiance dans l'usage du grès en résulte, trop grande même, car au temple de Beng Mealea, au pied du Kûlen,

tout un préau en croix est édifié sans l'aide de ces poutres. Mais la hardiesse nouvelle est trop forte et cet essai remarquable n'a pas tenu, au moins jusqu'à nos jours. La tentative n'est couronnée d'un succès durable qu'au règne suivant, à Angkor Vat.

Sûryavarman II (1113 vers 1152) élève peut-être les jolis monuments de Chau Say Tévéda et de Thommanom et, sûrement, construit Angkor Vat, qui marque un point culminant dans l'évolution de l'art khmèr. La composition architecturale en est admirable et le jeu de la sculpture décorative y est maintenu dans une proportion très judicieuse. Angkor Vat offre plusieurs décors nouveaux, grandes tévodas en groupes libres au bas des parements et superstructures coniques des tours, double système qui n'est pas repris ensuite au Cambodge, et décor de fond des galeries par des scènes sans relief, traduction des peintures de la construction légère, que nous retrouvons bientôt aux règnes suivants.

Dès le début du XI^e siècle le prasat s'accompagne de quatre ailes-porches précédant porte et fausses-portes et l'unissant à une grande salle antérieure qui devient une disposition constante. Dans ce système deux formes s'opposent : la tour, dans l'une, se dresse en une ligne très pure avec l'arête nue de son corps central ; dans l'autre, les corniches des ailes viennent toutes ceinturer le corps principal et l'édifice est morcelé dans sa hauteur. Les deux sanctuaires de Thommanom et de Chau Say Tévéda opposent les deux systèmes à Angkor. C'est le second qui est préféré à Angkor Vat et qui domine ensuite jusqu'à la fin.

Jayavarman VII (1181 après 1201) reconstruit la ville pillée par la flotte chame en 1177, sur un plan plus étroit qui lui permet de l'entourer de fortes murailles et rétablit, en grès, cette fois, la plupart des temples en construction légère disparus

dans l'incendie. Fervent bouddhiste, il consacre ville et monuments à Avalokiteçvara et les met sous la protection de ses quatre immenses faces. Il élève le Bayon au centre nouveau de la ville, l'Angkor Thom actuel, agrandit les temples un peu antérieurs de Banteay Kedei et de Ta Prohm, construit le grand ensemble de Prah Khan avec son annexe l'îlot du Neak Pean ; il édifie en outre tout une série de monuments autour d'Angkor. Il agrandit également le temple de Banteay Chhmar, élevé peu auparavant dans la région de Battambang, et bâtit sans doute celui de Vat Nokor près de Kompong Cham ; enfin, il couvre le Cambodge d'une série de routes relevées au-dessus des inondations, munies de ponts ornés (1) sur toutes les rivières, accostées de gîtes pour les pèlerins, tous les 15 km. et enrichit le pays d'une série d'hôpitaux.

Le grès est devenu la matière d'emploi courant et la galerie voûtée n'a plus de secret pour le Khmèr qui fait preuve même, dans son usage, d'une folle témérité. La sculpture prend alors une place prépondérante : la maçonnerie de grès permet de réaliser des masses qui étaient interdites à l'architecture légère : aussi est-ce un triomphe quand tout l'édifice peut être porté par quelque groupe de formidables éléphants comme aux portes d'Angkor Thom, ou les étages des tours se muer en grandes faces d'Avalokiteçvara comme au Bayon. Mais la multiplication de ces travaux amène une pénible négligence dans l'exécution, aussi bien dans la construction où foisonnent les réemplois des temples victimes du passage des Chams que dans la ciselure du décor.

Après ce règne glorieux marqué par la vengeance que tire le souverain de ses audacieux voisins, l'histoire devient plus confuse

(1) On en voit un sur la route de Siemréap à Phnom-Penh, le Spean Prapteus, à 60 km. de Siemréap.

parce que ses successeurs semblent perdre l'habitude des inscriptions gravées sur les temples. Une réaction contre le bouddhisme encombrant de Jayavarman VII cause l'effacement de nombreux buddhas ou leur transformation en linngas. Peu de monuments peuvent être rapportés sûrement à cette période : à Angkor même les temples 486 et 487 et la jolie terrasse sculptée derrière le Phimeanakas; au dehors, le monument de Ta Prohm de Bati entre Phnom-Penh et la ville de Ta Kéo. Ces divers monuments suivent la tradition de l'évolution khmère, mais il semble que la diminution de la puissance du pays interdise la construction des grands ensembles de grès et que la construction légère reprenne une partie de son importance passée.

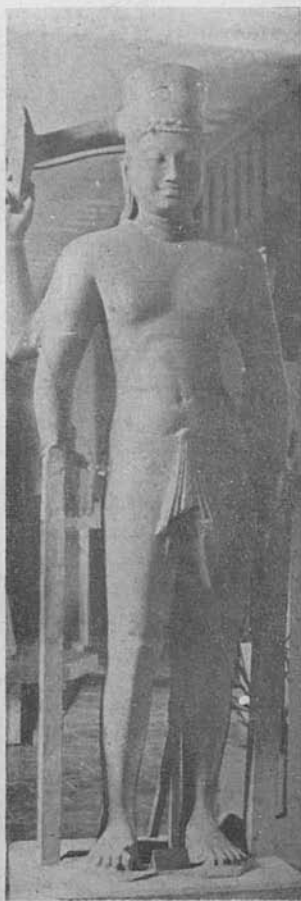
On ne sait pas exactement à quelle époque la forme bouddhique du Petit Véhicule a triomphé au Cambodge, si elle a été apportée par les Siamois vainqueurs ou si, entrée avant eux, elle a aidé à leurs succès : il semble que l'installation des grandes images du Buddha au Baphûon et sur le sommet du Bakheng doive lui être rapportée, si l'on en juge par la forme du socle qui portait celui du Bakheng. Il paraît de même difficile d'attribuer les terrassements énormes de l'Enceinte Royale aux Siamois.

Ce peuple semble avoir commencé assez tôt à secouer le joug du Cambodge et ses progrès incessants amenèrent l'abandon d'Angkor en 1432. Ensuite on ne voit plus bâtir que quelques remarquables stoupas comme celui de Bakan dans la région de Pursat, celui de Phnom-Penh élevé au XV^e siècle sur une butte sans doute artificielle et les stoupas funéraires de Udong qui, beaucoup plus allongés, dressent au sommet d'une longue colline leur brillante silhouette, à quelques km. du fleuve et à une trentaine de Phnom-Penh.

C'est surtout la construction mixte qui reprend toute l'importance et c'est ainsi que sont exécutées toutes les pagodes moder-

nes. Le Siam, au milieu de sanctuaires semblables, montre dans le prang, édifice presque plein aux multiples redents et aux étages minuscules enfermés dans une masse en obus, la dernière évolution du prasat khmèr qui s'était indiquée un instant à Angkor Vat.





*Fig. 1. — VICHNOU
DU TUOL DAI BUON
(Preiveng) au Musée
de Phnom-Penh.*

Cliché R. DALET



*Fig. 2. — STATUE
DE FEMME DE PRAH KO
(Roluos).*

Cliché E.F.E.-O.

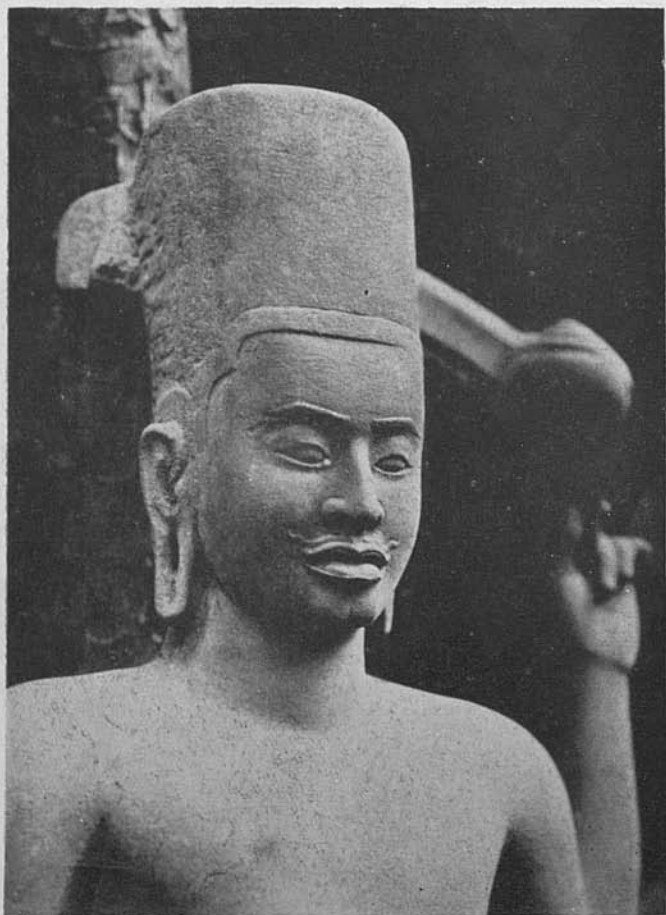


Fig. 3. — VICHNOU DE RUP ARAK (Phnom Kûlen).

Cliché E.F.E.-O.



Fig. 4. — HOMME-LION DE BANTEAY SREI

Cliché R. DALET



*Fig. 5. — VICHNOU COUCHE DU MEBON OCCIDENTAL
(au Musée de Siemreap).*

Cliché E.F.E.-O.



Fig. 6. — GAROUDA MARCHANT DERRIERE LE NAGA
(Koh Ker).

Cliché E.F.E.-O.

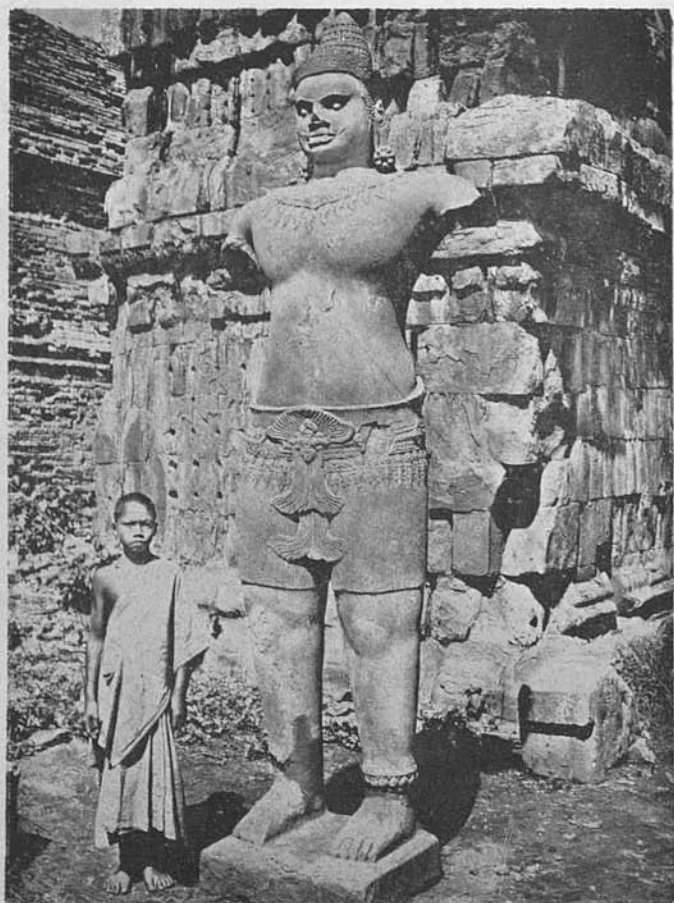


Fig. 7. — GARDIEN DE PORTE DU PHNOM KROM

Cliché E.F.E.-O.

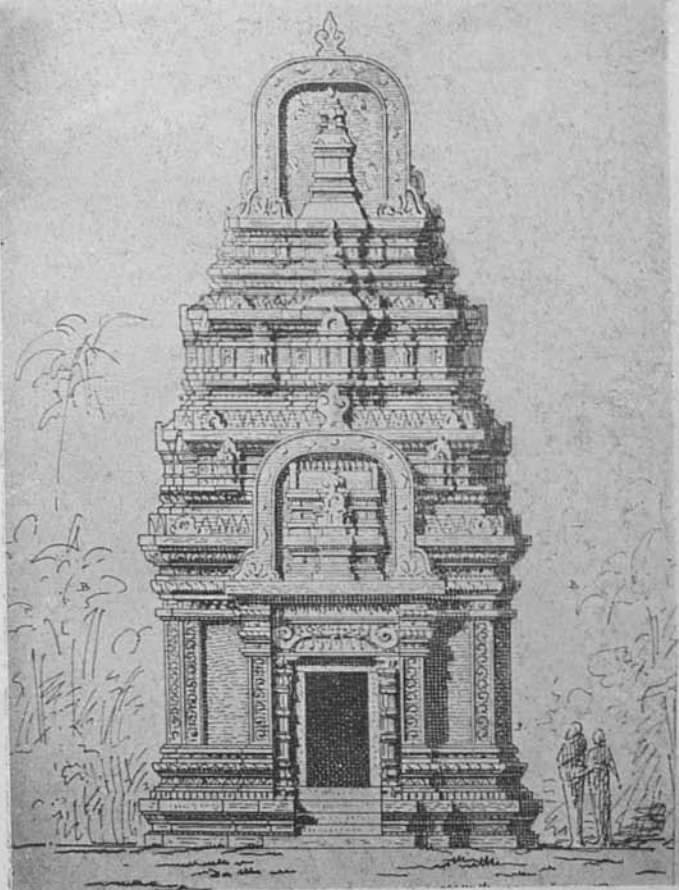


Fig. 8. — TOUR D'ART PREANGKORIEN
DU PRASAT PHUM PRASAT

Dessin H. PARMENTIER



Fig. 9. — BANTEAY SREI : Gopoura II Est.

Cliché R. DALET

ANGKOR VAT



Le temple d'Angkor Vat (1) s'étend de l'Ouest à l'Est, à la différence des autres monuments qui, d'ordinaire, sont tournés vers l'Orient ; cette inversion s'explique parce que c'est sans doute un temple funéraire ; il est dédié au dieu Vichnou dans lequel le roi Sûryavarman se fond à sa mort ; le fait donne la date approchée du monument qui, inachevé, dû être construit sous le règne du roi (1112-1182), au temps de la 2^e croisade, celle de Louis VII. C'est un ensemble considérable qui unit le parti des derniers temples de niveau unique, comme Beng Mealea, à celui des monuments antérieurs en pyramide.

Le temple étend son enceinte extérieure entre la rivière et la route actuelle ; celle-ci adopta le tracé de la voie ancienne, fixée de tout temps par la position des pentes orientales du Phnom Bakheng. L'enceinte est encadrée de bassins-fossés de 190 m. de large formant un vaste rectangle de 1.300 m. sur 1.500 ; leur bordure de grès, gradins et margelle fait une longueur de plus de 10 km. avec une hauteur de 3 mètres. Cet entourage est coupé seulement, à l'Ouest et à l'Est, par une

(1) Prononcer Angkor Wat en faisant sonner les consonnes finales. Voir photos n^{os} 10 à 13.

chaussée ; celle d'entrée à l'Ouest est en pierre ; celle de l'Est, en terre, semble avoir été réservée provisoirement dans le creusement des bassins pour permettre le transport des matériaux. La chaussée O. débute par une jolie terrasse garnie de lions qui, contre l'ordinaire, tournaient la tête vers le passage. Chaussée et terrasse étaient garnies dans toute leur longueur par une fine balustrade dont la main-courante en serpent (nâga) était posée sur des dés relativement simples.

Des colonnes ornaient la chaussée ; il n'en reste plus que quelques-unes en place, près d'un ressaut central muni de perrons. Dans le dallage, deux énormes pieds qui proviennent d'un des géants porteurs de nâga, aux entrées d'Angkor Thom, sont un réemploi effectué au cours d'une réparation de basse époque.

Cette avenue conduit à l'enceinte même du temple et aux porteries occidentales qui l'ouvrent. L'enceinte est constituée par un beau mur de latérite ; il enferme un espace de 1.025m. sur 800. Les entrées O. s'étendent sur un front de 235m. ; elles comportent trois passages sommés de tours, unis par des salles et prolongés par des galeries en portiques ouverts sur l'extérieur ; ces galeries finissent contre de splendides fausses-portes ; derrière celles-ci sont des passages de plain-pied pour les éléphants et les charrettes. L'aspect de ces circulations donne une impression fautive, parce que les frontons qui cachaient les voûtes sont tombés : les passages apparaissent ainsi comme d'immenses baies en arc ouvrant sur le vide ; c'était autrefois des portes rectangulaires, fort hautes encore, mais plus basses de 2 à 3 mètres.

A l'extérieur, ces galeries occidentales tirent surtout leur effet décoratif des portiques continus qui en suivaient tous les décrochements. Par malheur, la plus grande partie de la basse-nef extérieure s'est ruinée et l'effet d'ensemble change, modifié

par la hauteur exagérée des entrecolonnements et le découronnement des tours. La face interne offre une des plus heureuses décorations d'Angkor Vat. Dans la partie correspondant au portique, le mur offre une série de fausses-fenêtres aux fins balustres tournés et ciselés ; entre elles, la surface est gravée d'un charmant quadrillage de rosaces. Sur ce fond se détachent des groupes de gracieuses apsaras, les danseuses célestes, aux riches costumes conventionnels, aux splendides mais invraisemblables coiffures. Au-dessus des fenêtres, sous le fin décor suspendu à la corniche, court une frise de niches où des combattants sont dressés sur les épaules de montures cabrées, chevaux, éléphants, lions, etc. Près de la porterie centrale, à gauche en arrivant, au Nord-Ouest, est un des plus beaux spécimens des nâgas d'Angkor Vat.

Sur les faces secondaires, les porteries sont des édifices bien moins importants et inachevés, curieux parce qu'ils permettent de saisir sur le vif les procédés d'exécution khmère.

Des entrées occidentales, on a, par la dernière porte, une vue admirable sur l'enfoncement de la chaussée intérieure jusqu'au temple même qui apparaît au bout en splendide toile de fond, surtout au coucher du soleil, où il se revêt de pourpre et d'or. La chaussée s'allonge sur 347m. et 9m.40 de large, coupée de six ressauts munis de perrons, garnis somptueusement par les retours de la balustrade, portée ici par de riches dés, avec les beaux nâgas qui la terminaient, tandis que les perrons descendants étaient ornés de lions. Elle passe entre deux élégantes bibliothèques et deux bassins carrés et vient se terminer sur une esplanade encadrée d'une nouvelle balustrade; elle dessine autour du temple un large parvis; il s'étend davantage à l'Ouest pour y recevoir une importante terrasse royale entourée de colonnes; elle offre à l'ordinaire

deux étages en croix, celui du centre réservé au roi et à ses principaux mandarins; ils assistaient de là aux processions et autres solennités qui devaient se dérouler autour du monument.

Cette terrasse royale donne accès directement dans l'enceinte de galeries, base du groupe principal, la fameuse galerie aux bas-reliefs, de 215m. sur 187. Elle est coupée aux axes, sur chaque façade, par un pavillon d'entrée et passe aux angles sous quatre autres. De hauts perrons les desservent, sauf sur l'axe, à l'Est, où la face libre du soubassement permettait l'approche des éléphants qui amenaient les grands personnages. La façade extérieure est formée de la même façon qu'aux porteries occidentales, par le développement de la basse-nef du portique tandis que, sur la face interne, la paroi nue est garnie de fenêtres à balustres mais fausses. Il semble en effet qu'à partir de cette enceinte encore publique, le temple fût fermé aux profanes. Le pavillon d'entrée O. ouvre ses trois portes sous les trois galeries d'un préau en croix que recoupe une galerie N.-S. occupée à l'extrémité méridionale par des centaines de buddhas généralement modernes et sans intérêt. A gauche, au côté N. a été installée une stèle trouvée hors de l'angle N.-O. des bassins-fossés, inscription çivaïte du XIII^e ou du XIV^e siècle qui fait le panégyrique d'une dizaine de savants prêtres, serviteurs des derniers rois. Dans la nef principale subsistaient de ce côté quelques ais sculptés d'un plafond de bois qui furent déposés au Musée, renseignement précieux qui corrige l'impression que nous donnent ces monuments; il faut les comprendre comme terminés en haut par des surfaces horizontales au lieu du creux sombre des voûtes centrales qui jamais ne furent apparentes. Le riche décor de plafonds en rosaces ornées de lotus se continuait sur la surface courbe des demi-voûtes où on le retrouve partout.

L'union dans un même temple du préau en croix et du relèvement central en pyramide impose à l'architecte une composition très originale et très élégante pour abriter les escaliers qui conduisaient au niveau supérieur : les galeries ressortent en une série d'étages superposés. Les escaliers de la galerie N., celle de gauche, ont été repris au ciment sur une partie de leur largeur pour diminuer le danger de glissement sur leurs marches émoussées. La galerie transversale N.-S. est terminée par des vestibules qui conduisent aux cours pourtournantes : celui du Nord présente la particularité d'une sonorité étrange qui l'a fait appeler la chambre des échos. Ces cours encadrent le massif central qui a 115 m. sur 100 ; elles sont d'aspect triste parce qu'aucune fenêtre vraie ne s'y ouvre ; dans le bas, deux bibliothèques en égaient un peu les angles Ouest.

Les nouvelles galeries auxquelles conduisent les escaliers abrités du préau en croix sont bien plus fermées et courent entre deux murs généralement percés sur l'extérieur de fenêtres à balustres ; elles offrent un système plus riche, pavillons d'entrée sur les axes, l'un plus important à l'Ouest, du côté de l'accès principal, et tours d'angle. La cour, plus étendue de ce côté, y contient à nouveau deux bibliothèques unies au reste par des chaussées-ponts sur colonnes courtes, arrangement postérieur, mais de peu, à la construction même. La nouvelle cour entoure le puissant soubassement du groupe central, de 60m. de côté ; il offre deux étages qui, ensemble, font 13m. de hauteur. Douze raides escaliers donnent accès au groupe supérieur ; celui du centre, à l'Ouest avance davantage et atteint à la pente de 45° que la dimension considérable des marches rend encore fort pénible ; des demi-marches en ciment, pour chaque pied, ont été installées sur l'escalier central de la face S. tandis qu'une main-courante de fer aide à la montée et assure la descente.

Au sommet, on retrouve la composition habituelle du quinconce de tours, mais ici elles sont unies entre elles par des galeries coupées de pavillons d'entrée et ceux-ci sont rattachés à la tour centrale par des nefs triples qui répètent l'arrangement du préau-en croix, avec les ressauts vers le centre, car la tour principale est remontée sur un haut soubassement à deux gradins. L'édifice a 42m. de hauteur, sans son couronnement métallique perdu, et domine les chaussées de 65m., à peu près l'élévation des tours de la cathédrale de Paris. La tour eut à l'origine quatre baies libres ; elles furent murées dans les temps postérieurs à la chute d'Angkor et au pillage du dépôt sacré, mais après l'installation du culte bouddhique dans le sanctuaire dévasté. Les pillards ravirent les richesses placées sous l'idole, mais ne tentèrent pas de s'emparer du dépôt de fondations, situé à 27 mètres au-dessous, au niveau ainsi des cours extérieures, dépôt que G. Trouvé alla rechercher par une opération hardie : elle révéla que tout le massif central était rempli de sable fin, support incompressible retenu par la masse des soubassements de grès et de latérite sous le poids des galeries et des tours. Les portes furent soigneusement murées en pierre, sculptées de buddhas debout entre des images peintes de moines en prière. D'autres réparations furent moins heureuses et les cours sont déshonorées par la présence de colonnes remontées d'en bas et installées en pilier ou en linteau et par le murage de la principale galerie d'accès au sanctuaire.

Le grand temple d'Angkor Vat n'est pas remarquable seulement par sa splendide ordonnance architecturale mais aussi par la parfaite subordination de la sculpture à la composition de l'ensemble : le décor est presque partout traité en broderie pour ne pas tirer l'œil et, par la variété et l'intensité des ombres, rompre l'unité des parois simples. Et cependant l'ornement est

partout, même aux coins les plus invisibles ; on y sent un hommage au dieu plus qu'un attrait pour le pèlerin. Cette minutie décorative est poussée à l'extrême : si l'on est frappé par le travail et la dépense formidables que représentent les 10 km. de bordure en grès ciselé aux bassins-fossés, on n'est pas moins stupéfait, quand on y pense, de l'exécution des 10.000 épis qui devaient s'aligner sur tous les faîtes et dont, trop fragiles, pas un exemple entier ne nous est parvenu ; on en voit un beau spécimen en morceaux au Musée Blanchard de la Brosse à Saigon : hauts de 50 à 60 cm. , ils étaient tournés en pièces coniques finement moulurées, interrompues au milieu par une niche à jour où dansaient des personnages.

Avant de détailler cette riche ornementation, signalons l'esprit décoratif spécial des tours qui ne se retrouvent nulle part ailleurs, même dans l'art immédiatement postérieur. Le nombre des étages carrés s'augmente peut-être d'une ou deux unités, mais, surtout, la saillie des redents s'accroît et ils tendent de plus en plus, en montant, à s'enfermer dans un cercle, effet qu'augmente l'importance plus grande donnée aux rangs de lotus circulaires qui finissent la tour ; unis par une série de motifs triangulaires rapportés, la masse des étages constitue une forme voisine de celle d'un obus aigu.

Nous avons signalé déjà le parti spécialement heureux que l'architecte a tiré de la balustrade à nâga posée sur les dés dont la richesse s'accroît avec l'approche du Saint des Saints. Ce système de balustrade, qui passe aujourd'hui pour la caractéristique même de l'art khmèr, est ici, en réalité, presque la première application d'ensemble d'une innovation récente ; le nâga, auparavant, rampait en masses énormes au long des avenues.

Comme dans tout l'art khmèr, les portes forment les points les plus brillants du décor et les seuls où l'architecte a permis

au sculpteur le jeu d'une attaque un peu profonde du grès ; le visiteur se rendra compte de leur riche menuiserie par sa traduction dans les fausses-portes qui terminent les galeries, aux porteries occidentales. Mais ces portes, trop resserrées, ne montrent pas la belle composition d'entourage ; il la trouvera dans les cours du second étage, à leurs extrémités. C'est seulement en ces points qu'il verra les gracieuses colonnettes qui sont encore une invention propre de l'architecte — on ne les retrouve ailleurs qu'une fois ou deux — les colonnettes à seize pans, système curieux qui ramène presque cet élément à l'aspect unique des colonnettes aux premiers temps de l'art khmèr, avant le IX^e siècle, le type circulaire ; il n'a plus fait ensuite, au cours des siècles suivants, que de rares apparitions. Le touriste verra également dans ces portes la finesse d'exécution des linteaux à la somptueuse composition, le détail charmant des pilastres d'entourage et la vie du fronton aux mille personnages dans l'encadrement du corps de serpent ondulé, terminé par de splendides têtes ; nouvelle originalité du temple, elles sont placées de trois-quarts, tandis que partout ailleurs leur arrangement à deux faces les présente entières sur le côté comme par devant. Linteaux et frontons sont à rechercher dans tout le temple pour qui voudra jouir de leur prodigieuse variété et de leur merveilleuse exécution : ils se rapportent presque tous aux multiples scènes de la légende de Vichnou et des personnages qui le représentent dans les épopées hindoues ; un des plus beaux est à l'entrée même du temple, dans les porteries occidentales, au-dessus de la porte intérieure du porche postérieur. Mais le décor ne s'arrête pas à ces parties toujours choyées par le sculpteur khmèr ; toutes les surfaces nues sont discrètement ornées de motifs dans l'impression d'étoffes qui les eussent couvertes ; ainsi les parois des galeries dans les porteries occidentales, avec, au bas, une frise

d'apsaras dansantes, les piliers des portiques avec leur décor à peine sensible au doigt en bas de leur surface, répondant à la frise à guirlandes pendantes sous le chapiteau, le jeu des rosaces derrière les groupes d'apsaras aux mêmes galeries et dans celles du massif central aux cours du deuxième étage. On a reproché à ces délicieuses figures féminines, sorties ici des niches où on les voit enfermées partout ailleurs, et unies en groupes charmants, la pose désagréable de leurs pieds, de côté pour le corps de face : c'est une conséquence du parti voulu de la sculpture en broderie ; si on avait tenté de présenter leurs pieds en bout, comme dans les monuments antérieurs où la sculpture est bien plus profonde, il eut fallu les dessiner en un raccourci qui en eut fait des moignons hideux. Le même parti de broderie se retrouve aux tableaux des portes, ciselés de cercles à scènes minuscules qui, à un examen attentif, se sont révélés représenter tous les actes de légendes entières. D'un effet plus simple, mais plus heureux encore par la lisibilité aisée du motif sont de charmants panneaux de perroquets affrontés. Le même parti de fine décoration se trouve sur toutes les moulures et même aux balustres des fenêtres : tournés finement, ils sont encore repris par le ciseau du sculpteur qui les détaille en lobes et les grave de légères fleurettes. On en verra de beaux exemples dans les galeries supérieures.

La statuaire est mal représentée à Angkor Vat et nous n'avons dans ce temple aucune effigie du temps. Les grandes images que les Cambodgiens adorent aux porteries occidentales sont vraisemblablement de l'époque du Bayon et nous ne nous y arrêterons pas, pour garder la place d'indiquer d'une façon large le jeu des bas-reliefs de la galerie principale à la base du temple.

Faisons le tour de la galerie en commençant par l'entrée O. et en tournant à droite par le Sud. La première section

représente la grande bataille des Kauravas et des Pandavas, un des épisodes principaux du Mahâbhârata, la grande épopée hindoue. Des deux bouts du panneau s'avancent les deux armées en rangs serrés, coupés de distance en distance par les chefs montés sur des chars ou des éléphants. Au centre les deux troupes se rencontrent dans une mêlée effrénée. Le personnage qu'on voit couché en haut, percé de flèches, est Bhîsma, le général de l'armée des Kauravas, mourant, entouré des siens.

Le pavillon d'angle est garni de scènes diverses empruntées aux légendes de Vichnou : le dieu, sous la figure de Krichna, soulevant la montagne pour abriter les bergers (aile N., mur E.) — le barattement de la Mer de lait (id., mur O.) — le géant démoniaque Râvana tentant d'ébranler la montagne où trône Çiva (aile O., baie S.) — le combat des deux rois des singes, Sugriva et Bâli (aile S., baie E.) et la mort du second (au-dessous) — la tentative de Kâma, le dieu de l'amour, pour troubler la méditation de Çiva (id., baie O.) — Krichna enfant entraînant le mortier auquel sa mère l'a attaché et culbutant les arbres entre lesquels s'accroche l'ustensile (porte O.)

La section O. de la galerie S. montre d'abord le roi Sûryavarman II sous le nom, inscrit, de Paramavichnouloka, appellation qu'il prendra à sa mort en se fondant avec le dieu Vichnou, donnant les ordres de marche à son armée qu'on voit ensuite se diriger, sous son commandement, vers l'ennemi ; il est monté sur un éléphant, porte la tiare royale et est armé d'une hache à manche, d'un type que les Cambodgiens utilisent encore ; des brahmanes porteurs du feu sacré sont mêlés au défilé et tout au bout sont les Siamois alliés, figurés alors comme des sauvages.

La section E. de la galerie représente les châtiments et les récompenses futurs ; comme toujours, les supplices sont infiniment plus variés que les joies des élus ; Yama, le dieu justicier, figure en haut.

La galerie E. montre à nouveau dans sa section S. le baratement de la Mer de lait ; les Asouras (démons) du côté de la tête et les Devas (dieux) du côté de la queue de l'immense serpent Vâsuki impriment un mouvement de rotation à la montagne centrale pour extraire de l'Océan l'amrita, la liqueur d'immortalité que dieux et démons se disputent.

Après une inscription du XVIII^e siècle qui se rapporte à l'érection d'un stoupa voisin, on voit dans la galerie E., section N. un panneau d'exécution moins bonne qui représente une lutte d'innombrables démons contre Vichnou ; il en fait un massacre effroyable.

La section E. de la galerie N. montre l'armée de Krichna, qui est monté sur le vautour divin Garuda, luttant contre celle de l'asoura Bana dressé sur un char trainé par des lions ; la scène se termine par le pardon de Bana qu'obtient Çiva du vainqueur Krichna. Dans la section O. reprend une série de combats des démons contre différents dieux.

Le pavillon d'angle N.-O. montre plusieurs scènes des légendes de Vichnou, de Krichna et de Râma qui tous deux ne sont que des formes du premier, scènes qui se suivent sans ordre : sur la baie O. est l'ordalie de Sitâ, l'épouse de Râma qui, passant au travers des flammes, montre ainsi que son ravisseur Râvana n'a pu triompher d'elle, tandis que dans une autre scène (baie S.), captive de celui-ci, elle reçoit la visite d'Hanuman le dieu-singe qui vient lui apprendre les efforts tentés pour la délivrer ; puis c'est la victoire de Râma au jeu de l'arc (aile S., mur E.), — enfin l'enlèvement même de Sitâ (porte N.).

Le dernier panneau, celui de la section N. de la galerie O. est le triomphe du sculpteur : il représente dans un enchevêtrement prodigieux, varié avec une habileté extrême, la lutte des singes alliés de Râma contre les géants, soldats de Râvana ; les singes luttent nus contre les géants armés et les mettent en pièces. Au centre est Râma sur les épaules de Hanuman : plus loin est Râvana, à dix têtes, sur un char traîné par des monstres d'un dessin curieux.



ANGKOR THOM



Fig. 10. — ANGKOR VAT :
Apsaras d'une bibliothèque de la cour II.

Cliché R. DALET



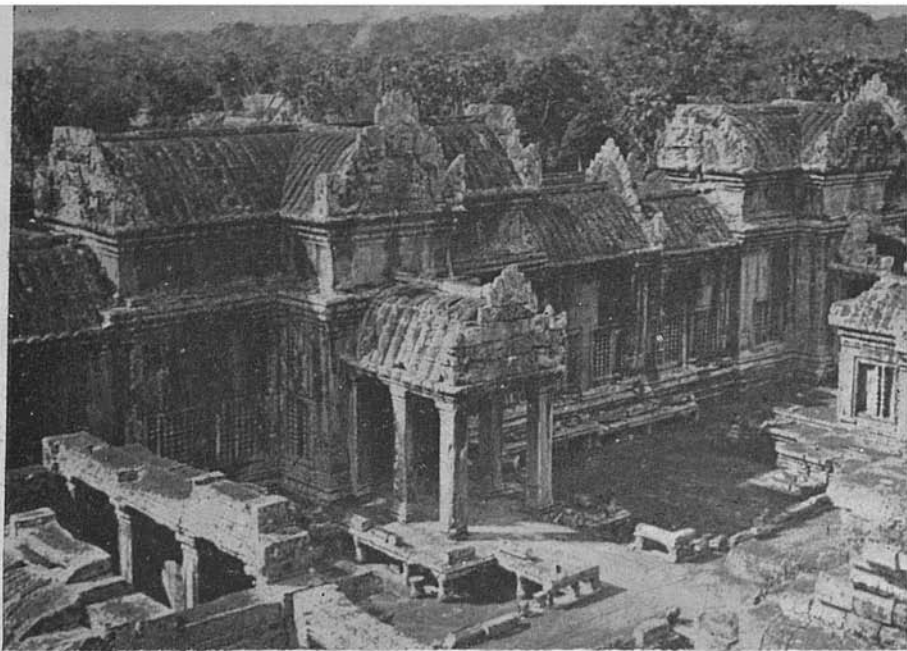
Fig. 11. — ANGKOR VAT :
Le grand escalier menant à la tour centrale.

Cliché R. DALET



Fig. 12. — ANGKOR VAT :
Base Nord-Ouest de la tour centrale.

Cliché R. DALET



*Fig. 13. — ANGKOR VAT :
La cour II au pied du grand escalier.*

Cliché R. DALET



Fig. 14. — BAYON : Partie Sud-Est
de la terrasse supérieure vue du Nord-Est.

Cliché E.F.E.-O.

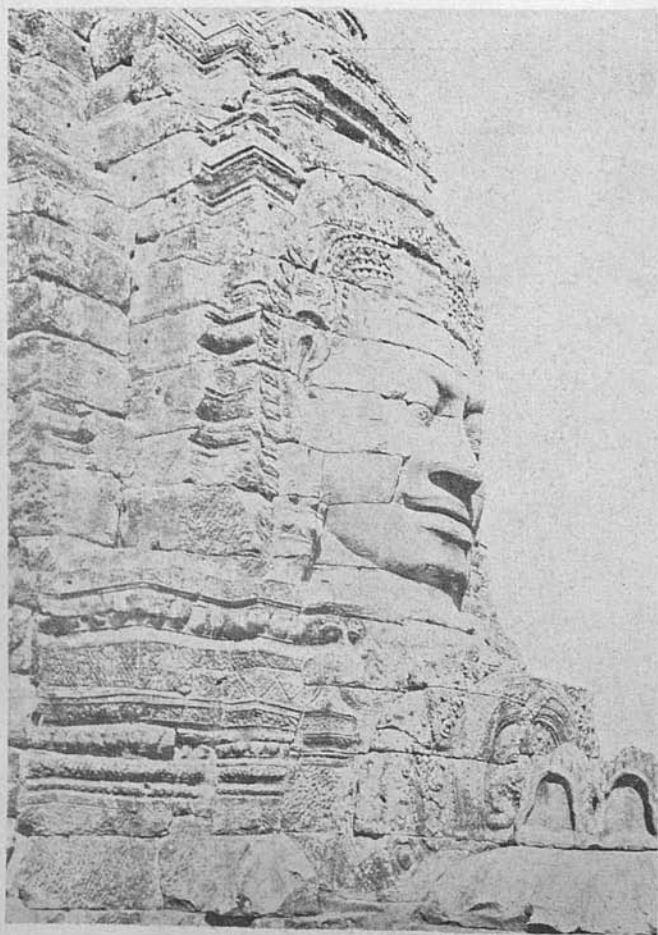


Fig. 15. — BAYON :
Tour Centre-Ouest de la face Nord vue du Sud-Ouest.

Cliché E.F.E.-O.



Fig. 16. — BAYON :
BAS-RELIEF SUD-EST : La bonne aventure.



Fig. 17. — BAYON :
BAS-RELIEF EST-SUD : Combat.

Cliché R. DALET



La ville d'Angkor Thom (1) telle que nous la voyons, n'est pas la première capitale de l'ancien Cambodge en ce lieu même.

1° Le premier Angkor fut fondé par Yaçovarman (889-vers 910). Ce prince commença de régner dans la capitale de son père Indravarman I près de Roluos ; il abandonna cette cité pour se créer une capitale propre, Yaçodharapura « la ville de Yaçovarman » qui devint Angkor, déformation du mot « nagara », la Ville, terme qui se retrouve également dans Vat Nokor.

Grâce à une heureuse découverte de V. Goloubew, on a reconnu que cette première cité avait pour centre le Phnom Bakheng, (Voir photos n^{os} 27 et 28). Son emplacement fut choisi à cause de la proximité de la rivière de Siemréap qui ne tarit pas et parce que la colline formait un soubassement naturel à la pyramide du dieu royal. Yaçodharapura fut sans doute bien plus vaste que la ville actuelle, car celle-ci dut être protégée par de puissantes mais coûteuses murailles, tandis que la sécurité relative du pays permettait de n'entourer celle de

(1) Prononcer Tom.

Yaçovarman que d'économiques clôtures de pieux. Pour en protéger la face E., le roi détourna le cours de la rivière.

Son premier soin fut de créer les deux Baray, l'oriental, de 7 km. sur 1800 m., l'occidental de 8 km. sur 2 km. 300 pour conserver les réserves d'eau nécessaires à la culture intensive de la région. L'importance des levées qui les cernent n'est pas en rapport avec la hauteur d'eau susceptible d'y être enfermée ; leur masse n'a dépendu, en effet, que de l'amoncellement formidable des terres produit par le nivellement des mouvements de terrain ; les découvertes amenées par l'abaissement de la nappe d'eau du Baray occidental ont montré que le sol n'y a pas été approfondi. L'attribution du Baray oriental à Yaçovarman est garantie par les inscriptions des quatre stèles qu'il éleva aux angles ; celle du Baray occidental est moins sûre. Une source maintient sans doute un niveau d'eau constant dans l'Est du second ; les pluies sont drainées dans le premier par l'affouillement profond de la rivière dans son cours artificiel sur un mauvais terrain de sable.

Le temple du Phnom Bakheng est attesté comme l'œuvre de Yaçovarman par une inscription postérieure qu'il porte et V. Goloubew a dégagé au pied de la colline les fondations de sa clôture propre et de ses bâtiments d'entrée. On retrouve sans doute une partie de l'enceinte de la ville dans deux levées à angle droit largement écartées par une surface qui put être remplie d'eau avant l'abaissement produit dans le lit de la rivière ; elles prolongent la face E. du Baray occidental. La clôture N. a dû continuer la levée correspondante de l'immense bassin ; la clôture E. doit être indiquée par toute la partie dirigée exactement N.-S. du cours de la rivière, qui a été détournée à cette intention.

Seul dans la région d'Angkor date de cette époque le sanctuaire triple du Phnom Krom d'où l'on jouit d'une vue remarquable sur le Grand Lac et tout le pays.

Les successeurs de Yaçovarman ne régnèrent qu'une vingtaine d'années dans la ville qu'il avait créée ; encore les dernières furent-elles troublées par les menées d'un compétiteur qui fonda en 921 la cité de Koh Ker, à une centaine de kilomètres au Nord-Est d'Angkor.

2° Râjendravarman (944-968) ramène la capitale dans Angkor « longtemps abandonnée » disent les inscriptions, mais il est vraisemblable qu'il ne se réinstalle pas sur le terrain même délimité par Yaçovarman, car il laisse inachevé le temple du Bakheng, élément absolument essentiel de cette cité. Il érige comme centre de la nouvelle ville la pyramide du Phimeanakas, (Voir photo n° 22) analogue au Prang de Koh Ker et la construit à la croisée des axes du temple du Bakheng et du Baray oriental. Le Phimeanakas dans sa première forme s'éleva seulement à moitié de sa hauteur actuelle, partie que couronne une fine galerie et, dans ce cadre traditionnel, il installe un sanctuaire en construction légère dont les proportions allongées motivent la forme rectangulaire de la pyramide. Peut-être lui doit-on, au moins comme premiers bâtiments en construction légère, les deux palais appelés Kleang.

Le règne de Râjendravarman II fut une période de splendeur pour Angkor et le roi érigea une série de temples à l'Est de la cité : Mébon oriental, Prê Rup, Prasat Bat Chum, etc... (Voir photos n°s 32 à 34). Nous ne savons rien des clôtures de cette ville ancienne, mais la position du Phimeanakas à une distance presque constante des murailles S. et E. d'Angkor Thom, de la levée E. du Baray occidental et de la levée N. du bassin derrière le Prah Khan tendrait à faire supposer que son enceinte passait par ces lignes et a été reprise en partie dans la dernière ville.

Jayavarman V, successeur de Rājendravarman II (968-1001) remplace sans doute une première palissade qui entourait le Phimeanakas et le Palais par la belle muraille de latérite actuelle et ses cinq gopouras, d'un caractère si original dans le développement de l'art khmèr, et il l'entoure d'une enceinte propre très allongée, avec une muraille de latérite appuyée d'une levée de terre ; il ne reste de cette clôture que des vestiges informes.

A ce règne, on peut attribuer dans Angkor le Ta Kéo, (Voir photo n° 39) le Kleang N. et le charmant petit temple découvert, dégagé et en partie remonté derrière ce dernier par M. H. Marchal ; il a, dans certains éléments, les plus grands rapports avec le délicieux monument de Banteay Srei (Voir photos n°s 4, 9, 45 à 47) à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau au Nord d'Angkor.

Sûryavarman I (1002-1049) continue le Phimeanakas sur lequel il n'élève sans doute qu'un sanctuaire léger, haussé sur la seconde pyramide si mal logée dans la cour de la galerie. La chapelle actuelle n'est qu'une construction bâtarde faite de pièces et de morceaux qui ne se raccordent même pas avec le tracé supérieur de son support. Cette bâtisse est de basse époque et l'inscription qui s'y trouve y fut vraisemblablement apportée de quelque ruine voisine.

3° Il est probable que le Baphûon (Voir photos n°s 20 et 21) a formé sous le successeur de Sûryavarman I, Udayādityavarman II (1049 - vers 1065) le centre d'un troisième Angkor, toujours sur l'axe N.-S. constant, mais où le temple du dieu royal était placé un peu plus au Sud.

De cette époque il n'existe aux environs d'Angkor que les gracieuses petites tours du Mébon occidental (Voir photos n°s 5 et 41).

4^o Lorsque Jayavarman VII (1181 - ap. 1200) arriva au pouvoir, il prenait les guides de l'empire khmèr dans un moment difficile, au lendemain de la triomphante invasion d'une flotte chame qui avait détruit la capitale de fond en comble et emporté la plus grande partie des richesses du royaume. Le désastre était d'autant plus intense qu'à cette époque un grand nombre de temples étaient élevés encore en construction légère — l'exemple des palais splendides de Mandalay en Birmanie montre quelles merveilles pouvaient ainsi être réalisées. Mais ces bâtiments, pour somptueux qu'ils fussent, étaient soumis à la pourriture comme à l'incendie. Il ne dut guère en rester aux environs d'Angkor après le passage des Chams. Aussi Jayavarman VII met-il tout son effort à reconstruire une ville inexpugnable et des temples incombustibles. Il déplace le centre de la cité vers le Sud-Est, réduisant la surface et par suite rendant le périmètre moins coûteux. Il élève au milieu le splendide bâtiment du Bayon en ne lui donnant comme enceinte propre que celle même de la ville à laquelle conduisent quatre avenues ; celles de l'axe N.-S. se superposent à l'ancien tracé imposé par la position des pentes du Bakheng ; deux autres nouvelles conduisent l'une à la Porte des Morts à l'Est, l'autre à la Porte Ouest. Mais l'ancienne voie axiale qui menait à la Grande Place et, par celle-ci, au Palais royal doit être maintenue et exige une cinquième porte, celle dite de la Victoire, Bayon et portes de la ville tirent leur caractère spécial des grandes faces du bodhisattva Avalokiteçvara ; vieux système de représentations qui existait déjà dans les monastères hindous du VII^e siècle et qui permettait de mettre le monde entier sous la protection bienveillante de son quadruple visage. Devant les portes de la ville, le roi orne la chaussée qui traverse le bassin-fossé par le motif du barattement qu'il divise en deux, les dieux à gauche,

les démons à droite, pour qui entre dans la cité. Nous avons pu reconstituer presque en entier cet arrangement grandiose à la Porte de la Victoire et il subsiste en partie debout dans le feuillage à la Porte des Morts.

Le rempart, entre les motifs saillants des portes soutenus par de puissants éléphants arrachant des lotus, est appuyé par un massif épais de terre qui porte un large chemin de ronde. Aux quatre angles, la levée reçoit un sanctuaire en croix ouvert à l'Est et précédé d'une stèle abritée qui date Angkor Thom. Ce sont les Prasats Chrung (prononcer Tchroung); le mieux conservé est celui de l'angle N.-E.

Devant la Porte de la Victoire, l'avenue passait sur un pont de pierre postérieur à Jayavarman VII, pont que le déplacement du cours et surtout l'affouillement du lit ont laissé en pleine terre avec son radier au-dessus des plus hautes eaux.

Sauf le Bayon, Angkor Thom ne contient à l'ordinaire aucun autre monument de ce règne; l'espace était trop mesuré dans les villes pour y installer les temples dont les richesses étaient surtout en rizières. Par contre les environs sont semés de monuments de cette période que leur matière a sauvés: Prah Khan et le Prah Neak Pean qui en fut sans doute une dépendance, Ta Prohm, Banteay Kedei, Ta Som, Krol Kô, Ta Nei, etc.

La ville paraît avoir été abandonnée, au moins comme capitale, en 1432.



LE BAYON



Le Bayon (1) forme le centre exact de la ville d'Angkor Thom et, comme elle, date de Jayavarman VII (1181 - ap. 1201). Venu au pouvoir après l'incendie de la capitale par une flotte chame, il reconstruit la cité en l'entourant d'une forte muraille. Ce rempart constitue l'enceinte extérieure du Bayon, ouvrage qui ne peut manquer à un temple khmèr ; c'est une puissante construction de latérite de 7 mètres de haut ; un fossé de 100 mètres a fourni les terres de l'énorme levée qui l'appuie et laisse au sommet un boulevard de 25 m. de large occupé aux angles par quatre petits temples, les Prasats Chrung ; celui du Nord-Est, le mieux conservé, peut être le but d'une charmante promenade sur le sommet du rempart, dans la forêt touffue.

L'enceinte est coupée de cinq portes, quatre sur les axes du Bayon, la cinquième, qui fut la plus employée, correspond à l'axe du Phimeanakas et du second Angkor, celui de Râjendrarman II (944-968). Ces entrées sont de splendides ensembles

(1) Voir photos n^{os} 14 à 17.

de sculpture dans l'esprit même du Bayon ; leur masse est portée par d'énormes éléphants à triple tête dont les trompes s'appuient à terre, dans le geste d'arracher des lotus. Au-dessus, les superstructures d'une tour triple élèvent les grands visages d'Avalokiteçvara, étendant son regard bienveillant dans toutes les directions. Ces portes ont perdu leurs frontons et se présentent ainsi en arcs aigus, alors qu'elles apparaissaient en hautes baies rectangulaires de 7 m. sur 3 m. 50, garnies de puissants vantaux. En dessous, de chaque côté, des réduits obscurs abritaient les gardiens de l'entrée. La chaussée qui traverse le fossé était garnie de deux imposantes balustrades : le serpent du barattement tiré par les démons à droite de l'arrivant et par les dieux à sa gauche (1).

On se rendra mieux compte des dispositions du Bayon en commençant son examen par la terrasse centrale qu'on peut gagner directement, en venant de Siemreap, par l'axe S.-N. ; les différents escaliers, fort raides et très glissants à la moindre humidité, ont été repris au ciment sur une faible largeur pour les rendre moins dangereux.

Le sanctuaire central est une masse considérable dont la cella obscure est entourée d'un étroit couloir. Des trous nombreux sur les parois rappellent l'existence de somptueux lambris qui durent, sous un riche plafond, transformer cette espèce de grotte grossière en une salle digne d'un dieu, rutilante de dorures et de luminaires. Elle a été pillée par les chercheurs de trésors et l'idole culbutée dans le puits qu'ils avaient creusé pour atteindre le dépôt de fondations. Les fouilles de G. Trouvé l'ont

(1) Voir photos n^{os} 18 et 19.

rendue au jour. C'est une haute et belle statue du Buddha, assis sur les spires du nâga et sous l'abri de ses têtes ; on peut la voir, remontée sur une terrasse voisine, au côté droit de l'avenue qui mène à la Porte de la Victoire.

Tour formidable dont la composition est unique dans l'art khmèr, vaste concept de sculpture plutôt que d'architecture, creusée de réduits en triangles et de chapelles rectangulaires, percée de couloirs qui mènent à la chambre de l'idole, l'édifice central offre une série d'étages fictifs, circulations de portiques sans accès, au-dessus des têtes qui couronnent les chapelles et sous la masse confuse des corniches supérieures ; son dôme final dresse plus haut un entassement de rangs circulaires de lotus et son faite, découronné de l'épi métallique qui y étincelait dans le passé, domine de 45 m. les avenues d'Angkor Thom. Toute cette partie, faite de tranches accolées est complètement rongée par le vent, au point que l'on a discuté longtemps pour savoir si la tour était terminée par les quatre têtes qu'on voit partout ailleurs au Bayon ; l'examen direct de ces superstructures a montré qu'il n'en était rien et que l'édifice s'était terminé seulement par les étages ordinaires des prasats.

De toutes parts, en foulant le rude dallage qui porte l'édifice, le regard rencontre les faces divines d'Avalokiteçvara qui couronnent les tours de la galerie d'en dessous ou plonge dans l'étroit intervalle à pic qui la sépare de la terrasse. A l'Est, on remarque, dans la voûte courbe continue de la galerie qui cerne la plateforme, une surélévation ; c'est la couverture d'un puits singulier qui s'ouvre dans la galerie et que nous verrons tout à l'heure.

Le manque de place a littéralement enchevêtré les quatre édifices qui précèdent la tour centrale et empêché de conserver l'escalier d'axe de la face E. ; on dut le remplacer par deux

autres qui sont presque à pic. Ils descendent à la galerie des bas-reliefs, dédale étrange et tellement obscur qu'une sensation sinistre y opprime le visiteur. Au centre, elle forme une croix sommée de 16 tours dont les visages, plus hauts qu'un homme, vont sourire à l'air libre au-dessus du dallage supérieur. Au bout de chaque bras, en façade sur les cours inférieures, est un front de trois tours, celle du milieu plus importante, tandis que celles des angles rentrants sont les moins hautes. Ces fronts sont prolongés par une nouvelle ligne de galeries, mais à un niveau sensiblement plus bas, enfermant des cours en équerre et ramenant l'ensemble à un rectangle de 80 m. sur 70 environ. Dans la tour de droite du front E. de la croix, la tour N. commence la galerie parallèle au grand axe où se trouve le puits. Il est nécessaire d'avoir de la lumière pour le reconnaître. Son orifice, que nous avons protégé par une barrière de ciment, se trouve au pied du mur de la terrasse dans une obscurité complète. Un journal enflammé, jeté dedans, en montrera la profondeur, une quinzaine de mètres, et à la saison sèche, la curieuse disposition du fond, en murettes croisées. On trouve sa place facilement en le repérant par l'anomalie de sa couverture dans la voûte sur la terrasse.

La galerie, au sol à niveau variable, qui passe sous les cinq tours de chaque façade offre, sur la face du mur de fond tournée vers la grande cour, la série de bas-reliefs dits intérieurs.

Le front E. de ces galeries est uni aux galeries extérieures par une tour-passage à quatre portes ; ici encore le resserrement a été tel que les piliers du porche postérieur de cet édifice étaient posés sur l'étage inférieur du soubassement qui porte la galerie d'au-dessus.

La galerie extérieure, rectangle de 160 m. sur 140, d'aspect très différent aujourd'hui de ce qu'il fut autrefois, était, au temps de sa splendeur, presque pareille à la galerie des bas-reliefs

d'Angkor Vat ; elle n'offre que 8 pavillons, unis entre eux par des portiques ouverts sur le dehors ; ils sont à double nef, dont la petite est précédée, au droit des tours d'angle, par des porches à piliers. Le mur du fond, orné de la suite continue des bas-reliefs extérieurs, est percé de portes en face de toutes les tours et des deux bibliothèques coincées dans les angles et remontées sur de très hauts soubassements. Les pavillons, qui devaient autrefois être aussi sombres que ceux d'Angkor Vat, sont munis sur l'extérieur de fenêtres grillagées de balustres. Les piliers offrent un décor charmant de danseuses dans une niche, en bas d'une sorte de tapisserie pendante. Une large circulation encadrée d'une balustrade à nâga, suit la galerie extérieure et s'avance à l'Est en une ample terrasse à deux niveaux, munie de perrons aux côtés, entre d'anciens bassins en partie comblés.

L'ornementation du Bayon est très riche et moins traitée en broderie qu'à Angkor Vat. Cette profondeur plus grande de la sculpture a permis, pour les figures enfermées dans des niches comme les gracieuses tévodas de la façade orientale des entrées E. sur la terrasse supérieure, d'éviter le défaut des pieds de côté, si choquant dans le célèbre monument.

Nous ne dirons qu'un mot des bas-reliefs qui, paraissant évoquer les événements du règne et la vie du temps, ont plus d'attrait que les grandes scènes légendaires d'Angkor Vat. Ceux des galeries intérieures s'en rapprochent davantage et sont plus mythologiques, tandis qu'aux galeries extérieures ils semblent se rapporter à l'histoire du roi et à ses combats avec les Chams, signalés par une étrange coiffure en fleur renversée. Souvent en premier plan, c'est-à-dire sur la bordure inférieure, car nous rappellerons que, sur ce genre de figurations, les scènes se lisent de bas en haut, le sommet étant l'horizon, se voient tout une série de scènes familiales pleines d'esprit et de charme.

Le Bayon est un des monuments qui ont le plus souffert et la forêt qui l'avait envahi complètement a profité de sa déplorable construction. C'était, avant nos travaux, un dédale incompréhensible, dangereux même, mais par contre d'un effet empoignant, d'un romantisme extraordinaire.

Le temple a subi une série d'avatars : commencé pour s'étendre à plat en un plan à niveau unique, une enceinte de galeries en croix redentée fut conçue, relevée au-dessus, pour encadrer un sanctuaire en longueur ; ces galeries et leurs 16 tours étaient à peine construites qu'on voulut compléter le rectangle intérieur en les prolongeant à un niveau inférieur, en même temps qu'on unissait les deux systèmes de galeries par 16 salles dont on voit encore les fondations de latérite tranchant sur le dallage de grès de la cour extérieure ; elles imposèrent le relèvement anormal des bibliothèques. Mais alors le roi jugea mesquin le sanctuaire central prévu et, pour installer l'énorme groupe actuel, bloqua presque les galeries intérieures par la formidable terrasse qui le porte.

La destination même du temple a varié ; le bouddhisme encombrant de Jayavarman VII amena dans un des règnes suivants une réaction çivaïte qui fit effacer tous les buddhas et dénaturer les images d'Avalokiteçvara debout en supprimant l'une de ses deux paires de bras, ainsi que le petit buddha qui le caractérise en bas de son chignon : on en verra l'image encore intacte sur un fronton de l'angle N.-E. caché et sauvé par l'établissement de la terrasse et que nous avons libéré. Bien plus tard les 16 salles furent supprimées pour rendre un peu d'air à ce plan en grillage.



LE BAPHUON



*Fig. 18. — PORTE NORD D'ANGKOR THOM :
Balustrade des démons.*

Cliché E.F.E.-O.



*Fig. 19. — PORTE NORD D'ANGKOR THOM :
Une tête de démon.*

Cliché E.F.E.-O.



Fig. 20. — BAPHUON :
 Décor en panneaux du gopoura II Est.

Cliché E.F.E.-O.



Fig. 21. — BAPHUON :
GALERIE DU 2^e ÉTAGE : Ascètes en forêt.

Cliché R. DALET



Fig. 22. — PHIMEANAKAS : Escalier oriental.

Cliché E.F.E.-O.



Fig. 23. — LA GRANDE PLACE D'ANGKOR THOM
vue de la Terrasse des Eléphants.

Cliché E.F.E.-O.

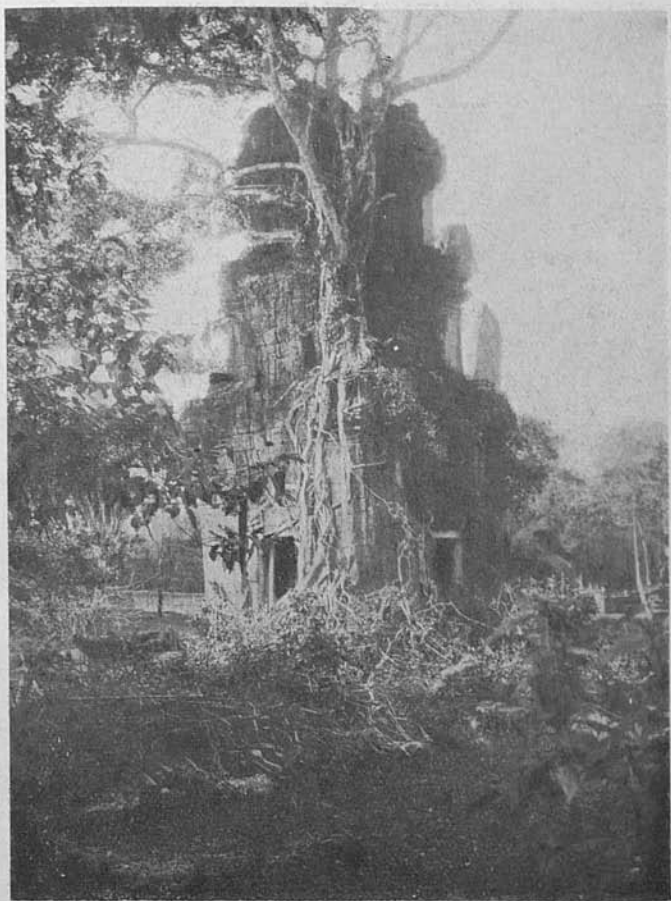


Fig. 24. — UNE DES TOURS DES DANSEURS DE CORDE

Cliché E.F.E.-O.



*Fig. 25. — PRAH PALILAY :
Gopoura d'entrée et Buddha attestant la terre.*

Cliché E.F.E.-O.



Le Baphûon (1) est un monument en pyramide à enceintes en partie concentriques qui s'élève en bordure de la Grande Place d'Angkor Thom, le long de l'enceinte royale avec laquelle il communique par une poterne. Ce temple dut être élevé par Udayâdityavarman II (1049 -v. 1065). Le monument est, fait rare, entièrement achevé et sa construction dut s'étendre entre ces deux dates. Le roi semble l'avoir bâti comme temple du dieu royal au centre du troisième Angkor, la dernière ville qui précéda l'actuel Angkor Thom. Le monument est de proportions bien plus allongées en plan que d'ordinaire et l'enceinte extérieure IV mesure environ 425 m. sur 125 ; la pyramide, qui y est très resserrée, en compte 120 sur 90, mesures prises sur l'axe longitudinal E.-O. et sur l'axe transversal N.-S. Il est probable que le dieu royal a été retrouvé, dans un linnga qui occupait le sanctuaire central ; d'autres furent rencontrés dans les trois passages du bâtiment d'entrée IV E.

(1) Prononcer Bap'ouon en faisant sonner l'n final. Voir photos n^{os} 20 et 21.

Pour visiter le monument, le plus pratique est de partir de la Grande Place, de suivre par le petit sentier les restes du beau mur de grès S., le plus rapproché du Bayon et de gagner le gopoura III S. qui interrompt la galerie inférieure, galerie dont il ne reste presque rien ; puis, par le grand peron qu'on trouve immédiatement en arrière et dont les demimarches de ciment réduisent la dureté, atteindre le gopoura II S. ; enfin par le caniveau S.-O. destiné à évacuer les eaux de la terrasse supérieure et coupé de marches pour éviter le terrible escalier suivant, de gagner la terrasse supérieure, à 24 m. au-dessus du sol environnant. Nous commencerons cette rapide description par ce sommet.

Au centre de cette terrasse se trouve le soubassement à double étage qui portait le sanctuaire central ; celui-ci fut élevé, non pas en grès mais en construction légère, ce qui permit de lui donner une hauteur prodigieuse ; elle arracha un cri d'admiration au voyageur chinois Tchéou Ta-kouan qui accompagna une ambassade impériale tout à la fin du XIII^e siècle ; il en parle comme d'une tour de cuivre « dont la vue est réellement impressionnante ». Cet édifice put être d'autant plus haut que sa matière permettait d'en augmenter considérablement les proportions et qu'au cours même de sa construction, on en changea le système : le visiteur remarquera, à l'intérieur du haut soubassement apparent, un autre soubassement presque identique complètement achevé ; celui-ci était tracé suivant un plan en croix ; à peine construit, il fut enfermé dans un second soubassement de décor pareil mais à plan carré, qui permit de donner à la tour une section deux fois plus forte, par suite une élévation au moins deux fois plus grande. Je ne crois pas être très loin de la vérité en supposant que le couronnement du Baphûon s'est élevé à plus de 50 mètres.

La terrasse supérieure qui porta cette superbe construction est dallée de grès ; nous l'avons trouvée en fort mauvais état parce que la légèreté du bâtiment central permit de l'édifier sur un simple noyau de terre, retenu par les puissants gradins de la pyramide ; le temps et la végétation amenèrent des infiltrations qui déterminèrent d'importants mouvements et la ruine d'une partie des angles de l'ensemble. Aussi ne reste-t-il presque rien de la gracieuse galerie supérieure I : une simple extrémité dans l'angle N.-E. La perte est d'autant plus regrettable que cette construction était fort curieuse : elle avait été conçue pour donner l'illusion d'une galerie de grès voûtée sur piliers. A cette époque les Khmèrs n'avaient encore pu construire sur ces supports que des voûtes légères, non en pierre. La galerie I, tout en grès, y compris sa voûte, fut un trompe-l'œil : elle présenta deux portiques, l'un sur l'intérieur, l'autre sur l'extérieur, séparés par un mur percé de fenêtres à balustres, si bien que, du dehors comme du dedans, on eut l'impression d'une véritable salle longue à fenêtres, accompagnée sur chaque face d'un portique continu.

La galerie intermédiaire II, au-dessous, est normale et ses murs sont munis de belles fenêtres à balustres ; comme à l'ordinaire elles sont fausses à l'extérieur, vraies sur la cour ; ces murs portent une belle voûte de grès, mais pour éviter la rupture des linteaux sur les fenêtres et sur les portes sous cette lourde charge, l'architecte a fait passer, au-dessus, des poutres de bois cachées dans la pierre ; ces poutres en doublure ont duré longtemps ; elles ont fini cependant par pourrir et le vide laissé par elles dans le grès a contribué à la ruine générale ; la section O. est presque entièrement cachée à l'intérieur d'un gigantesque budha couché dont la tête est au Nord, côté du Phimeanakas et qui a été construit avec les matériaux enlevés aux parties ruinantes ; cette curieuse disposition, inachevée, date de la fin de l'art khmèr.

Le bâtiment d'entrée II S., en état remarquable, a, presque seul parmi la série des édifices khmèrs, conservé les superstructures de sa tour centrale, seulement disloquées et que M. Marchal a pu remonter, rétablissant ainsi le sommet de la construction dans son état ancien ; il n'y manque que la calotte métallique de cuivre ou de bronze, sans doute doré, qu'appelle la forme brute supérieure. Les murailles de ce gopoura montrent une série de remarquables bas-reliefs en petits panneaux de 30 cm. qui représentaient des animaux et des scènes empruntées aux légendes de Râma et de Krichna. Ainsi sur la face S. on voit ce dernier, enfant, séparant en deux le nâga à 6 têtes ; sur la face N. l'entrevue de Hanuman, l'allié de Râma, avec la belle Sitâ, épouse du héros. Au gopoura E. dans l'aile S. de la face E. une scène représente l'ordalie de Sitâ ; sur l'aile N. est la mort de Bhîsma, général en chef de l'armée des Kauravas, un épisode tiré du Mahâbhârata. Au gopoura N., celui qui se trouve du côté du Phimeanakas, la façade E. est consacrée au Râmâyana ; on y voit en particulier des scènes où Râma et son frère Lakshmana sont terrassés par des flèches magiques qui se transforment en serpents ; il faut le secours de Garuda, le vautour divin, l'ennemi né des serpents, pour ressusciter les héros. Ces panneaux sont remplacés à l'occasion par de gracieuses rosaces en fleur de lotus au large péricarpe.

La troisième enceinte qui fut de galeries aussi et vraisemblablement traitée de même, ne nous a guère laissé que son gopoura E. qui formait autrefois l'accès principal. A l'origine, le gradin inférieur de la pyramide offrait trois escaliers ; leur pente était d'une raideur invraisemblable ; ceux des côtés étaient de simples coupures dans les gradins où les marches étaient si étroites qu'elles laissaient à peine place au pied posé de côté.

Puis des escaliers moins pénibles furent rajoutés devant ceux-ci. Nous avons supprimé l'escalier accolé au Sud et coupé le nouvel escalier central par la moitié pour faire apparaître la double disposition. Des galeries III il ne reste guère que la base et le haut soubassement.

Comme dans beaucoup d'autres temples, la cour III est agrandie vers l'Est et l'Ouest et reçut dans chacun de ces espaces deux édifices en longueur qu'une inscription, dans un autre temple, indique, d'accord avec la tradition, comme des « bibliothèques ». Il en subsiste ici à peine le plan. Des passages sur colonnes, de date postérieure, unissaient bibliothèques E., escaliers et gopoura III E.

En avant de ce dernier, une chaussée de 200 m. conduit aux galeries qui formaient la façade orientale sur la place et qui sont le prototype des entrées occidentales d'Angkor Vat. Mais ici elles se sont complètement ruinées et l'accès est difficile de ce côté. La chaussée a subi divers avatars : elle n'est pas de l'origine : un premier passage plein, de peu de hauteur, avait uni les gopouras III et IV avec un édicule central, en croix, entièrement ruiné, voisin d'un petit bassin à gradins de grès, de 28 m. sur 37. On vint ensuite garnir cette chaussée par un passage relevé, en dalles sur quatre rangs de colonnes élégantes ; puis celles-ci disparurent dans un remblai, entre deux murs qui reçurent les poteaux d'un passage couvert. Le perron central du gopoura III E. s'est merveilleusement conservé dans la partie enterrée par le remblai et les splendides marches en accolade y sont encore en parfait état et peuvent être vues en descendant de ce côté, où l'on trouve un sentier qui ramène à celui de l'arrivée.

Outre cette entrée importante, le mur d'enceinte IV était coupé de gopouras curieusement aplatis, à l'Ouest et au Nord ; on ne sait s'il en a existé un au Sud. Le beau mur fin de

grès de cette enceinte IV fut caché dans une levée de terre installée à une époque douteuse pour une destination inconnue.

Tout le décor du temple, un des plus parfaits de l'art khmèr, est remarquable d'exécution ; les portes ont des cadres au profil splendide et de fines colonnettes octogonales ; tous les linteaux sont d'une facture excellente : nous citerons en particulier celui de la porte intérieure S. du gopoura II S. par lequel on est entré : au centre un gracieux buste de femme tient deux lions debout qui donnent naissance à chacune des guirlandes ; posés d'un joli mouvement de trois-quarts, ils ont la tête rejetée en arrière et vue par en dessous. Les frontons qui couronnent ces portes sont garnis de rinceaux avec un fin groupe de figures au centre du tympan et celui-ci est soutenu par le curieux décor de fausse-poutre, tandis que l'ensemble est encadré par un beau motif de cadre ondulé et bombé en corps de serpent que terminent de remarquables têtes de nâga.

Ce monument est un de ceux qui ont le plus profité de nos travaux ; ce n'était à leur début qu'une butte couverte d'une futaie si dense que l'immense buddha couché a échappé aux premiers explorateurs. Il fallut dégager le temple, en plus de toute cette végétation dangereuse, d'énormes apports de terre dont l'origine est restée inconnue et remaçonner pierre à pierre toute la terrasse supérieure pour faire disparaître les infiltrations qui consumaient la ruine de la masse interne de terre.

Malgré ces travaux, toute la partie Nord-Est du monument, minée par les infiltrations d'eau pluviale, s'est écroulée et la visite de ce temple est devenue dangereuse.



TERRASSE DES ÉLÉPHANTS



Le Phimeanakas (1) se dresse à peu près au milieu de l'Enceinte Royale, sur le même axe N.-S. que le Baphûon et très en arrière de la Terrasse des Eléphants ; le chemin le plus naturel pour y parvenir est de traverser celle-ci, de franchir le gopoura E. (bâtiment d'entrée) de l'Enceinte Royale et de suivre l'allée sous bois qui en part vers l'Ouest ; aussi nous adopterons cet ordre, bien qu'il soit exactement inverse de l'ancienneté des bâtiments.

La Terrasse des Eléphants (2) est le soubassement d'une grande salle de conseil, d'audiences ou même de fêtes, dépendant du Palais comme est la tribune devant celui de Phnom-Penh. Le chinois Tchéou Ta-kouan, qui visita Angkor au XIII^e siècle, mentionne, à l'entrée de la demeure royale, une grande salle « ornée de miroirs » au-dessus de représentations d'éléphants ; ils en sont le seul reste. C'est une longue terrasse qui s'étend devant l'Enceinte Royale, où elle s'est substituée au mur extérieur : on voit, derrière, la coupure brutale des deux murs latéraux de la courrette orientale. Elle s'étend sur une longueur de 350 m. avec

(1) Prononcer Pimeanaka. Voir photo n° 22.

(2) Voir photo n° 26.

une largeur de 14 m.; ses extrémités paraissent avoir été remaniées ou coupées. Elle présente trois avancées principales, plus saillantes au centre (40 m.) et au Sud; les parois en sont généralement soutenues par une alternance de garoudas, les vautours mythiques, ou de lions posés en atlantes; celle du Nord offre des bas-reliefs qui semblent figurer des jeux du cirque. Les angles sont soutenus par des groupes d'éléphants arrachant des lotus. Entre ces avancées, la plus grande partie de la paroi est garnie d'un défilé d'éléphants en chasse. Il est probable que le bâtiment léger posait en arrière sur une rangée d'apsaras, les danseuses divines, ou de hamsas, les oies sacrées, support qui s'est enfoncé dans le mauvais remblai; il laissait tout autour une circulation de 3 mètres environ, bordée d'une belle balustrade à nâga sur des dont il subsiste peu de chose; l'éventail des têtes du serpent offre en avant un garouda, dernier développement du nâga ordinaire. Des lions, d'un dessin remarquable pour cette époque, garnissent les côtés des perrons. Des avancées du bâtiment léger correspondaient peut-être en partie à celles de la terrasse. Il ne reste forcément rien de la salle et les maçonneries de latérite qu'on voit sur la terrasse sont les traces de constructions bouddhiques des dernières périodes. Ce support de bâtiment a subi les remaniements habituels en cours de construction et le visiteur verra, à l'état de neuf, des lions et des garoudas de support dans une partie qui fut cachée par un changement de projet. Derrière l'avancée N. fut, de même, bloquée la moitié d'un grand motif, construit sous Jayavarman VII (1181 - ap. 1201) et sacrifié ensuite par lui pour l'arrangement en cours d'exécution: on y voit un énorme cheval à 5 têtes, l'une des formes mythiques d'Avalokiteçvara dont le roi était un fidèle et dont il a dressé les visages aux tours du Bayon et des portes de la ville.

La Terrasse des Eléphants a comblé en partie la courette devant le gopoura E. de l'Enceinte Royale, vaste enclos de 600 m. sur 250 environ, fermé par un beau mur de 7 m. de haut et cerné de bassins-fossés qui furent comblés aux derniers temps d'Angkor. Le mur d'enceinte est percé, dans chacune des faces S. et N. perpendiculaires à la Place, de deux autres gopouras tandis qu'aucune ouverture ne se voit dans la face O., la plus éloignée ; ces diverses entrées étaient précédées par des courettes entourées de murs ; ceux des côtés montrent de jolies portes donnant sur le bord des bassins. Le gopoura E. est le plus important ; il offre une tour centrale accostée de deux passages ; les portes sur l'axe montrent de beaux linteaux ; les inscriptions qu'on voit sur les piédroits sont les serments de fidélité des mandarins, en 1011, au roi Sūryavarman I (1002-1049), serments dont le texte est étrangement voisin de celui qui est encore en usage lors du couronnement royal. Ces bâtiments, plus simples sur les côtés de l'Enceinte, sont d'un type spécial et rare au Cambodge : leurs étages, peu nombreux, sont terminés par une voûte dirigée sur l'axe de l'entrée et terminée par deux pignons ; ces étages sont accompagnés de remarquables amortissements d'angle en prasat. Leur salle centrale intérieure put, au gopoura E., servir de sanctuaire et aux autres formait l'unique passage ; les salles annexes étaient sans plafond et montraient leur belle voûte de briques ancienne. Les sculptures de ces gopouras sont excellentes et leurs bandes-pilastres en particulier déroulent des rinceaux d'un mouvement admirable. Toute cette enceinte paraît avoir été construite après le Phimeanakas qu'elle entoure irrégulièrement et sans respect pour son orientation ; elle est sans doute l'œuvre de Jayavarman V (968-1001).

Le terrain de l'Enceinte Royale a été recouvert, du Phimeanakas aux diverses entrées, par un énorme remblai dont on

ignore complètement l'origine et qui descend en pente douce en s'éloignant de la pyramide. Il est postérieur à Jayavarman VII dont il a enterré des stèles et une fondation bouddhique : la plantation d'un figuier sacré, près de la base même. Le terrain est divisé par des murs posés sur ce remblai et qui ont peut-être remplacé des clôtures de pieux ; ils déterminent cinq sections inégales. La première, à l'Est, de 70 m., sur l'axe général, est la plus largement ouverte ; trois gopouras y donnent accès, celui de la face E., et ceux, orientaux, des faces S. et N. ; elle contient les vestiges de trois édifices de maçonnerie, antérieurs au remblai dans l'angle Sud-Est.

La deuxième section, plus importante (260 m.) est ouverte par les gopouras occidentaux des faces latérales, presque au niveau du Phimeanakas. Dans l'angle S.-E. sont une rangée de quatre édicules, antérieurs de même au remblai, et une gracieuse terrasse à colonnes extérieures qui est postérieure à celui-ci. Vers le milieu se trouve le Phimeanakas qui, au moins pour le bas, semble avoir été construit par Rājendravarman II (944-968) quand il ramena la capitale de Koh Ker à Angkor. (Le mot Phimeanakas est la forme khmère de deux mots sanskrits « vi-māna âkâṣa : palais céleste, palais volant »). C'est une pyramide rectangulaire (35 m. E.-O. sur 28 m. N.-S.) à trois grands gradins de latérite faisant ensemble 12 mètres de hauteur : elle est coupée d'escaliers sur les quatre faces et terminée par une charmante mais minuscule galerie de grès. Le visiteur qui voudra en faire l'ascension, fera bien de monter par l'escalier O. qui est moins mauvais et que nous avons réparé dans le haut.

Les trois gradins sont assez simplement moulurés, mais leurs perrons étaient garnis de beaux lions et des éléphants posés en diagonale occupaient les angles. La petite galerie de grès supérieure, qui n'a guère plus de 1 m. de largeur pour une hauteur

sous voûte de 2 m., est finement exécutée : elle possède quatre gopouras d'axe qui semblent avoir été traités en petites tours, tandis que les angles en pavillons offraient des fausses-portes sur les deux façades E. et O.; la galerie est munie de gracieuses fenêtres à balustres dont une partie sont fausses. Elle enferme un espace rectangulaire qui dut être occupé par un sanctuaire léger en longueur. Il fut remplacé sous le règne de Sûryavarman I par un nouvel édifice, remonté sur un haut soubassement en croix, qui, pour le gradin masqué par la galerie, est en latérite, et pour les deux autres en grès. Un tel soubassement en croix à axes égaux se place fort mal dans cette cour rectangulaire. Ses gradins diffèrent de ceux de la pyramide inférieure. Au-dessus s'éleva sans doute un élégant sanctuaire en construction légère fort riche que Tchéou Ta-kouan mentionne sous le nom de « Tour d'or » ; il lui fut substitué, aux derniers temps, un bâtiment grossier fait de pièces et de morceaux qui ne répond même pas au plan de son support : une des pièces remployées est une inscription de l'époque de Yaçovarman (889-vers 910) qui a longtemps fait croire le monument plus ancien.

Si on suit la tranchée qui vide les eaux de pluies accumulées dans la fosse de fouilles au Phimeanakas on arrive à 50 m. au Nord, en s'éloignant du Baphûon, aux bassins qui semblent avoir fait le centre d'une partie des habitations du Palais : l'un de 125 m. sur 45 eut 8 m. de profondeur ; l'autre 50 sur 25 et 4 m. 50 ; ils sont séparés par une chaussée N.-S. qui se retourne sur la face N. du grand bassin en rue dallée ; le sol contigu est percé des trous de pilotis d'habitations légères que l'exemple des palais en bois de Mandalay en Birmanie indique comme ayant pu être fort somptueuses. Sur les deux autres faces du bassin le remblai est arrêté par trois hauts gradins ornés de figures royales et de motifs aquatiques, ce qui paraît marquer que

le grand bassin servit à des fêtes nautiques et que son comblement est bien postérieur, comme celui de tous les autres fossés, à ce premier remblai général.

La troisième cour n'ouvrit que sur la seconde et l'on peut supposer qu'elle reçut les habitations particulières sur pilotis du roi et de ses femmes. Cette cour est coupée en deux par des murs E.-O. posés sur le remblai ; dans la section N. se trouve une gracieuse terrasse, postérieure également à celui-ci, et qui, dans sa partie orientale, montre de fins bas-reliefs.

La quatrième cour (30 m.) est occupée par deux bassins en longueur dont les extrémités voisines sont séparées par un mur E.-O. ; la cour est fermée en arrière par une muraille ancienne qui la sépare de la cinquième (30 m.) ; elle est percée au pied par une série de petites baies doubles qui battent l'espace comme s'il s'agissait du logement des esclaves et de ses nécessités de surveillance. Ces dernières cours ne présentent aucuns restes de bâtiment.

Le visiteur après avoir vu le grand bassin et la jolie terrasse au Nord-Ouest, pourra sortir par le gopoura O. de la face N. qui est un des mieux conservés et par un sentier ombreux regagner la Grande Place en passant devant le gopoura E. de la même face à qui sa ruine même donne un intérêt spécial.



GRANDE PLACE D'ANGKOR THOM



Vers le centre d'Angkor Thom, mais au Nord du Bayon qui se trouve à la rencontre des diagonales du carré de l'Enceinte, s'étend la Grande Place (1) ; elle paraît avoir formé le milieu des deuxième et troisième Angkor, celui de Rājendrarman II (944-968) et celui d'Udayādityavarman II (1049-vers 1085) qui eurent pour monument dominant l'un le Phimeanakas, l'autre le Baphûon. Son axe correspond à l'avenue principale ancienne devenue, dans la ville de Jayavarman VII, l'avenue de la Victoire. Au point où cette avenue l'atteint, elle est bordée par les deux Kleang et les Prasats Suor Prat ou Tours des danseurs de corde, avec, à droite, le groupe du Prah Pithu ; elle est dominée au Sud par le Bayon, tandis que le côté opposé à l'arrivée offre, en face de l'avenue, la Terrasse des Eléphants entre le Baphûon et la Terrasse du Roi lépreux.

En venant de Siemreap, il faut tourner à droite, passer entre le Bayon et l'arrivée de l'avenue de la Victoire et arrêter l'auto dans l'axe du Kleang N., après la 8^{me} des grandes tours en latérite.

(1) Voir photo n° 26.

Les Kleang — le mot veut dire « magasins » et ne signifie rien pour ces édifices — sont parfois appelés « palais » et de fait, dans leur état ancien, ils correspondaient aux quadrilatères de salles qu'on trouve par paire en avant des grands temples : Vat Phu, Prah Vihear, Koh Ker, etc., constructions que la tradition indique sous ce nom de palais et qui pourraient fort bien avoir servi de logements pour les grands personnages se rendant en pèlerinage dans ces lieux vénérés. Ils sont composés toujours d'édifices en longueur, sur les quatre côtés d'une cour rectangulaire, bâtiments couverts de toitures et qui offrent en façade principale le plus important, comme salle de réception, tandis que les trois autres semblent mieux faits pour l'habitation.

Le Kleang N. est le plus intéressant des deux : il ne compte guère que par l'édifice de réception et son rôle a été longtemps méconnu parce qu'on croyait l'ensemble réduit à celui-ci ; en réalité il ne peut être séparé des salles en latérite qui encadrent la cour derrière et dont une partie des murs extérieurs a été relevée par nous.

Tout le groupe paraît dater de Jayavarman V (968-1001) et a pu remplacer une première construction légère de Rājendravarman II. Le bâtiment principal s'étend en longueur parallèlement à la Grande Place avec un bras transversal qui se dirige vers celle-ci ; la croisée est par malheur dénaturée par une grande tour qui y fut élevée sous Jayavarman VII (1181-ap. 1201) ou un de ses successeurs. Si on la supprime par la pensée, il est aisé de reconstituer l'édifice ancien dans son admirable simplicité : au centre était une salle en croix précédée et suivie par un vestibule au sol beaucoup plus bas, éclairé sur chaque face par deux belles fenêtres à barreaux-balustres ; au niveau de la salle centrale s'étendent deux longues ailes de 20 m. sur 4 seulement, largeur qui, avec l'épaisseur considérable des murs, leur donne

une base de 6 mètres ; ces salles sont éclairées sur les deux côtés par six belles fenêtres closes de même ; elles sont suivies de deux nouveaux vestibules, redescendus, avec une fenêtre sur la Grande Place et une porte qui correspond aux bâtiments de la cour. La salle longue, difficile à bien comprendre à cette heure, se présentait autrefois par l'extérieur comme un bâtiment à trois nefs, mais il faut dire que les bas-côtés en étaient faux ; pleins, ils étaient représentés seulement par l'épaisseur anormale des murs. Ceux-ci sont percés de profondes fenêtres ; des poutres, partout disparues, soutenaient au-dessus de celles-ci un muret plein qui recevait la toiture aiguë de la salle ; ses pans incurvés ne sont plus indiqués que par les trous de pannes, ces bois qui soutiennent latéralement le pan de tuiles. Le mur, fait de grès sur fond de latérite apparaît, à l'intérieur de la salle, en latérite en bas, en grès en haut, tandis qu'au dehors il se montre partout en grès.

A l'extérieur le décor est fort simple et seules la beauté du soubassement finement ciselé et la grâce des fenêtres forment toute l'ornementation de la façade aux amples nus avec la composition des portes aux belles colonnes pures, aux linteaux fermes, aux frontons traités seulement en rinceaux : on peut dire que la figure humaine est presque absente de toute cette ornementation. Au grand toit correspondait un pignon triangulaire aux côtés incurvés, dont la surface était ornée de scènes en bas-reliefs : un seul fragment trouvé dans les décombres nous a gardé ce précieux renseignement.

En arrière, la cour fut enfermée par trois salles de 4 m. 15. disposées en U large, encloses du côté extérieur par un mur de latérite à fenêtres gisantes dans le haut, laissant passer l'air sans permettre la vue ; sur la cour était une cloison légère, maintenue par de nombreux poteaux dont les mortaises sont encore en partie

visibles. Les salles latérales avaient chacune sur l'extérieur une grande porte décorée et la salle postérieure formait une large avancée ouverte de même. Deux galeries traversaient la cour et se croisaient à angle droit au centre ; il n'en reste presque rien, car un sanctuaire fut élevé au milieu de cette cour sur un beau soubassement, parent de ceux que nous verrons au Prah Pithu et, comme eux, aussi riche de figurations minuscules que la décoration du Kleang en est pauvre ; cette adjonction dut être faite vers le temps d'Angkor Vat. Ce soubassement portait une tour en croix dont les bras étaient précédés de quatre vestibules sans fenêtres.

En arrière est un petit temple compris dans une enceinte carrée d'une trentaine de mètres avec une seule entrée du côté du Kleang ; il est très voisin comme art du joli monument de Beanteay Srei construit au temps du même roi Jayavarman V. Le sanctuaire, remonté sur un soubassement important, est remarquable par la finesse de sa décoration : on verra sur les niches qui enferment une danseuse céleste, avec quelle minutie la sculpture est exécutée ; il y a, entre les moulures, des petits dés qui n'ont pas un centimètre : ce n'est plus de la sculpture sur pierre, ni même sur bois, c'est de la bijouterie. Aux étages les amortissements d'angle, réductions de prasats, répètent ces décors presque en proportion exacte ; à la hauteur où il était placé ce prodigieux travail devenait impossible à voir, Aux côtés du sanctuaire étaient deux de ces monuments qu'une inscription donne comme des bibliothèques, bien que l'une d'elles ici semble bien contenir un autel en place ; M. H. Marchal a pu reconstituer dans un coin de la cour leurs beaux pignons.

Le Kleang S. nous retiendra moins longtemps ; il est composé en plan comme le Kleang N. mais est tout en grès et ses salles longues sont moins complexes ; elles sont en simple nef dont les murs percés de fenêtres portaient une toiture semblable, à un

niveau moindre. Le bâtiment offre les mêmes beaux détails d'exécution, riche soubassement et fines portes, bien que les colonnettes, très soignées, y soient cependant moins heureuses. La salle a échappé à la fâcheuse addition de la tour centrale qui déshonore le Kleang N. et la cour, de même, n'a pas reçu de sanctuaire supplémentaire ; il semble d'ailleurs qu'elle ait été divisée seulement en deux courettes allongées parallèlement à la Place, le croisillon principal, prévu cependant, n'ayant pas été exécuté. Il n'existe pas de monument en arrière.

Les Prasats Suor Prat (1) sont douze grandes tours en latérite rangées devant les Kleang ; les deux, voisines de leurs axes, ont un écartement plus faible ; deux autres semblent commencer le long de l'avenue de la Victoire une garde d'honneur dont l'effet eut été prodigieux et bien en rapport avec les goûts d'ostentation de Jayavarman VII à qui ces bâtiments doivent être attribués ; mais ce n'est là qu'une hypothèse que leur matière économique, en un point si choyé, semble confirmer, car seule l'imposerait une telle multiplicité de ces édifices. Quoiqu'il en soit, des enduits durent leur donner un aspect plus riche autrefois pour les empêcher de détonner dans le somptueux ensemble de la Place. Ce sont de grandes bâtisses à salle et vestibule ouverts par des fenêtres à minces balustres. Le corps est surmonté de deux étages dont le dernier fut couvert par une voûte en construction légère, arrêtée par deux pignons sur l'axe principal ; chaque étage était garni de hautes antéfixes, pièces de sculpture trian-

(1) Nous ne discuterons pas le nom de Tours des danseurs de corde né d'une folle tradition des indigènes qui ne rime à rien : ils se plaisent à raconter que l'on tendait des cordes de cuir d'une tour à l'autre sur lesquelles s'avançaient des acrobates armés de bouquets de plumes de paon comme balancier. — Prononcer Souor Pratt. — Voir photo n° 24.

gulaires qu'on posait sur les corniches ; il n'en reste que peu d'exemples en place. Ces éléments, comme les fenêtres, les portes et les pignons étaient les seules parties en grès. On ne sait pas exactement quel fut le rôle de ces édifices : bien qu'on y ait trouvé quelques statues et piédestaux, ce ne peut être des sanctuaires, car des fenêtres ne s'ouvrent jamais dans ces derniers ; des dispositions dans les fêtes, au Siam, indiqueraient peut-être pour ces tours le rôle d'abri pour les grands seigneurs de la Cour lors des cérémonies qui se déroulaient sur la Grande Place.

Un important remaniement a relevé le terrain devant les Kleang et les tours, enterrant les splendides soubassements des premiers et exigeant le murage du bas des portes de leurs vestibules sur la Place ; de même tous ceux des Prasats Suor Prat ont eu le bas de leurs portes muré, les linteaux relevés de près d'un mètre et des pièces rajoutées entre eux et les montants ; le travail, fait brutalement, n'est que trop apparent. Sur ces remblais de basse époque fut installée devant le Kleang N. une terrasse à jolie balustrade de nâga, montrant ainsi que ce charmant décor a duré jusqu'aux derniers temps de la puissance d'Angkor.

Derrière les Prasats Suor Prat d'angle s'allongent, des deux côtés de l'avenue de la Victoire, deux grands bassins de 80 m. sur 60 entourés de gradins ; le bassin S. est suivi par une terrasse bouddhique où a été installée la statue de Buddha sortie par G. Trouvé de la fouille de la tour centrale du Bayon.



GROUPE DU PRAH PITHU



Au Nord du Kleang septentrional, se trouve le groupe du Prah Pithu (1). Pour le voir, après avoir, en venant de Siemreap tourné à droite et passé devant le Bayon et les deux Kleang, il faut faire encore quelques mètres et arrêter l'auto en face d'une terrasse encadrée de colonnes. Elle conduit au premier des cinq temples qui forment le groupe du Prah Pithu. Cette terrasse en croix porte au centre l'habituelle partie relevée et l'une et l'autre furent garnies de jolies balustrades aux abouts de nâga à nez curieusement accentué. Elle paraît avoir formé l'entrée de deux temples réunis sur un terrain enfermé par un bassin-fossé commun. Ces temples, comme deux des autres, semblent d'une époque voisine de la construction d'Angkor Vat, par suite sans doute du milieu du XII^e siècle, et furent dédiés à Çiva dont on a retrouvé tout une série de lingas. Les bâtiments présentent des dispositions communes : le sanctuaire y est une tour carrée, ouverte par des portes sur les quatre faces ; celles-ci sont précédées de porches, libres, ou de vestibules, fermés. Ce plan convenait particulièrement à ces édifices auxquels leur position voisine de la Grande Place impo-

(1) Prononcer Pra Pitou.

sait deux orientations : Ouest, d'accès ; Est, rituelle. Ils sont relevés par de hauts soubassements très soignés, en petite pyramide à plusieurs gradins qui suivent ce gracieux plan en croix et sont garnis d'une ornementation très délicate, animée d'une façon charmante par une série multiple de figurines perdues dans les rinceaux ; chaque face de chaque gradin est d'ordinaire desservie par un escalier à double étage.

Le premier temple, le plus voisin de la Grande Place, est, par sa tour centrale, dans l'alignement des Prasats Suor Prat. Son soubassement se dressait au centre d'une enceinte carrée, d'une quarantaine de mètres, munie de deux petits pavillons d'entrée sur l'axe principal. Le mur en est curieux par son chaperon traité en toiture courbe avec les rayures des fausses-tuiles et leurs abouts en lotus. La petite pyramide est formée de trois gradins qui diminuent de hauteur en s'élevant ; sur le dernier pose la haute base du corps central du prasat ; les quatre ailes se dégagent des faces avec des compositions de support plus modestes que celle de la tour médiane, ce qui permettait au corps central d'accuser son arête simple avec plus de franchise. Les porches, munis de fenêtres libres au-dessus d'une belle contrefrise, abritent une porte et s'ouvrent par une autre ; toutes offrent le même encadrement de belles colonnettes à 16 pans, comme à Angkor Vat, mais avec des bagues plus rares et plus nerveuses ; au-dessus sont de somptueux linteaux. Celui de la porte O., image du barattement, est heureux par la composition du serpent tiré par les dieux et les démons, mêlés aux rinceaux mêmes de sa décoration ordinaire. On retrouve le barattement sur un fronton remonté à terre. Les parois des porches sont couvertes d'une charmante tapisserie de losanges et le corps même de la tour est garni, dans le bas, de niches décoratives enfermant chacune une danseuse céleste ; par leurs

costumes somptueux, elles rappellent celles d'Angkor Vat, mais aussi par leurs pieds de côté ; l'une, particulièrement gracieuse, élève une fleur où pose un perroquet. Les bandes-pilastres qui les encadrent offrent une fine superposition de combattants minuscules. Il semble que ce temple n'ait été construit en grès que jusqu'à la première corniche et que ses superstructures aient été d'abord légères ; après l'incendie d'Angkor, elles furent reprises en pierre avec de nombreux réemplois.

La porte E. de l'enceinte, en arrière par rapport à la Grande Place, permet d'entrer dans le second temple, qui se trouve sur le même axe longitudinal. Celui-ci, dans son enclos carré d'une trentaine de mètres, présente à peu près la même composition, mais la muraille a quatre entrées aplaties et des fausses-portes ornent les angles des murs sur les faces parallèles à la Grande Place. La pyramide-soubassement est ici moins importante. La cellule de l'idole est plus petite et ses quatre baies s'ouvrent sous des vestibules qui peuvent être d'anciens porches ; plus bas, ils dégageaient le corps central qui montait avec son arête franche. Des danseuses célestes garnirent les parois des vestibules comme le bas de la tour : détachées fortement du fond, elles peuvent présenter leurs pieds de trois-quarts. Encore ici divers réemplois dans les hauts et dans les parties basses indiquent une reprise à l'époque du Bayon. La décoration est très soignée ; nous retrouvons un linteau du barattement sur la porte N. ; à l'Ouest, un autre montre Çiva entre Vichnou et Brahmâ tandis que le linteau S. offre une image de Krichna, sur la tête de monstre ; cette pièce a été arrêtée en cours d'exécution et dévoile les procédés des sculpteurs ; on voit ainsi que ce n'était sans doute pas les mêmes artisans qui exécutaient les rinceaux et les figures. Un fronton, à terre, montre une curieuse adoration du linnga.

Si l'on sort par la porte du fond de l'enceinte et que l'on continue dans le même sens en obliquant un peu à droite, on trouve, à une vingtaine de mètres, un nouveau temple sur un terre-plein plus important, de 140 m. sur 75. Au centre est une partie relevée, faisant un carré de 36 m. maintenu sur les côtés par un soubassement de 3 mètres ; il a porté un mur de construction légère, disparu à cette heure ; un double redent sur les axes semble indiquer l'existence ancienne de pavillons d'entrée exécutés de même. Sur chaque face est un perron à deux étages. Au centre du terre-plein s'élève une petite pyramide de trois gradins dont le dernier forme le soubassement propre d'une tour en croix. De l'édifice en construction légère qu'il portait, il ne reste plus rien ; il a été remplacé à une basse époque par un prasat à quatre portes, précédées de vestibules à fenêtres fausses. Le nouveau bâtiment est un édifice bouddhique et de grossières représentations du Sage en décorent les parois intérieures et les linteaux. De nombreux réemplois entrent dans cette construction bâtarde. Les décors des parties nouvelles donnent aux folioles l'aspect laineux qui caractérise les dernières constructions datées, comme dans le temple 487, tandis que la pyramide, et par suite, le temple ancien, sont contemporains des précédents. Continuons dans le même sens, en obliquant à droite ; on trouve une terrasse bouddhique de 50 m. sur 10, encadrée d'une jolie balustrade dont les abouts en capuchon de nâga tournent le dos à la Grande Place ; des lions et des gardiens de temple l'accompagnaient. A 35 m. plus loin est un joli bassin dont les gradins sont ruinés ; il est dominé à l'arrière par deux beaux éléphants de grès ; à 20 m., un peu à droite, sont deux curieux nâgas en proie au garouda, le vautour divin ; la tête de nâga central offre une véritable trompe. Eléphants et nâgas-garoudas sont de l'époque du Bayon, c'est-à-dire de la fin du XII^e siècle.

Revenons au second des temples que nous avons vus et dirigeons-nous vers le Nord. Nous retrouvons presque tout de suite un nouveau temple, frère des deux premiers. C'est un prasat à quatre ailes en vestibules munis de fenêtres à balustres ; mais ici les ailes du bras transversal sont plus courtes que celles de l'axe principal. Le sol de la cellule de l'idole, salle en croix peu accentuée, est, ainsi que dans les autres, en contrebas, mais le défoncement est mieux marqué et, comme dans le Mébon oriental, deux marches sont nécessaires pour y descendre. Une salle à l'Est et un portique, tous deux rajoutés, accusent l'ouverture du temple à l'Est, tournant le dos à la Grande Place d'où on pouvait néanmoins l'atteindre. Le sanctuaire est remonté également sur une pyramide de grès desservie par des escaliers qui, contre l'ordinaire, sont très doux. Les parois nues de la tour, comme celles des vestibules, étaient garnies seulement d'une contrefrise et sans doute d'une frise supérieure. Les portes offrent de belles colonnettes à cinq éléments sous des linteaux inachevés. Le monument nous montre encore une de ces reprises en cours d'exécution habituelles dans la construction khmère : derrière le soubassement de la tour, M. H. Marchal en a reconnu un autre caché, ciselé, tandis que le travail au-dessus a été abandonné.

De là, si on continue dans le même sens, vers le Nord, on rencontre le dernier temple de la série ; il est de composition différente et son orientation à l'Est est encore mieux marquée, parce qu'il n'a à l'Ouest, c'est-à-dire du côté de la Grande Place, qu'une fausse-porte. Le sanctuaire est composé en faux-édifice à trois nefs ; il est précédé d'une salle traitée de même mais plus large, à laquelle l'unit un passage ouvert par une porte sur chaque côté extérieur. La cellule divine fut entièrement voûtée en grès, mais la salle n'eut que ses fausses-

nefs ainsi traitées et la partie centrale reçut seulement une couverture légère qui n'a pas tenu. Un fronton de la façade postérieure de la salle montre la légende des trois pas de Vichnou. Le temple, dont on ne connaît pas sûrement la destination, semble de l'époque de Jayavarman VII ou même postérieur, c'est-à-dire au moins de la fin du XII^e siècle.

On pourra de là, en s'éloignant de la Place et en inclinant un peu à droite, gagner par un joli sentier une pièce d'eau, reste d'un bassin, de 116 m. sur 60, qui fait un délicieux tableau dans son cadre de verdure. En repassant par les deux derniers temples et en revenant du quatrième vers la Grande Place en suivant une vague chaussée, on arrivera à une nouvelle terrasse très allongée, coupée brutalement de ce côté : l'escalier qui permet d'y monter fut installé par nous. Ce peut avoir été le soubassement d'une construction légère disparue. Les colonnes qui l'entourent paraissent rajoutées après coup.



TERRASSE DU ROI LÉPREUX



Fig. 26. — TERRASSE DES ELEPHANTS :
Bas-relief intérieur du Nord.

Cliché E.F.E.-O.



Fig. 27. — PHNOM BAKHENG : Vue aérienne.

Cliché E.F.E.-O.

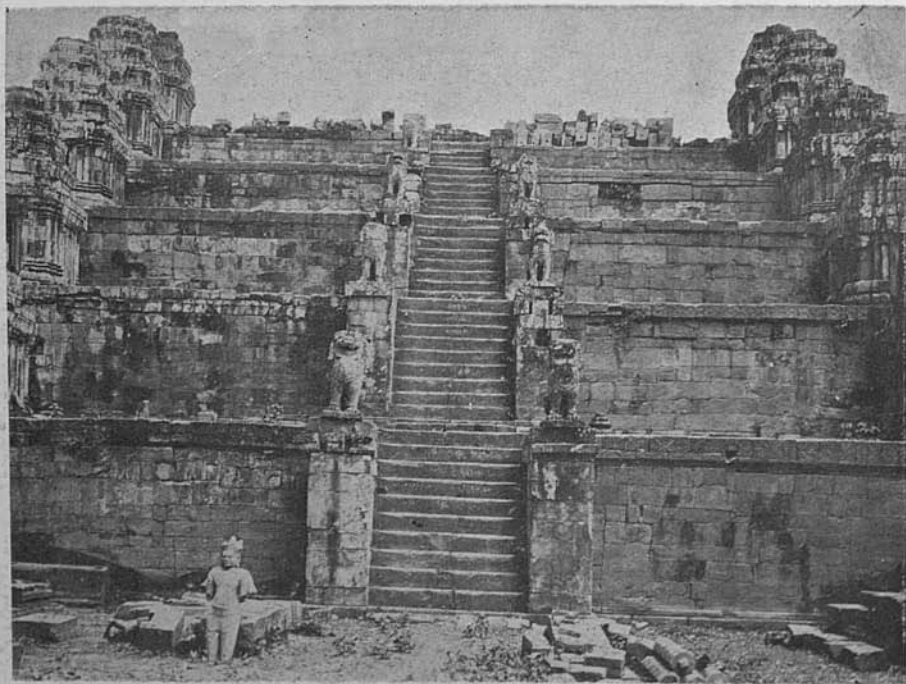
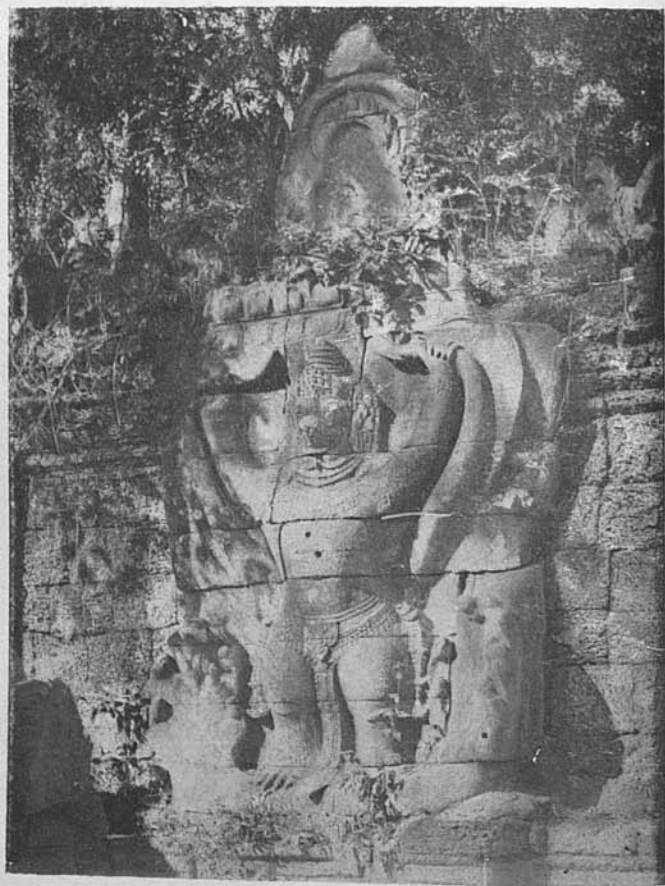


Fig. 28. — PHNOM BAKHENG :
Escalier oriental de la pyramide.

Cliché E.F.E.-O.



*Fig. 29. — PRAH KHAN : Garouda du mur
d'enceinte extérieure, face Est, côté Sud.*

Cliché R. DALET

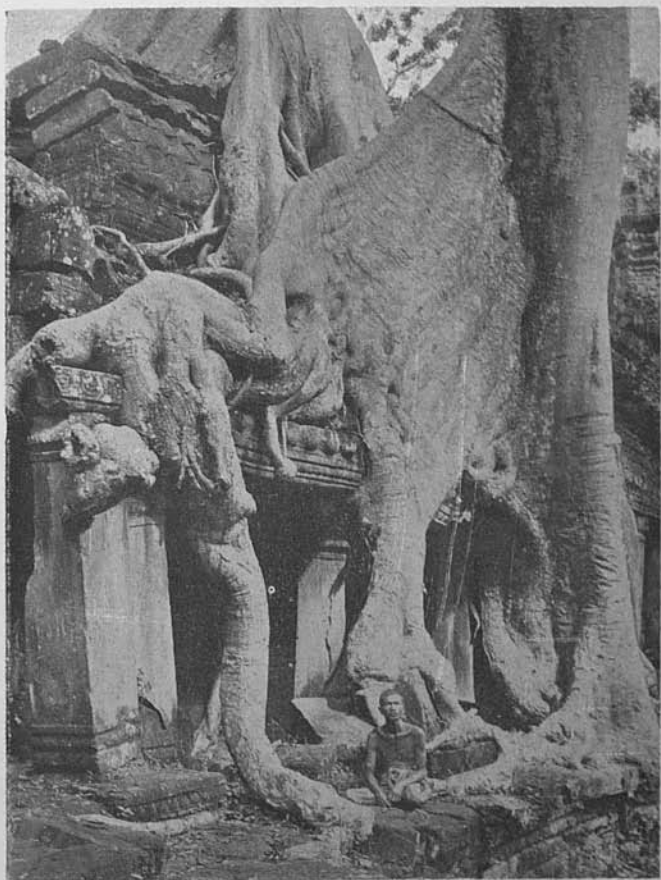


Fig. 30. — PRAH KHAN :
Gopoura III Est envahi par les fromagers.



Fig. 31. — NEAK PEAN : Le cheval Balaha.

Cliché E.F.E.-O.



Fig. 32. — PRE RUP : Base orientale de la pyramide
avec la cuve de pierre qui a donné le nom actuel
du monument.

Cliché E.F.E.-O.

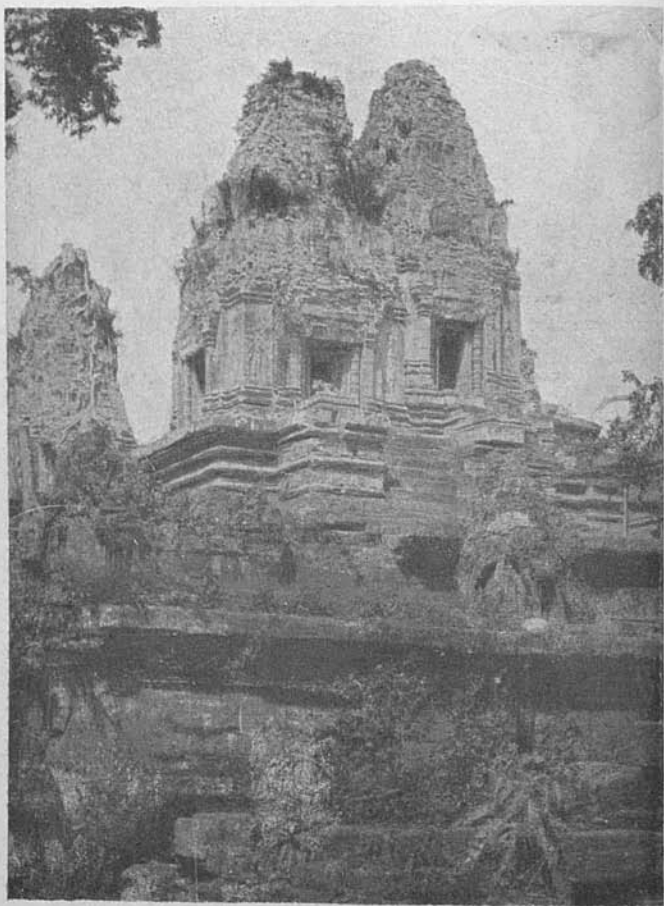


Fig. 33. — PRE RUP :
La pyramide et les tours vues du Sud-Est.

Cliché R. DALET



Venant de Siemreap, il faudra gagner la Grande Place en tournant à gauche, derrière le Bayon et en passant devant la Terrasse des Eléphants; sitôt après celle-ci on arrive devant celle du Roi lépreux; c'est une remarquable muraille qui offre

6 ou 7 rangs de bas-reliefs, pour la plupart rois en cérémonie, portant le glaive sacré, entourés de leur cour et de leurs favorites. Le registre inférieur orné de nâgas et de poissons semble indiquer que ce grand panneau de sculpture formait le fond occidental d'un grand bassin continuant la Place, mais remblayé sans doute quand Jayavarman VII (1181-ap. 1200) installa la salle qui exigea la construction de la Terrasse des Eléphants. L'aile S. du motif fut détruite pour cette terrasse tandis que l'aile N., dont les décors débutent par des scènes de jeux dans un palais puis continuent par une file de poissons, peut être suivie, au moins en fondations, sur une grande longueur.

Ici encore, nouvelle reprise des Khmèrs au cours même de l'exécution; derrière le grand panneau de sculpture, on en trouve un autre, noyé dans la maçonnerie, qui en suit tous les redents; nous avons eu grand peine à le dégager, mais par contre, il nous a donné les sculptures à l'état de neuf. Ce travail considérable avait permis, le premier édifice construit, de l'augmenter

tout autour de 2 mètres. Si l'on suit l'étroit couloir ouvert par nous, on arrive en haut sur la Terrasse où rien ne se reconnaît plus ; l'édifice qui s'éleva sur ce haut soubassement fut sûrement un pavillon léger. On trouve en ce point la fameuse statue du Roi lépreux qui offre la particularité, rare dans l'art khmèr, d'être entièrement nue, le sexe n'étant pas indiqué. Cette statue énigmatique dont on a fort exagéré le mérite, bien que la tête en soit belle, est considérée par les indigènes comme un portrait du roi Yaçovarman (889-vers 910), le fondateur d'Angkor, que la légende fait mourir lépreux. Comme l'a fait justement remarquer Commaille, la statue ne montre aucun des signes si typiques de la lèpre et que les Khmèrs n'eussent pas manqué de marquer. Certains auteurs y voient une image de Çiva ascète, mais la finesse du visage qui n'a rien des traits d'un personnage émacié et surtout le délicat décor à la base du chignon semblent en opposition avec cette hypothèse ; la petite inscription gravée sur la plinthe achève de compliquer le problème, car elle se rapporte à un Juge des enfers.

Cette belle composition de bas-reliefs semble, pour certains détails, comme la richesse des costumes des reines et les frises de rosaces à multiples pétales, comme pour le soin minutieux apporté à son exécution, devoir être placée entre la construction d'Angkor Vat et celle du Bayon, avant la fin du XII^e siècle.

LE TEP PRANAM

Un sentier partant de l'angle le plus éloigné de la route et du Bayon conduit bientôt au Tep Pranam, terrasse en croix allongée dans le sens E.-O., de 82 m. sur 34, qui semble avoir été la base d'une pagode légère relativement ancienne mais néan-

moins des derniers siècles : au fond se dressait la statue actuelle, grande image du Buddha, assise sur un socle au profil encore classique mais fait comme elle de blocs empilés dont beaucoup sont des réemplois. En s'éloignant encore de la route, on trouve les restes d'un bassin dont on a retiré les fragments de la statue debout du Sage, les mains en avant dans le geste qui rassure ; la face a échappé à toutes les recherches. La belle stèle qu'on voit sur la terrasse a été apportée sans doute du Baray oriental où un abri est veuf de son inscription ; il est probable que le couvent bouddhique dont elle signalait la construction s'est complètement ruiné et que les fidèles ont rapporté la stèle dans un temple central de la même croyance.

En s'écartant davantage, un peu obliquement vers la droite, on atteint une belle terrasse en croix à deux niveaux qui, contre l'habitude, a gardé presque toutes ses balustrades, aux remarquables nâgas et deux gardiens de temple en statues debout.

LE PRAH PALILAY

Un peu plus loin encore est l'enceinte ruinée du Prah Palilay (1) qui dresse au-dessus d'un splendide soubassement à gradins, proche parent de ceux du Prah Pithu, son étrange cheminée. Le pavillon d'entrée à côté duquel on passe, a dû être refait à l'époque de Jayavarman VII, car il montre de nombreux réemplois. La tour est relevée sur un haut soubassement en quatre gradins où la composition savante des fines moulures richement ciselées met une heureuse variété ; chacun forme une large circu-

(1) Voir photo n° 25.

lation ; quatre escaliers doubles en hauteur coupent chaque face. Le sanctuaire, très détérioré, élève sa masse au-dessus. L'intérieur, ouvert par quatre portes énormes, conserve encore les grosses poutres de 40 cm. qui recevaient les tourillons des vantaux. La divinité ancienne, qui était vraisemblablement un buddha, a disparu et l'autel au fond avec la grande représentation du Sage n'est pas ancien. Les portes s'ouvrent sous quatre porches munis de longues fenêtres vides, placées très haut. Les colonnettes ont été remaniées et il ne reste guère d'ancien que les linteaux qui sont fort beaux ; contre l'ordinaire ils sont faits de deux pièces. Les frontons ont pu être redressés en partie sur le sol. Les uns et les autres montrent de remarquables scènes bouddhiques. Les pilastres de porte étaient d'exécution excellente et l'un à celle de l'Est offre, en bas des rinceaux, un combat très animé fait de figures minuscules. Les portes furent les seuls points décorés et le corps de l'édifice, ainsi que les porches, élevèrent des surfaces nues, seulement garnies d'une frise et d'une contrefrise très élégantes.

Il est à présumer que la tour n'a été montée en construction robuste, vers le milieu du XII^e siècle, que jusqu'à la corniche principale avec les superstructures établies légèrement. On dut les refaire après l'incendie d'Angkor, en assises de grès bourrées de réemplois ; les blocs, en épannelage et mal liés, se sont éboulés, ne laissant en place que la grossière cheminée centrale.

MONUMENT 487

Si le visiteur ne veut ignorer aucun des monuments enfermés dans Angkor Thom, il lui faudra, après avoir regagné la route, remonter en auto et prendre l'avenue de la Porte des Morts, devant le Bayon. A peu près aux deux-tiers de celle-ci, il trouvera à gauche une petite avenue parallèle à la Grande

Place et à 300 m., il rencontrera un étrange sanctuaire qui est le dernier daté, de l'extrême fin du XIII^e siècle (1296). C'est un prasat de grès isolé, orienté franchement à l'Est ; très ruiné, il présente une cellule divine en croix avec un piédestal à double mortaise qui porta peut-être la statue du savant brahmane Mangalârtha, confondu alors avec Vichnou, et de sa mère, hommage du roi à son fidèle chapelain. A l'extérieur, l'édifice apparaît comme une tour carrée à fausses-portes dont l'entrée est précédée d'un vestibule ; il montre de fausses-fenêtres à cinq balustres masqués par un store fictif. La tour pose sur un soubassement important qui en suit le plan ; il offre quatre escaliers. Aux portes, le cadre montre le vieux système de l'assemblage d'onglet et les colonnettes sont de même inspirées du type ancien à 5 éléments, mais se terminent en haut par un chapiteau spécial qu'on ne voit jamais dans les modèles immédiatement antérieurs. Les linteaux, assez bons, se rapportent aux légendes de Vichnou avec la scène où Krichna soutient la montagne pour protéger de l'orage ses amis les bergers ; un autre montre encore le barattement. Sur un fronton, la naissance de Brahmâ né d'un lotus sorti du nombril de Vichnou couché sur le serpent qui flotte sur les eaux ; il est ici transformé en quadrupède. Sur un autre, les trois pas de Vichnou, du fond de la mer au haut du ciel ; sur un troisième, la danse de Çiva, représenté avec quatre bras. Ces frontons sont à terre ; on y voit le traitement spécial des folioles de rinceaux par petits traits parallèles qui leur donne un aspect laineux, mode de décor qui paraît caractéristique de ce dernier art.

MONUMENT 486

Le précédent monument, de basse époque, n'est déjà pas très aisé à comprendre ; le dernier qui reste à examiner l'est encore moins. Pour l'atteindre, il faut, avec l'auto, suivre l'avenue

de la porte O. jusqu'à mi-chemin de celle-ci et tourner alors par une voie spéciale à gauche ; on arrive alors sur un monument qui n'a pas de nom et qu'on désigne par le n° 486. Son histoire n'a pas été facile à reconstituer. En ce point a existé au X^e siècle un unique sanctuaire en grès et en latérite, consacré à Vichnou : quand il est tombé en ruines, des bonzes, au XIV^e siècle, ont installé au même endroit une pagode de 15 m. de long avec, au fond, l'habituelle statue du Buddha (dont il ne reste plus que le socle) et, derrière, un front de trois prasats, celui du centre, plus important, en croix, remonté sur un gradin triple, le degré inférieur étant commun aux trois édifices. Les deux gradins supérieurs enveloppent l'ancien soubassement de latérite du prasat antérieur. La tour centrale, d'un plan anormal dans l'art khmèr, n'a conservé debout que l'arête S.-O. qui monte droit jusqu'à la corniche absente. Les ailes sont en faux-édifice à trois nefs. Sur la façade de l'aile antérieure se détache la porte, faite des éléments du vieux sanctuaire rognés par les bouts pour convenir à une entrée plus étroite. En avant, le soubassement général, avec deux petits perrons aux côtés du piédestal qui portait le buddha du fond de la nef. Il reste peu de choses des petites tours ; leurs fausses-portes enfermaient des buddhas debout qui semblent contemporains de l'édification. Les linteaux, rognés, sont d'un très beau travail, ainsi que les colonnettes, les uns et les autres dignes de l'art de Banteay Srei, soit de la fin du X^e siècle. A cette finesse remarquable s'opposent la brutalité et la lourdeur des pilastres de porte et du décor des frontons, ceux-ci généralement reconstitués à terre. Alors que les linteaux ont des motifs brahmaniques, ceux des frontons sont bouddhiques ; quelques-uns offrent un curieux décor d'aiguère. Tous montrent, dans leurs feuillages décoratifs, le bizarre traitement laineux des folioles déjà signalé au temple 487 de Manggalârtha.

LE PHNOM BAKHENG



Le Phnom Bakheng (1) est une colline proche d'Angkor Thom qui, d'après une heureuse hypothèse de V. Goloubew, fut le centre du premier Angkor, la ville de Yaçodharapura, fondée par le roi Yaçovarman (889-vers 910): Angkor Thom,

voisine, est une construction bien postérieure, œuvre du roi Jayavarman VII (1181-ap. 1200). Yaçovarman adopta cette butte, correctement orientée, parce qu'elle donnait au temple du dieu royal un piédestal important qu'on pouvait identifier au Mont Meru, le centre imaginaire du monde indien, de même qu'on pouvait confondre le cours d'eau en avant, descendant du Phnom Kûlen, avec la fameuse rivière Ganga, le Gange, qui tient une si grande place dans la vie normale et dans la vie mythique de l'Inde.

Le Phnom Bakheng est une masse de grès grossier de 65 m. de haut, allongée de l'Ouest à l'Est et dont l'axe est à 400 m. du rempart S. d'Angkor Thom. Le plateau terminal artificiel offre une surface de 200 m. environ sur 100. Les pentes, assez douces à l'Est, sont plus raides au Nord et à l'Ouest, abruptes au Sud. La colline fut garnie de quatre grands escaliers correspondant aux avenues axiales de la ville, encore

(1) Voir photos nos 27 et 28.

marquées par une série d'étangs régulièrement alignés des deux côtés. Leurs degrés débutaient derrière les entrées (dont il ne reste que les fondations) d'une enceinte intérieure faite d'une levée de terre de 650 m. sur 440, au pied même de la colline. L'escalier N. est assez bien conservé, celui de l'Ouest moins ; de celui de l'Est il ne subsiste que la pente régularisée de la colline sur laquelle ses marches posaient ; quant à celui du Sud qui dut, en raison de la raideur de ce versant, être soutenu par un remblai, il a disparu avec celui-ci : escalier E. et vraisemblablement escalier S. ont servi de mines de latérite en blocs tout taillés pour la construction de la citadelle que les Siamois installèrent à Siemreap et que nous avons rasée.

Le monument se compose d'un quinconce de tours de grès dont celle du centre, plus importante, fut démolie jusqu'à la corniche du corps principal ; quant aux quatre sanctuaires secondaires, ils ont été réduits à ce qui ne sortait pas de la masse d'un énorme buddha assis, qui eut dû avoir plus de 20 mètres de haut, et fut construit en ce point, jusqu'aux reins, sans doute vers le XV^e ou le XVI^e siècle. Nous avons dû détruire ses jambes et le piédestal en forme de haricot qui les portait, faits de blocs pillés dans les temples en ruines. Ces cinq tours étaient ouvertes vers les quatre points cardinaux et cette hardiesse, à une époque où le Khmèr commençait à peine à tenter de remplacer la construction légère par la construction en grès, l'a amené à prendre des précautions minutieuses d'exécution qu'il négligea beaucoup trop ensuite. Ainsi la tour centrale a été faite de pierres d'une longueur démesurée, rayonnantes, de telle sorte que tous les joints tendaient vers le centre de l'édifice ; de plus, les blocs eurent leurs joints soigneusement croisés et chaque lit offrit une longue mortaise arrêtée en demi-cercle qui recevait une saillie du même dessin taillée en relief dans

les deux blocs jointifs correspondants. La tour centrale dont les portes avaient été murées pour la construction du grand buddha assis, a été profondément pillée par les chercheurs de trésors soit pour ravir le dépôt sacré du premier sanctuaire, soit plutôt pour s'emparer de celui qui dut être placé à la base du buddha géant : nous en avons peut-être encore le coffre dans une auge de pierre restée au fond de la fouille et qui ne s'explique guère autrement. Une des portes de cette tour présente une belle inscription de Jayavarman V (968-1001), rappel de la fondation faite par Yaçovarman. Cette tour offre encore à l'extérieur son décor resté lisible malgré les chocs de l'entassement des blocs du grand buddha. On y reconnaît la composition des décors de l'époque, que nous ne voyons ailleurs qu'en enduit, dans les parties qui s'en sont conservées aux prasats de briques de Bakong et de Prah Kô auprès de Roluos. C'est, entre les fins profils de base et de corniche, sur les angles, de grands panneaux qui, dans le bas, montrent une niche enfermant un dieu debout, tandis que, dans le haut du parement, tombe de la corniche un élégant motif de rinceaux ; il offre la particularité, constante dans toute cette période, de former une chute dissymétrique. Au-dessus de la niche volent dans l'air des images d'apsaras, les danseuses célestes. Cette tour en pierre nous a conservé, en plus, le décor des frontons de porte qui, dans la maçonnerie de briques, ont tous perdu leur enduit, car il n'avait pas une prise suffisante sur leurs surfaces plongeantes. Nous voyons ainsi une curieuse composition où, dans un panneau de rinceaux, se devine la ligne ondulée des têtes des 33 dieux de l'Inde. Les linteaux ont souffert et les colonnettes ne nous sont connues que par les fragments recueillis dans les blocs de la statue détruite ; elles offraient la forme ordinaire, octogonale avec cinq éléments. Des petits sanctuaires il ne reste

que la portion des deux tours orientales qui se trouvait à l'intérieur de la masse du buddha ; l'un a récupéré son idole ancienne, un linnga à trois sections dressé sur son piédestal.

Le groupe des cinq tours reposait sur une terrasse en grès, d'un beau profil, avec perrons sur les quatre faces ; sur son dallage, en avant, un abri à colonnes, postérieur sans doute, est décelé par la présence d'un certain nombre de grands trous ronds. La terrasse est portée par la pyramide à cinq gradins qui, de 40 m. au sommet, s'élargit en bas à 72 ; elle a 8 m. environ de haut. Aux points où le revêtement soigné de grès est tombé apparaît l'ossature de la montagne. Sur chaque face le gradin était coupé par un escalier encadré de quatre petites tours ; bien que généralement inachevées, elles sont intéressantes, parce que quelques-unes ont gardé leur terminaison. Les escaliers étaient garnis de lions d'un caractère un peu spécial. Autour de la base de la pyramide ont existé 36 tours de briques, 10 sur chaque face, celles voisines de l'axe étant précédées de deux autres ; elles sont à deux portes E.-O. ; elles n'ont pas été achevées et plusieurs sont complètement ruinées. Si l'on additionne les 5 tours supérieures, les 60 tourelles et les 36 tours de briques on arrive au chiffre fatidique de 101. En avant de la pyramide et du front des tours, des deux côtés de l'axe E.-O., sont deux bibliothèques de briques qui, autrefois, furent ouvertes seulement à l'Ouest, à l'ordinaire, et dont les parois latérales sont percées d'ajours en losange ; les portes qu'on voit à l'Est sont le résultat d'une brutale intervention moderne. Un mur d'enceinte, terminé par un chaperon triangulaire, enfermait tout le monument ; il fut coupé de gopouras en latérite dont les matériaux furent volés comme ceux des escaliers ; il n'en reste que les piliers de grès des porches. En avant, à l'Est, une avenue a régularisé le sol de la colline ;

elle est percée d'une série de trous où l'on voit peut-être encore deux ou trois lingas qui ont remplacé à tort les bornes anciennes ordinaires en grès à tête en pyramide bombée. Au milieu a été creusé un Prah Bat, c'est-à-dire une empreinte du pied du Buddha ; elle date des derniers temps du Cambodge. Au bas des grands escaliers étaient de superbes lions bien assis sur leur arrière-train ; ils étaient autrefois posés sur des piédestaux qui accentuaient leur taille majestueuse.

La visite du Phnom Bakheng sera faite de préférence un peu avant le coucher du soleil ; l'ascension est facile par les sentiers qui circulent en pente douce ou en lacets sur les flancs de la colline et permettent le passage à cheval ou à éléphant. La vue s'étend sur le Lac et le Phnom Krom d'un côté, sur la forêt d'Angkor Thom et la longue ligne du Phnom Kûlen de l'autre avec le Phnom Bok en avant ; entre les deux s'aperçoit Angkor Vat, souvent rutilant des feux du couchant.

LE PRASAT BAKSEI CHAMKRONG

Entre la colline du Phnom Bakheng et la porte S. d'Angkor Thom est le monument de Baksei Chamkrong (1) bien visible de la route, car il a perdu sa petite enceinte et son unique gopoura E. ; c'est une remarquable tour de briques relevée par une haute pyramide de quatre gradins en latérite, coupée de quatre escaliers : ceux du Sud et du Nord, fort difficiles, sont à la rigueur accessibles, ce qui n'est pas le cas pour celui de l'Est. La pyramide, de 27 m. à la base et de 15 au sommet, a 12 mètres de hauteur. Son dernier gradin

(1) Prononcer Tiamkrong.

seul est mouluré : c'est en réalité le soubassement propre de la tour. Celle-ci, grande construction de briques, a sa porte à l'Est et des fausses-portes sur les autres faces. Le monument serait en assez bon état si toute sa décoration de parements n'avait disparu avec les enduits où elle fut exécutée. Il reste juste la masse taillée en dessous dans la brique pour économiser l'enduit, qui, en raison de ses qualités extraordinaires, devait être d'une exécution très délicate et par suite coûteuse. L'intérieur donne un bel exemple de la construction en briques avec la série d'étages de sa voûte, fort soignés, bien qu'ils fussent autrefois cachés par un plafond. La salle a été défoncée par les chercheurs de trésors ; l'autel installé au fond et qui, d'ailleurs, porte des images bouddhiques, n'est pas ancien. Les portes sont remarquablement conservées avec leurs fines et riches colonnettes et leurs splendides vantaux ciselés dans le grès à l'imitation des décors de menuiserie. Des linteaux, seul celui de l'Est est en bon état : il offre au centre Indra, le dieu des nuées, sur l'éléphant à trois têtes Airāvata ; la guirlande se termine aux angles par un curieux motif propre à l'art khmèr où un personnage bizarre à tête d'éléphant chevauche sa propre trompe. Sur les piédroits sont des inscriptions de 947 sous le règne de Rājendravarman II (944-968) qui relatent l'érection d'une idole de Çiva en or, impliquant peut-être à cette date la construction du temple qui l'eut abritée.



PRAH KHAN



Le temple de Prah Khan (1) qui se trouve au Nord d'Angkor Thom — ses douves sont à 250 m. de celles de la ville — est un des plus grands monuments du groupe. Il comprend un jeu de quatre enceintes concentriques, plus éten-

dues, comme d'ordinaire, au Sud et surtout à l'Est ; elles sont précédées de ce côté par un immense bassin, à cette heure desséché par l'affouillement de la rivière dans son cours artificiel ; son lit draine toutes les eaux des environs, car elles communiquent avec lui par le fond de sable. Les dimensions du bassin sont de la moitié du Baray oriental : 3 km. 700 sur 900 m. ; au centre de cette grande plaine est le vaste îlot du Prah Neak Pean qui paraît avoir été une dépendance du temple. Celui-ci, de la famille du Bayon, doit être attribué également à Jayavarman VII (1181-ap. 1200) ; il se développe sur un plan horizontal : nous n'en indiquerons que les grandes lignes, car il est assez complexe surtout dans la partie médiane. Le noyau du monument est une tour en croix qui fut préparée pour être de

(1) Prah Khan est le nom de l'épée sacrée, palladium du Cambodge, conservée au palais de Phnom-Penh ; il semble qu'il existe un rapport entre cette arme précieuse et le nom du monument, appellation qui n'est d'ailleurs pas unique parmi les temples du pays. Voir photos n°s 29 et 30.

dimensions considérables ; elle occupe le centre de la première enceinte, galerie presque carrée, de plus de 50 m. de côté, formée d'une nef entre murs, accompagnée d'un portique continu sur l'intérieur. Le sanctuaire est précédé à l'Est par une salle à trois nefs ; sur les autres orientations, il est rattaché aux galeries par des portiques triples ; il est accompagné en avant par deux prasats importants en croix ; une douzaine de chapelles, moins vastes, occupent les quatre courettes de l'espace central. La première enceinte est immédiatement enfermée par une seconde, avec mur sur l'extérieur et double nef de piliers à l'intérieur, à 4 m. de la galerie précédente. Sur les deux axes, en avant, se placent des bâtiments à quatre courettes, celui de l'Est en remarquable préau en croix. Un mur de latérite forme la troisième enceinte, de 250 m. sur 175 ; elle est coupée par des gopouras ou pavillons d'entrée à trois passages ; celui de l'Est, plus important, en a cinq et s'étend sur près de 100 m. ; une tour s'élève sur chacune des entrées secondaires et le gopoura oriental en a trois ; une terrasse en croix, en avant, est chaque fois garnie d'une jolie balustrade à nâga, et suivie de dvârapâlas ou gardiens de temple, qui sont des statues de 3 m. de haut. De ces gopouras quatre avenues de 250 m., formées seulement de remblais, se dirigent vers les entrées de la quatrième enceinte.

Celle-ci, vaste quadrilatère de 820 m. sur 640 est une haute muraille de latérite où se dressent de distance en distance d'énormes garoudas, les vautours divins, de 7 m. de haut, avec, à chaque angle, un plus important encore. Ses gopouras sont triples, sommés de hautes tours où les deux étages circulaires, formés de lotus, prennent une valeur inhabituelle ; contre l'ordinaire, le passage central est réservé aux éléphants et se maintient de plain-pied ; il a gardé son linteau et son fronton et ouvre sa baie en rectangle, donnant l'aspect des mêmes

passages à Angkor Vat et aux portes de la ville. Les deux autres entrées sont relevées par un soubassement et des perrons et peuvent d'ailleurs avoir joué le rôle de chapelles pour les divinités gardiennes des portes. Le long du mur, à 10 m. court un fossé de 40 qui, au droit des gopouras, est coupé par une chaussée garnie du motif, cher à Jayavarman VII, du double nâga du barattement porté et tiré par les dieux et les démons ; ici les murs de soutien sont ornés de bas-reliefs. Le gopoura E. est plus important ; il est précédé comme le gopoura O. par une avenue entre deux rangs de bornes à tête carrée, sculptées sur les faces de lions en atlantes. Celle de l'Est, de 100 m., finit sur un massif de gradins qui fut sans doute la base d'une terrasse au bord de l'immense bassin.

La décoration offre la série des motifs courants de cet art, d'une exécution ordinairement heureuse, bien qu'on la sente menée trop vite ; c'est le même mélange, aux linteaux et aux frontons, de légendes bouddhiques et brahmaniques ; on retrouve ici les figures féminines dans les niches avec les pieds normaux parce que l'arcade est profondément défoncée et aussi le motif économique des fausses-fenêtres ; les balustres, non rapportés mais taillés dans le parement, sont encore cachés par un faux store pour éviter une ciselure plus considérable ; au bas des piliers du porche au gopoura III N. sont d'amusantes scènes de la vie courante.

Le visiteur viendra par le Grand Circuit passant sous la porte N. de la ville jusqu'à la borne kilométrique 7 d'où il pourra traverser le monument d'Ouest en Est ; si le temps est limité, il pourra continuer en auto jusqu'à la borne 8 et, par un embranchement ouvert à cette intention, arriver jusqu'à la chaussée qui traverse le bassin-fossé devant le gopoura IV N. ; puis après avoir admiré les deux balustrades de géants qui furent

remontées par M. H. Marchal avec beaucoup de soin et d'adresse, remarqué surtout les géants extrêmes de plus de 3 mètres, avec leurs dix têtes, il suivra à pied l'avenue ombreuse qui va au gopoura III N. et, passant entre les deux gardiens, il pourra parvenir, à travers le jeu des galeries et des cours, jusqu'au sanctuaire central. Les cours avoisinantes montrent de très nombreuses constructions, probablement édifices funéraires, dont certaines sont voûtées en arc de cloître, fait peu fréquent.

Tournant alors vers l'Est, il atteindra un splendide préau en croix auprès duquel se trouve au Nord un curieux édifice où les pilotis des constructions légères ont été traduits en lourdes colonnes ovales, fait presque unique au Cambodge ; le dallage porté par celles-ci soutenait le corps de l'étage avec ses portes, ses fenêtres et ses décors ordinaires : il a été en partie reconstitué sur le sol par les soins de M. Marchal. Pas plus que les bâtiments légers sur pilotis il n'offre de perron en maçonnerie et l'on devait y parvenir par l'échelle habituelle des demeures cambodgiennes. Dans le préau en croix, le touriste verra, au-dessus des portes intérieures, de ravissantes files d'apsaras, les danseuses célestes. Puis, se dirigeant vers l'Est, il rencontrera sur le côté gauche de l'avenue une dharmaçala, abri de pèlerins, dont l'intérieur, d'une construction des moins rassurantes, est fort curieux. Il arrivera ensuite aux entrées orientales où il retrouvera une nouvelle chaussée de géants et admirera les gigantesques garoudas du mur ; puis, suivant la belle avenue aux bornes, parviendra au terre-plein qui domine le grand bassin extérieur ; il pourra en suivre la levée O. et rejoindre l'auto qui sera venue le chercher à l'entrée de ce chemin, un peu après la borne 9, s'il ne veut pas refaire le même trajet en sens inverse.

LE PRAH NEAK PEAN (1)

En continuant la route jusqu'à la borne kilométrique 11 on trouve à droite un embranchement dirigé vers le Sud ; il conduit au Prah Neak Pean situé au milieu du grand étang transformé en plaine dont on vient de quitter la levée O. ; la chaussée, qui n'est pas ancienne et que nous avons créée, amène à un terrain relevé en carré de 350 m. de côté soutenu par des gradins et muni de perrons sur les axes ; aux coins, des éléphants harnachés demi-grandeur ; il ne subsiste plus que celui de l'angle N.-E. ; au centre de cet espace, vallonné par le mouvement d'une série de bassins secondaires, est un étang carré de 72 m. de côté accosté de quatre bassins plus petits, placés sur les axes et plus bas que la levée qui entoure le principal. Au milieu de celui-ci, est un petit sanctuaire, autrefois enlacé dans les racines-troncs d'une liane géante, morte à cette heure. Minuscule, il offre les décors de l'art de Jayavarman VII ; ses quatre baies, libres à l'origine, furent murées par de belles images debout d'Avalokiteçvara, à qui tout l'ensemble est dédié dans son rôle de divin guérisseur. L'anastylose du monument, effectuée par M. Glaize, a rétabli l'aspect ancien de ce petit édifice posé sur un soubassement traité en immense lotus. L'idole de la tour posait ainsi sur la fleur sacrée, support habituel des êtres divins, qui semble flotter sur le bassin. Cette masse circulaire a 15 m. de diamètre et 3 m. 50 de hauteur ; de ses 7 gradins, le deuxième est traité encore en lotus, l'avant-dernier montre deux serpents dont le monument tire son nom : « Neak pean, les serpents enroulés ». Ils lèvent leur capuchon de têtes aux côtés du passage central et redressent leurs queues

(1) Prononcer Neak Pon en faisant sonner les consonnes finales. Voir photo n° 31.

liées en arrière. Au pied du massif, quatre motifs saillants s'avancent ; il n'en subsiste qu'un, à l'Est ; des débris recueillis on a reconstitué un énorme cheval auquel s'accroche une grappe d'hommes : c'est encore une image d'Avalokiteçvara, transformé en cheval volant pour sauver des fidèles, naufragés dans une île remplie d'épouvantables goules. Sur les axes quatre pavillons interrompent la chaussée carrée qui l'entoure ; leurs frontons montrent le divin médecin et l'armée des malheureux culs-de-jatte et paralytiques qu'il guérit ; ces pavillons ont leur sol au niveau du fond du bassin et s'ouvrent par une grande baie à l'extérieur. Derrière, sur les gradins intérieurs, une apsaras se dresse à mi-corps, au-dessus d'une fleur de lotus creuse percée au fond ; de son orifice inférieur part un canal qui traverse la muraille du pavillon et débouche par une grande tête au-dessus d'un piédestal ; ces têtes sont : de femme aux lèvres ouvertes en O, de lion, de cheval et de monstre à trompe ; l'eau tombait sur la cuve à ablutions dont le bec la conduisait vers la porte ; on a retrouvé auprès une pierre ronde en lotus gravée de deux pieds humains. Il est aisé alors de reconstituer la scène vivante : un prêtre guérisseur, disciple d'Avalokiteçvara, puisait l'eau sainte et la versait dans le lotus que porte l'apsaras ; le canal et le bec de la cuve conduisaient le précieux liquide sur le patient, accroupi sur la pierre ronde où la place de ses pieds était marquée, et — si sa foi était suffisante — il s'en relevait valide.



PRASAT KRAVAN, PRÊ RUP
ET MÉBON ORIENTAL



Si l'on part par la route du Petit Circuit en passant derrière Angkor Vat, on rencontre successivement trois temples des premiers règnes de l'art d'Angkor ; le Prasat Kravan date du fils de Yaçovarman en 921, les deux sont autres l'œuvre de Râjendravarman II (944-968) qui fonda le second Angkor, celui qui eut pour centre le Phimeanakas.

On aperçoit le Prasat Kravan (1) à droite de la route du Petit Circuit, entre les bornes kilométriques 13 et 12 ; une levée diagonale que nous avons installée permet de franchir le bassin-fossé carré qui l'isole et qui, du temps des Khmèrs, nécessitait une passerelle à l'Est, de l'autre côté. C'est un front de cinq grandes tours, en briques, assez ruinées. Leur intérêt principal est dans les bas-reliefs qui décorent leurs parois intérieures, disposition très rare dans cet art. Le monument est dédié à Vichnou et la tour centrale montre sur la paroi du fond l'image de ce dieu, à 8 bras, debout devant une série d'adorateurs en registres superposés ; sur la paroi de gauche on le voit faire les trois pas pour conquérir le monde ; sur celle de droite, il est figuré sur les épaules de Garouda, le vautour divin. La tour à l'extrémité N. du front montre des images de son épouse

(1) Prononcer le nom en faisant sonner l'n finale.

Lakchmi. Ces derniers bas-reliefs sont aisés à voir en tous temps, car la tour est entièrement ouverte par la ruine. Ceux de la tour centrale seront mieux vus le matin quand la lumière entre par la porte E.— Ils ne furent pas protégés autrefois par un plafond mais par un simple velum dont on voit encore les pierres de suspension.

En continuant la route et en prenant alors le Grand Circuit qui continue ici le Petit en suivant le Sras Srang, on rencontre à gauche le temple de Prê Rup (1) à l'angle de la route, près de la borne 17. C'est un grand monument conçu dans le système en pyramide : on le comprendra mieux par le haut d'où l'on verra tout l'ensemble, à cette heure entièrement dégagé. On gagnera le sommet du monument par l'entrée E. voisine de la route et le grand escalier de cette face qui est un peu moins dur que les autres.

La terrasse centrale forme un carré d'une trentaine de mètres de côté qui domine les environs d'une quinzaine ; elle porte cinq sanctuaires en quinconce, construits en briques, de plan carré avec porte à l'Est et fausses-portes sur les autres côtés. L'intérieur, au sol en contrebas, offre une voûte très soignée qui était cachée par un plafond. Les cinq tours tiraient leur décor principal de leur revêtement d'enduit ; il en reste une part importante à la tour S.-O., celle à gauche en second plan pour qui arrive par l'escalier principal. On voit dans les niches sur la face d'entrée E. et sur la face postérieure O. deux femmes à

(1) Prononcer Prê Roup en insistant sur la finale. Ce terme correspond à une pratique de l'incinération qui consiste à tracer dans les cendres la silhouette du corps du défunt, puis à la refaire en sens inverse, ce qu'on appelle « tourner le corps » : prê rup. Quant au personnage censé brûlé en ce point, il est entièrement légendaire. Voir photos n^{os} 32 et 33.

quatre bras, l'une à quatre visages, l'autre avec une tête de truie ; ce sont les épouses de Brahmâ et de Vichnou, ce dernier dans l'avatar du sanglier. La tour centrale est remontée sur un soubassement à deux gradins, très détaillé, avec escalier sur chaque face, encadré de remarquables lions. Toutes ces tours ont de splendides décors de portes et de fausses-portes avec des colonnettes d'un dessin charmant et des linteaux d'une grande richesse et d'une réelle originalité ; les fausses-portes offrent en plus la merveilleuse ornementation de leurs vantaux.

La pyramide générale a trois degrés ; celui du haut est traité en soubassement commun pour les cinq tours ; il est en grès et joliment profilé ; ses perrons devant les tours latérales sont continués par deux escaliers supplémentaires qui descendent jusqu'au degré suivant ; ils n'ont eux-mêmes aucun accès. Les gradins inférieurs sont en latérite avec le profil simple ordinaire. Le dernier, en bas, beaucoup plus important, mesure 46 m. et a 6 m. de haut ; il porte 12 tours de briques avec leur porte à l'Est, si bien que, pour la plupart, l'entrée est très difficile.

Devant l'escalier principal, en descendant, on remarquera un soubassement d'édicule léger en longueur qui a été considéré par les derniers Cambodgiens comme la cuve où fut brûlé le personnage légendaire ; elle est accompagnée de bornes qui ont dû recevoir la terminaison courante en pyramide bombée ; mais ici elle fut sans doute exécutée, comme l'édicule, en métal précieux ; aussi n'en avons-nous rien retrouvé. A ce niveau se voient deux bibliothèques en briques aux parois percées de meurtrières.

L'entourage de la pyramide est à deux niveaux, encadré chaque fois d'un mur de latérite, le dernier de 120 m. sur 103 ; ils sont coupés de pavillons d'entrée en briques, aux porches d'un type inhabituel. L'un et l'autre gradin fut garni de toute une série d'annexes en latérite, percées de fenêtres à balustres, qui

furent couvertes légèrement et sont accompagnées, en bout et par côté, de porches en pierre aux fins piliers. L'un des bâtiments contenait une stèle qui date le monument de 965. Le temple était autrefois entouré de bassins-fossés et offrait un accès important de l'autre côté de la route nouvelle.

En continuant par le Grand Circuit, 400 m. plus loin, près de l'autre angle de la voie, entre les bornes 15 et 16 on aperçoit à gauche le Prasat Mébon (1) oriental. Bien qu'il soit antérieur de plus de 15 ans au Prê Rup, le monument semble en être une réduction. Le temple a été installé en îlot au milieu du lac artificiel du Baray créé par Yaçovarman et la composition générale est la même, mais l'ensemble est plus modeste et le quinconce de tours a sa base moins élevée.

Montons directement jusqu'en haut par le premier escalier qui se présente et qui est justement le meilleur. Le terre-plein qui porte les cinq tours est un carré de plus de 30 mètres, remonté sur un soubassement de grès mouluré de 2 m. 30. La tour centrale est relevée au-dessus des autres, mais son soubassement propre n'a que 1 m. 25. Ces édifices ont à l'intérieur leur sol très bas et il faut deux marches pour y descendre. Piédestaux et débris qu'ils contiennent sont des pièces anciennes, bien que non en place ; mais le buddha de la tour principale est moderne. Les tours abritèrent des images divines à la ressemblance des parents de Râjendravarman. Ce fait nous est enseigné par les inscriptions des tours ; d'autres nous font connaître que ces édifices furent couverts d'enduits comme les précédents. Cette mention est précieuse parce qu'elle explique les multiples trous circulaires dont est percé le parement et qu'on eut pu croire destinés à maintenir un revêtement métallique. C'est cet enduit qu'ils étaient

(1) Prononcer Mébaune. Voir photo n° 34.

appelés à accrocher. Malheureusement cette garantie a conduit à négliger son exécution et amena ainsi sa disparition complète. Il ne reste plus du décor que sa préparation dans la brique et ses parties de pierre : l'une et les autres indiquent une composition semblable à celle de Prê Rup, porte à l'Est et fausses-portes sur les autres faces, niches à figures dans les parements, vantaux, colonnettes et linteaux remarquables, bien que moins beaux que ceux du monument précédent. Au centre des linteaux on voit l'image d'Indra sur le triple éléphant, de Çiva sur Nandin, de Skanda, le dieu des milices célestes sur son paon.

Ici encore la pyramide est entourée par un espace à deux niveaux fermé chaque fois de murs et coupé de pavillons d'entrée dans des parties de mur en retrait pour gagner de la place. Le gradin supérieur est occupé par 8 tours ; quatre édifices dans l'esprit des bibliothèques se trouvent aux angles. Tous sont en briques. Les 8 tours sont minuscules et leur entrée laisse à peine la place pour s'y glisser ; elles reçurent des linngas. Le linteau de la petite tour, la plus voisine à gauche en descendant, montre aux extrémités le bizarre motif khmèr du personnage à tête d'éléphant qui chevauche sa trompe, fin de la guirlande. Le gopoura en latérite et briques était traité en tour, avec étage terminé par une voûte à deux pignons. Le mur d'enceinte, d'une soixantaine de mètres, fort bas, est remonté à l'extérieur par un soubassement de latérite ; il est couronné d'un chaperon en coupe de toit à épis de grès moulurés.

Au gradin inférieur, d'une centaine de mètres de côté, les pavillons d'entrée, plus importants, sont en croix ; ils furent exécutés en latérite et couverts de toitures. On retrouve ici les mêmes salles longues qu'à Prê Rup avec leurs porches à jolis piliers et leurs fenêtres à balustres. Tout cela est très ruiné et les matériaux semblent en avoir été régulièrement exploités. De beaux

éléphants de grès, harnachés de cordes et de grelots se dressent aux angles des deux gradins ; ceux de l'Est sont mieux conservés. Des conduites rejettent les eaux par des exutoires à tête de monstre mi-lion, mi-éléphant.

Devant les pavillons d'entrée s'avancent des débarcadères ; ils coupaient les 7 gradins, de 3 mètres de haut ensemble, aujourd'hui enterrés, qui relevaient, au-dessus des flots du Baray, l'îlot même, de 250 m. de diamètre.

Le gopoura E. inférieur contient une belle stèle qui donne la date du monument : 952 ; le temple a donc demandé 5 ans au moins à construire, car d'autres inscriptions le mentionnent en 947.



BANTEAY KEDEI
ET TA PROHM

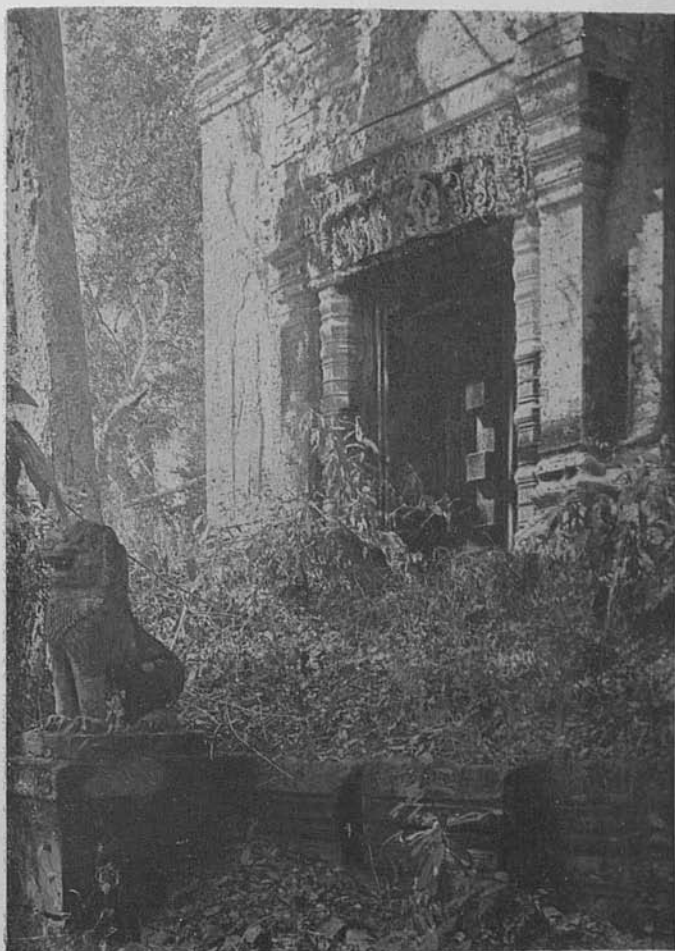


Fig. 34. — MEBON ORIENTAL : Lion et tour.

Cliché R. DALET



Fig. 35. — TERRASSE DU SRAS SRANG

Cliché E.F.E.-O.

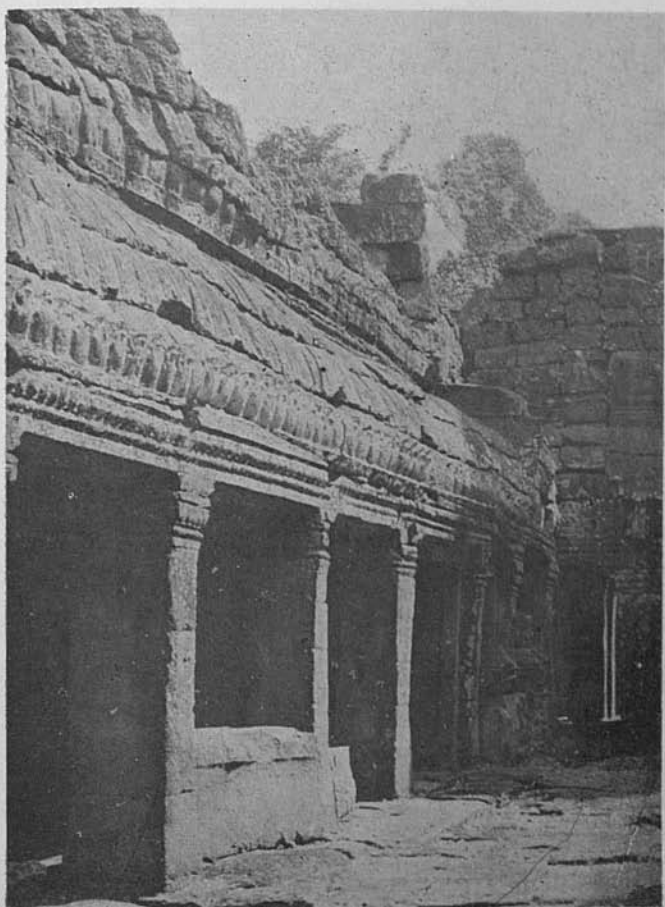


Fig. 36. — BANTEAY KEDEI : Galerie intérieure.

Cliché R. DALET



Fig. 37. — BANTEAY KEDEI : Bas de pilastre.

Cliché R. DALET

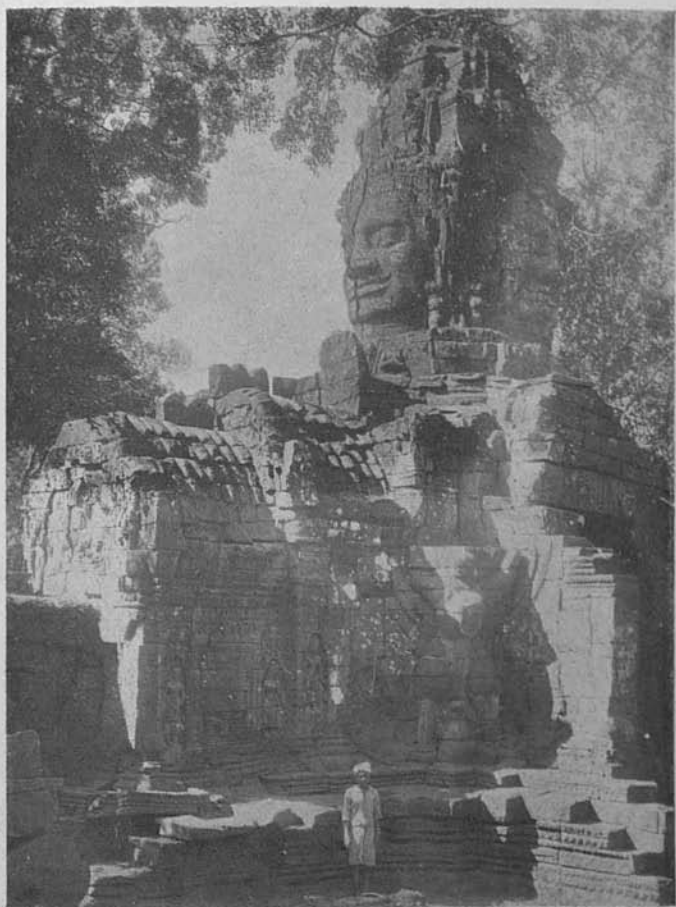


Fig. 38. — TA PROHM : Gopoura V Nord.

Cliché E.F.E.-O.



*Fig. 39. — PRASAT TA KEO :
Vue générale prise de l'Est.*

Cliché R. DALET

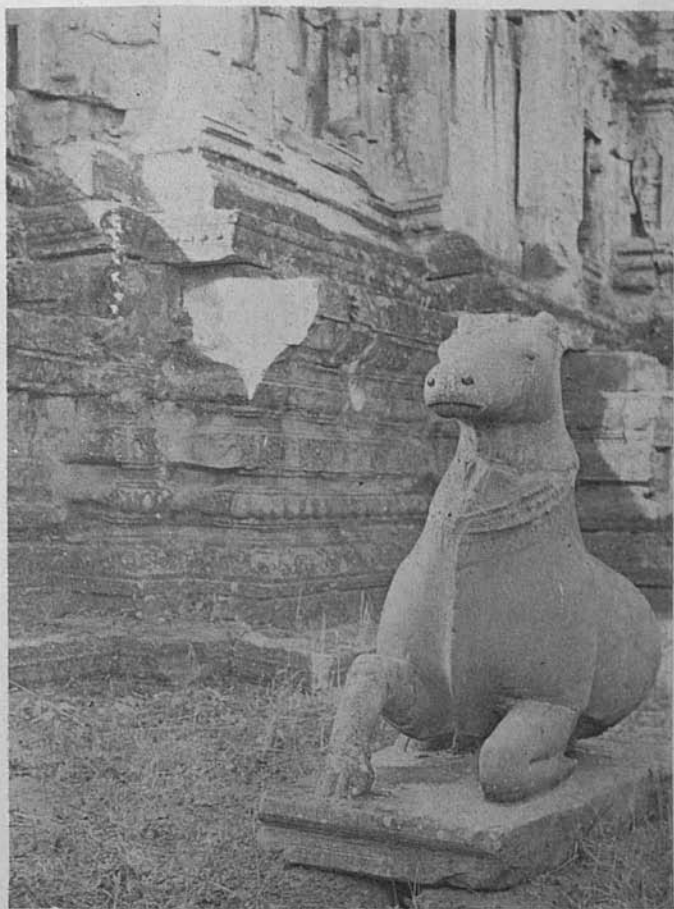


Fig. 40. — CHAU SAY TEVODA :
Taureau sacré (monture de Çiva) et base du monument.

Cliché R. DALET



*Fig. 41. — MEBON OCCIDENTAL :
Porte centrale de la face Est.*

Cliché E.F.E.-O.



Banteay Kedei (1) et Ta Prohm peuvent être vus dans une même promenade qu'il est très préférable de commencer par le premier : bien que d'histoire analogue et de dispositions semblables, la visite de l'un ne répètera pas celle de l'autre. En effet, le temple de Banteay Kedei, de plan plus simple, n'a jamais été tout à fait envahi par la végétation parce que des bonzes s'y sont maintenus longtemps. Par contre Ta Prohm, plus complexe, est devenu la proie de la forêt. Aussi avons-nous dégagé complètement le premier, tandis que le second, où l'emprise de la végétation fut respectée, est gardé comme témoin de l'état où nous avons trouvé les monuments d'Angkor. La visite de l'un, surtout architecturale, permettra de comprendre plus aisément les dispositions de l'autre, perdues dans son manteau de forêt.

Les deux temples sont des monuments sans doute de peu postérieurs à Angkor Vat et, par suite, de la seconde moitié du XII^e siècle ; ici les bassins-fossés qui, ailleurs, forment toujours la limite extérieure des monuments, sont enfermés dans un enclos supplémentaire et les deux enceintes se touchent presque par un

(1) Prononcer Banteail Kedeil avec les finales comme celles de « émail » et « vermeil ». Dire Sra Srang en faisant sonner le g. Voir photos n^{os} 36 et 37.

angle. C'est qu'ils ont été agrandis par Jayavarman VII (1185 - ap. 1200) qui les a élargis de tout le terrain disponible, laissant seulement aux coins voisins un étroit passage imposé par la route ancienne qui longeait le Sras Srang ; la voie moderne s'y est superposée dans cette partie.

Pour cette promenade il faut prendre la route qui passe derrière Angkor Vat, le Petit Circuit, et s'arrêter à mi-chemin des bornes kilométriques 12 et 11. On se trouve alors entre le joli bassin du Sras Srang et l'entrée E. de Banteay Kedei ; le touriste aura intérêt à envoyer l'auto l'attendre à la porte O. du temple à laquelle conduit un embranchement spécial.

Avant de visiter le temple de Banteay Kedei le voyageur fera bien de tourner à droite et de gagner la jolie terrasse antérieure, addition du règne de Jayavarman VII ; elle donne une charmante vue sur le Sras Srang (1), belle étendue d'eau qui n'assèche jamais. Ce bassin est bien plus ancien que le monument de Banteay Kedei et leurs axes ne coïncident pas ; le fond en est dallé et les bords sont garnis de gradins de latérite larges et bas, contre l'ordinaire, avec margelle de grès ; ses dimensions sont de 800 m. sur 400 ; au centre un îlot minuscule est le reste des soubassements d'un pavillon de bois. La terrasse a dû servir également de base à une construction légère dont le plan est dessiné par sa composition : pavillon central entouré d'une galerie qu'en séparaient deux courettes placées plus bas. Ce support présente un aspect agréable avec son jeu d'escaliers garnis de lions amusants et ses belles balustrades à nâgas-garoudas.

Si, de la route, on tourne à gauche on se trouve en face de l'entrée orientale de Banteay Kedei qui donne accès à la dernière enceinte. Celle-ci, formée d'un mur de latérite, enferme

(1) Voir photo n° 35.

un espace de 700 m. sur 500 ; le pavillon d'entrée qui forme passage de plain-pied est surmonté d'une tour aux quatre faces d'Avalokiteçvara, motif cher à Jayavarman VII. La composition rappelle celle des portes de la ville, avec les salles de garde obscures et d'accès difficile, mais les angles sont ici garnis, au lieu d'éléphants, de splendides garoudas, les vautours divins qui se répètent de distance en distance le long de la muraille. Cet heureux arrangement est mieux conservé à la porte O. Un sentier conduit du gopoura E. à une belle terrasse d'où l'on aperçoit les grands bassins-fossés qui enferment l'ancienne enceinte extérieure. Celle-ci, formée également d'un mur de latérite, constitue un rectangle de 320 m. sur 300 ; elle ne présente de bâtiments d'entrée que sur l'axe principal ; ce sont des salles à piliers dont les bras se croisent, précédés de porches et accompagnés de passages latéraux par lesquels se faisait la circulation, la salle centrale étant plutôt l'abri d'une divinité gardienne de l'accès. La chaussée reprend à l'intérieur ; elle laisse à droite un curieux édifice à lourds piliers serrés, analogue à celui de Prah Khan et qui, comme lui, dut porter une construction, ici légère. On traverse ensuite un préau en croix dont les murs extérieurs sont percés de fenêtres et dont l'intérieur offre la composition charmante habituelle, à quatre courettes.

De là, on arrive au groupe central, de 63 m. sur 50, entouré d'un nouveau bassin qui ne laisse de passage qu'aux faces E. et O. ; on pénètre par une vaste entrée aux murs massifs qui fut surmontée d'une tour, à cette heure écroulée ; elle interrompait une galerie à double nef de piliers enfermant une cour rectangulaire, divisée elle-même en une série de courettes par la présence du groupe central. C'est un ensemble de galeries voûtées sommées de tours aux quatre angles, tandis que le sanctuaire lui-même est abrité par une dernière plus haute ; l'intérieur, qui

aujourd'hui paraît peu soigné, a dû, comme au Bayon, prendre l'aspect de richesse, indispensable, de lambris ciselés ou d'enduits ornés. Cet ensemble, autrefois bien plus libre, est alourdi par les additions de Jayavarman VII, salles et galeries qui unissent les sanctuaires, isolés au début. De la tour centrale on peut ainsi aisément gagner les galeries d'entourage.

Si l'on continue seulement dans le même sens on sort du sanctuaire par une curieuse salle dont on remarquera l'étrange combinaison : la voûte y est en porte-à-faux sur une gorge garnie de rosaces. L'édifice sépare deux courettes aux curieux piliers isolés, encore en usage au Siam, où ils portent de minuscules pavillons légers.

Passant entre les extrémités des bassins, dans une disposition qui n'a pas été remaniée comme elle le fut à l'Est, on retrouve le bâtiment d'entrée O., à piliers comme celui de l'Est ; puis le sentier, entre les bouts des nouveaux bassins, suite des premiers que nous avons rencontrés, conduit, sous l'ombre des grands arbres, à la porterie O. mieux conservée que celle de l'Est et où on retrouve l'auto.

Reprenons la voiture et suivons l'embranchement, rejoignons et dépassons la route en laissant d'abord à droite l'enceinte de Banteay Kedei, puis à gauche celle de Ta Prohm (1) ; descendons devant l'entrée E. ; il faut faire la même manœuvre et envoyer l'auto attendre à la porte O.

L'enceinte extérieure du temple est faite d'un grand mur de latérite, de 1 km. sur 70 m. environ, percé sur les faces d'entrées analogues à celles de Banteay Kedei. Un petit sentier ombreux suit les vagues traces d'une chaussée et atteint à 400 m. le groupe central après avoir laissé à

• (1) Voir photo n° 38.

main droite un curieux abri de pèlerins. L'ensemble débute par une splendide balustrade qui se trouve entre les extrémités d'un premier bassin-fossé entourant le temple. Derrière est un nouveau mur de latérite qu'on franchit par un bâtiment d'entrée en large salle à trois nefs croisées. A droite on laisse encore une salle à piliers carrés très rapprochés, analogue à celles de Prah Khan et de Banteay Kedei et qui a dû porter un bâtiment léger. Tout le long de ce mur d'enceinte existe une centaine de grandes cellules en briques précédées de porches de latérite ; elles ont sans doute servi d'abris pour les retraites des anciens moines. On arrive alors à un splendide préau en croix dont les murs sont garnis à l'extérieur de gracieuses fausses-portes et qui, malgré sa ruine, forme encore un merveilleux spectacle. Ce préau en croix interrompt, comme celui de Banteay Kedei, un nouveau cadre de bassins-fossés qui entoure le mur d'enceinte propre du temple, de 145 m. sur 125. Cette partie est d'un plan assez complexe et c'est, dans le fouillis de la végétation, un dédale qui paraît inextricable ; il sera prudent de suivre le cheminement indiqué, car certaines galeries sont dans un équilibre instable ; les écriteaux nécessaires préviennent le voyageur. Dans les grandes lignes, le plan se compose de systèmes concentriques de galeries fermées qui encadrent le sanctuaire principal ; celui-ci ne fait pas grande impression et, sans plan général, il est assez difficile à trouver ; il tirait aussi tout son effet d'un riche décor exécuté en bois ou en métal et qui, naturellement, a disparu. Le petit plan donné ici montre la complexité de l'ensemble, qui ne retient le visiteur que par ses contrastes admirables entre la végétation et la ruine, par ses arbres énormes et par leurs racines gigantesques que les marins de Delaporte, le lieutenant de vaisseau qui, en 1868, recueillit les premiers renseignements graphiques sur Angkor, ont pris une fois, dans l'ombre glauque de la forêt, pour de prodigieux serpents.

Si on continue à aller vers l'Ouest, c'est-à-dire toujours dans le même sens, on traverse le grand bâtiment d'entrée occidental qui interrompt de ce côté la galerie au portique extérieur, puis, passant entre les deux bassins qui offrent une vue ravissante, on rencontre le pavillon d'entrée de l'avant-dernière enceinte ; enfin, après avoir cheminé entre les deux bassins-fossés extérieurs, le sentier ombreux amène le touriste à la porterie O. où il retrouvera, bien conservés, les mêmes garoudas d'angle qu'à Banteay Kedei et l'auto qui sera venue l'attendre.

On peut voir dans les additions à ces deux monuments la disposition curieuse adoptée par les Khmèrs pour économiser le travail du tailleur de pierre quand la décoration d'un édifice de grès comportait une fausse-fenêtre, cas fréquent ; afin d'éviter la pose, dans le défoncement de la baie fausse, de balustres tournés à l'atelier, ou de tailler péniblement ces balustres en toute leur hauteur dans le parement, le décorateur invente un subterfuge ingénieux : il feint que la fenêtre soit abritée par un store, en ciselle sans peine la surface plate dans la plus grande partie de la baie et n'a plus à défoncer la paroi et à tailler les balustres que sur un tiers de la hauteur. Ce système économique se rencontre ainsi dans tous les temples de l'art de Jayavarman VII.



LE PRASAT TA KÉO
ET LE SPEAN THMA



Le Prasat Ta Kéo (1) est un monument qui aurait dû être splendide mais dont l'exécution a été arrêtée après le montage de ses masses énormes. C'est vraisemblablement l'œuvre de Jayavarman V (968-1001); son importance et les diffi-

cultés nouvelles de sa construction — c'est le premier temple entièrement en grès — ont empêché l'achèvement de la ciselure.

On peut atteindre le Ta Kéo par le Petit Circuit et son éloignement est le même dans les deux sens. Partons par la route, qui passe derrière Angkor Vat. Pour atteindre le monument, il faut poursuivre par son embranchement final la partie de route qui contourne à l'Ouest Ta Prohm et l'on arrive dans l'axe même du temple, fort près du bassin-fossé qui l'entoure et qui ne laisse de passage qu'à l'Est. On se trouve alors sur une ancienne avenue garnie de hautes bornes carrées; elle se prolongeait jusqu'au Baray oriental où elle est arrêtée par une terrasse.

Le monument se réduit presque entièrement à la pyramide, Montons d'abord au sommet par l'escalier E., d'une pente assez douce, mais qui exige un effort pénible par la grande

(1) Voir photo n° 39.

hauteur des marches. La terrasse supérieure, de 40 m. de côté, est à plus de 12 m. au-dessus du sol environnant. Elle supporte l'ordinaire quinconce de tours où tout est prévu pour mettre en valeur la tour centrale. Celle-ci est relevée par un soubassement de 6 mètres de haut, tandis que les autres sont remon-
tées seulement de 1 mètre ; les frontons aux quatre tours sont tous en rectangles allongés horizontalement, tandis que ceux du prasat médian sont en ogive franche. Le sommet de la tour principale devait s'élever à plus de 50 mètres. Ces édifices, construits en blocs énormes d'un grès très dur, ont été par malheur arrêtés en cours de ciselure et seul le couronnement de la tour supérieure, tombé sur la terrasse, a reçu son décor. Ils sont conçus suivant un plan grandiose mais d'une exécution difficile pour des architectes non encore rompus aux difficultés de la bâtisse en grès ; leur plan en croix est ouvert sur les axes par quatre grandes baies abritées par des porches. Malgré cet évidemment, ces édifices offrent un aspect brutal ; il trompe sur l'esprit réel qu'ils eussent dû offrir, aussi détaillé sans doute que le temple de Banteay Srei qui est de même époque. Ces tours ont gardé quelques-unes de leurs remarquables statues qui, contre l'ordinaire, étaient parfois installées par groupes de deux sur des piédestaux allongés.

La pyramide, dont seule la face E. a été ciselée, montre dans une hauteur de 12 mètres deux énormes gradins coupés sur chaque face par un escalier à 6 ressauts. Elle est enfermée par une fine galerie de 84 m. sur 80, encore fort petite mais double de celle du Phiméanakas ; elle passe aux angles sous des tours mal conservées et est interrompue sur les axes par des bâtiments d'entrée, seuls éléments qui, comme la face E. de la pyramide, ont reçu la fine décoration prévue ; encore est-ce seulement dans leurs parties supérieures. Cette ciselure,

qu'on commençait toujours par en haut, n'est pas descendue jusqu'aux portes et l'on peut deviner seulement la finesse prévue pour leur exécution par le décor des colonnettes : il n'apparaît que sur les surfaces obliques voisines des pilastres, qu'il fallait orner avant la pose ; on voit ainsi qu'elles eussent été presque semblables à celles du Kleang N. ou de Banteay Srei. Le haut du bâtiment porte une couverture à deux pignons disposés, comme il est constant dans l'Inde, sur l'axe du temple. Les galeries étroites qui les unissent sont décorées de fenêtres nombreuses, fausses à l'ordinaire sur l'extérieur (1) où elles comportent de fins balustres, vides à l'intérieur où, comme en nombre de monuments de cette période, les fenêtres libres fournissent le seul accès, d'ailleurs pénible, par l'enjambement de leur appui. Il ne reste rien de l'étroite couverture de ces galeries ; elles ne reçurent pas la voûte de briques qu'on trouve dans les bâtiments d'entrée et il est presque certain qu'elles furent abritées par un simulacre léger de toiture arrondie, en tuiles courbes, exécutée en hourdis. Dans la partie E. de la cour, plus étendue à l'ordinaire, sont deux bibliothèques du type habituel, allongées suivant l'axe général avec porche à l'Est ; elles reçurent de même une fausse toiture en hourdis à pentes incurvées. Dans les angles sont des salles à 3 sections dont l'une est un porche et qui, comme d'habitude, sont éclairées vers l'intérieur. Elles comportent des toitures angulaires indiquées par les trous de panne sur les pignons. Tout l'étage est soutenu par un soubassement au beau profil, de 5 mètres de haut, coupé d'escaliers sur les axes.

(1) Elles paraissent vraies sur la face N. parce que la mince cloison qui les fermait derrière les balustres est tombée.

! Ce gradin est enserré d'assez près par le mur de la troisième enceinte de 112 m. sur 96, relevé par un dernier soubassement de 2 mètres. Le mur est interrompu par des gopouras analogues. La nouvelle cour s'élargit un peu à l'Est pour recevoir deux très longs bâtiments ; la salle centrale y a 23 m. sur 3 seulement ; l'édifice est percé de multiples fenêtres, si rapprochées qu'on peut considérer ces bâtiments comme des abris ouverts et d'ailleurs leurs portes sous porches en portique à plusieurs travées ne sont pas munies de vantaux : cette aération forcée et leur position dans l'enceinte la plus éloignée des sanctuaires semble les indiquer comme des logements de pèlerins. Elles reçoivent des toitures aiguës. Des gopouras analogues aux précédents ouvrent cette enceinte ; ils portent comme les premiers des inscriptions d'un ministre de Sûryavarman I gravées après l'abandon de la ciselure du monument. Tout autour un bassin-fossé de 10 mètres de large, à 24 m. du mur, sépare complètement le temple des environs et, contre l'ordinaire, ne présente même pas de coupure à l'Ouest, fait d'autant plus étrange que c'est le côté de la ville.

Le monument était consacré à Çiva, comme le marquent les nombreux linngas et un Nandin, le bœuf sacré, sa monture, qui y furent trouvés ; certaines statues de ce dieu furent également reconnaissables à l'œil frontal, mais vues par les premiers explorateurs, elles ont depuis perdu leurs têtes.

En franchissant la rivière arrêtons l'auto et descendons voir le Spean Thma (1). Bien que ce soit une construction de basse époque et postérieure à l'installation d'Angkor Thom sous Jayavarman VII, il mérite de nous retenir un instant parce que c'est le seul pont important de la région d'Angkor et qu'il nous permet de toucher du doigt les difficultés rencontrées par les Khmèrs à ce propos.

(1) Prononcer Spienn Tma ; le sens est le « pont de pierre ».

Le système de la voûte d'encorbellement et le peu de largeur qu'elle permet, exige de faire des arches étroites et de donner aux piles une largeur presque égale, car celles-ci sont exposées aux puissants chocs d'arbres entiers entraînés par les crues diluviennes à la saison des pluies. L'architecte, pour laisser un passage égal aux eaux, double la largeur du cours et pour empêcher les affouillements des rives, les garnit, en amont et en aval, de gradins de latérite ; de plus, il installe un radier de même matière avec un ou deux gradins descendants en aval pour faciliter l'écoulement rapide des eaux et éviter les tourbillons que l'étroitesse des arches amènerait.

Ces dispositions ingénieuses sont mal conservées au Spean Thma. Le touriste en aura un bien meilleur exemple au Spean Prapteus, sur la route entre Siemreap et Kompong Thom, près de Kompong Kedei, à 60 km. de l'un, à 75 de l'autre. On ne peut le manquer parce que la chaussée passe entre ses balustrades à nâga. Ce pont date de Jayavarman VII ; mais les buddhas sous le nâga, qu'avec sa piété ordinaire il avait installés dans les abouts de la main courante, ont été effacés à l'époque de la réaction civaïte et ceux qu'on y voit ont été retaillés après coup dans la masse informe qui subsistait et sont fort laids. En descendant sur l'une ou l'autre berge du côté de Kompong Kedei on aura une vue claire sur la disposition que nous venons de décrire et un spectacle très pittoresque.

Au Spean Thma, la conservation est bien moins bonne : la rivière a emporté la moitié du travail et a profité de l'élargissement du lit pour passer à la place de la partie orientale du pont, du côté du Ta Kéo. C'est que le détournement du cours, effectué par Yaçovarman, a conduit la rivière dans un terrain sableux, fond du lac préhistorique (1), et elle a com-

(1) Toute la région d'Angkor fut autrefois recouverte par le Grand Lac, aujourd'hui bien réduit, et c'est son fond de sable qui constitue la majeure partie du terrain.

mencé dès son règne à creuser son nouveau lit. Elle est ainsi descendue bien plus bas que l'ancien radier, qu'elle n'atteint même pas aux plus hautes eaux. Cet affouillement continue à remonter régulièrement vers la source et l'on a dû protéger les piles du pont sur le Grand Circuit, vers le km. 14 : ses fondations commençaient à se déchausser. Autre conséquence plus fâcheuse : tous les fossés et les barays de la région d'Angkor, mis en communication par le plan souterrain de sables ont eu leurs eaux soutirées par la saignée inférieure ainsi ouverte et le pays, largement arrosé au temps des Khmèrs, s'est peu à peu desséché.



CHAU SAY TÉVODA
ET THOMMANON



Ces deux monuments, qui semblent contemporains, sont placés presque en face l'un de l'autre, des deux côtés de la route qui sort d'Angkor Thom par la Porte de la Victoire. Leur date n'est pas fixée avec certitude mais leurs caractères archéologiques les rapprochent d'Angkor Vat et les font paraître plutôt antérieurs, ce qui les met vraisemblablement du second quart du XII^e siècle. Leur composition générale est à peu près la même et c'est celle de cette période : sanctuaire en tour à 3 fausses-portes abritées par des porches tandis que la porte véritable, à l'Est, ouvre sous une quatrième aile qui forme jonction avec une grande salle antérieure. Une ou deux bibliothèques accompagnent la salle ; une enceinte coupée de gopouras enferme le tout. Les décors des deux temples sont à peu près pareils et cependant ils ne se ressemblent nullement. C'est que la tour sanctuaire est traitée, dans l'un ou dans l'autre, suivant un esprit nettement différent. S'ils sont du même architecte, comme certains détails pourraient le faire supposer, il semble qu'il ait volontairement adopté deux partis opposés pour mettre une variété franche entre des monuments si voisins. Le système

que présente la tour de Chau Say (1) est celui-là même qui triomphe à Angkor Vat et qui règne dans toutes les constructions de Jayavarman VII. Il consiste à prolonger autour du corps central du prasat les corniches des ailes, corps et étage ; l'édifice principal paraît alors divisé par une série de ceintures horizontales. Entre elles, le décor se répète et du haut en bas s'étagent les mêmes niches à tévoda sous les mêmes panneaux de chevrons. La conception de Thommanon est tout autre et, à mon sens, plus architecturale, mais elle unit cependant moins bien les ailes-porches à la masse centrale. Celle-ci monte de fond d'un jet et l'arête d'angle se détache simple et pure du groupe des ailes. L'angle est garni seulement d'une large bande-pilastre ornée en bas d'une niche à tévoda qui domine par sa dimension celle des porches.

Ainsi prévenus, visitons les deux temples. Celui de Chau Say, à 30 m. à droite de la route, a son enceinte d'une quarantaine de mètres ouverte par quatre pavillons d'entrée. Sanctuaire et gopouras furent, dès la première heure, rattachés par un passage plein dont le profil court en support sous les édifices divers. La salle et le gopoura E. ont été réunis après coup par une chaussée-pont qui file ensuite en avant de l'entrée en s'élargissant bientôt par une terrasse ; celle-ci montre les amorces des murs d'une seconde enceinte ; sur ce support, le gopoura ne fut pas construit et la clôture dut être faite seulement de pieux ; de là, deux files de bornes du nouveau modèle à tête cubique encadrent une avenue qui descend avec elles à l'ancienne berge de la rivière, déjà approfondie par l'affouillement du lit.

(1) Prononcer Tiao Sail, avec la fin comme celle d' « émail ». Voir Photo n° 40.

Le sanctuaire principal et ses quatre ailes, aussi bien que la salle, sont remontés par un soubassement commun assez important. Les porches sont de niveau ; leurs fenêtres étaient garnies de balustres qui ne jouèrent un rôle utile de clôture que pour le seul passage oriental. Sous ces abris, les fausses-portes sont richement ornées, tandis que, devant la porte vraie, se place sous la jonction la composition complète d'une autre porte. Ailes-porches et tour sont conçues dans le même esprit et les profils des uns sont les réductions des profils de l'autre. Ces ailes sont traitées en édifice à étage fictif. Les corniches du corps inférieur et du faux-étage ceignent, comme nous l'avons dit, la tour centrale dont le corps est ainsi divisé en trois sections, celle du centre étant la plus petite. Au-dessus, l'étage premier de la tour n'est complet que dans l'angle N.-O., avec une part de l'étage suivant. Sur les diverses parties de la tour comme au corps des ailes, le décor est obtenu par de gracieuses niches à tévoda à pieds normaux.

La salle s'étend en longueur dans le sens E.-O. avec quatre portes et quatre fausses-fenêtres ; elle est en communication avec la cellule divine par le vestibule oriental et elle fut précédée d'un porche à deux fenêtres libres et porte de même, vers le gopoura Est. La salle était couverte par une voûte ordinaire un peu plus haute qu'un demi-cercle ; l'aspect extérieur de cette partie de l'édifice montre que le bâtiment était conçu comme une salle fausse à trois nefs, la nef centrale étant seule réelle et les basses-nefs figurées par l'épaisseur énorme des murs. Mais, en cette largeur, la voûte de la nef centrale inquiéta l'architecte et la partie correspondant à l'assise supérieure de grès est exécutée dans le monolithe artificiel de briques liées, plus rassurant ; la pierre ne recommence qu'ensuite, le passage difficile étant franchi. Un revêtement d'enduit ou un badigeon devait masquer la différence des couleurs.

La salle apparaît au dehors comme accompagnée de deux prolongements, vestibule en arrière, à moitié fondu avec l'aile-porche E. de la tour, et porche antérieur, presque entièrement détruit par un arbre. Les parois de la salle sont ornées des fausses-fenêtres à balustres et des portes latérales ; les unes et les autres se détachent sur une tapisserie de rosaces carrées encadrées par des tévodas, seules ou par paires dans leurs niches.

Le gopoura E. est un édifice à trois passages, unis par de petites salles éclairées et celle du centre est enfermée sur l'axe entre deux porches. La masse centrale se terminait par un étage à deux pignons sur l'axe général. Le même esprit de ceinturage est naturellement appliqué ici et le parement est tapissé du même joli décor de rosaces. Des autres gopouras, seul celui de l'Ouest, que nous avons trouvé dans un état effrayant, a pu être sauvé ; les autres, affaiblis par la pourriture des poutres de support logées dans l'épaisseur des murs (système général ici) sont complètement ruinés. Les bibliothèques ne le sont pas moins ; leurs débris montrent qu'elles avaient la disposition classique avec porche et entrée à l'Ouest et que leur décor offrait les mêmes panneaux de rosaces. La bibliothèque de Thommanon en donne l'aspect avant la ruine.

Le joli passage relevé sur colonnes rondes, octogonales ou carrées suivant la place, qui unit le gopoura E. à la salle et se prolonge en avant est une addition postérieure. Sur la terrasse extérieure où il conduit se voit l'angle droit et l'about d'une fine balustrade de nâga, premier exemple peut-être à Angkor de cet heureux système décoratif, qui n'est pas de la première heure.

Le temple fut consacré à Çiva comme l'indique la découverte de sa monture habituelle, le bœuf Nandin. Cependant, suivant une habitude assez fréquente des décorateurs, presque toutes les scènes figurées se rattachent à la légende de Vichnou.

Le temple de Thommanon est composé comme celui de Chau Say avec même la terrasse pleine en avant, mais il n'a qu'une seule bibliothèque, une seule enceinte; encore n'en reste-t-il rien, car elle dut être de pieux, et ses chaussées pleines, prévues entre les édifices, n'ont été qu'amorcées; les gopouras latéraux n'ont pas été exécutés non plus. Les dispositions sont les mêmes pour la tour, ses ailes et la salle, à la réserve de l'opposition entre les deux partis indiqués; en outre, la salle est plus large pour la nef centrale du bâtiment fictif à trois nefs et sa voûte dut être soutenue par deux encorbellements continus en talon; mais cette disposition particulière était masquée par un plafond.

Les gopouras existants sont traités de même que ceux du monument voisin. Pour répondre à la simplicité de la tour centrale, leurs parois sont nues, décorées seulement en haut et en bas par une frise décorative et il en fut de même pour la bibliothèque, bien conservée, dans le type classique.

Le monument n'a pas été achevé et cependant, sur cet ensemble qui n'était pas encore terminé les modifications ont commencé; ainsi les jolis pilastres de la porte E. du gopoura E. furent masqués par l'arrivée des murs d'un vestibule rajouté, que nous avons dû démolir en partie pour les libérer.

La sculpture dans ces deux temples est d'une exécution remarquable; les rinceaux sont mêlés souvent de figurines minuscules, spirituellement traitées; les bandes de rinceaux ont des départs très variés. A Chau Say où elles sont garnies d'oiseaux, de cavaliers, de combattants, on les voit partir de lions ou de singes, une fois (redent S. du vestibule O. du gopoura O.) de deux jambes humaines qui marchent, ou sortir de la gueule d'un lion que Krichna secoue par les pattes de derrière (murs pignon N. du passage N. gopoura E.). Les personnages des

niches, tévodas ou gardiens de temple, ont les pieds de trois-quarts et les bras détachés du fond au coude. Les linteaux sont profondément fouillés. A Thommanon, le nâga d'angle du fronton n'a, comme à Angkor Vat, qu'une face et se tord sur lui-même pour correspondre aux deux côtés. Dans ce temple, quelques scènes sont identifiables : ainsi dans le fronton de la porte au fond de la salle, la mort du roi des singes Bâli ; au fronton S. Râvana secoue la montagne où trône Çiva ; au fronton E. du gopoura O. Krichna soutenant la montagne au-dessus des bergers tandis que le pignon de l'étage de la bibliothèque montre en partie le barattement de la Mer de lait. Ici, les images vichnouites, nombreuses, paraissent mieux à leur place qu'à Chau Say, car, malgré quelques linngas qui y furent trouvés et qui peuvent aisément avoir été apportés du temple voisin, le monument paraît plutôt être un temple de Vichnou.



BANTEAY SAMRÉ



Banteay Samré, ainsi que le Mébon Occidental, et le Phnom Krom, moins visités que les autres temples du groupe d'Angkor, peuvent être l'occasion de trois intéressantes promenades qui feront mieux connaître au touriste la campagne cambodgienne.

On peut gagner le temple de Banteay Samré (1) en auto en traversant Pradak, le plus joli type du riche village khmèr avec ses pittoresques cases sur pilotis dans un fouillis de palmes et de plantes, d'êtres, d'animaux et d'objets tous plus amusants à voir les uns que les autres. Pour atteindre le village, puis Banteay Samré, il faut prendre sur le Grand Circuit, au km. 16, la piste du Kûlen et arrêter l'auto 800 m. après la levée E. du Baray qu'elle franchit, en négligeant un premier sentier à droite, au Sud, qui se trouve à 500 m. environ de la levée du Baray et qui conduit devant le gopoura Nord. L'auto pourra venir reprendre le visiteur en ce dernier endroit à moins qu'il préfère revenir au point de départ. Banteay Samré fut débroussé

(1) Les Samré sont une population sauvage au Nord d'Angkor; comme toujours, il n'y a probablement aucun rapport entre cette tribu et le nom du temple.

Prononcer « Bantéail » comme la finale du mot « émail ». Voir photos n^{os} 42 à 44.

saillé et reconstitué par M. Glaize et, malgré diverses reprises en cours de construction ou postérieurement, présente un ensemble complet et une ornementation de qualité. Le monument se compose d'un prasat de grès à quatre ailes précédé d'une salle et accompagné de deux bibliothèques ; le groupe est enfermé par une enceinte de latérite de 44 m. sur 35, coupée de quatre pavillons d'entrée ou gopouras ; une seconde enceinte, de 85 m. sur 80, en galeries accompagnées d'un portique continu, et coupée de même, encadre la première. L'ensemble est uni à 250 m. à l'Est à ce qui semble un ancien grand bassin et à 400 m. à l'Ouest à la levée E. du Baray.

La tour centrale est du type à quatre porches dont celui de l'Est est en communication avec la cellule divine et avec la salle ; les trois autres sont décoratifs et n'abritent que des fausses-portes. La salle était autrefois inaccessible parce que sa voûte s'était effondrée entre les gros murs qui correspondaient à de faux bas-côtés.

Extérieurement, la tour domine franchement les porches ; entre ceux-ci ne se voit qu'une faible partie de l'angle de la tour ; l'arête est ornée seulement d'une fine bande de décors. Des tévodas sont indiquées au trait dans le peu d'espace restant, mais le défoncement des figures n'a pas été opéré. La tour porte une belle corniche et au-dessus, des étages assez bas ; un perfectionnement curieux ploie en angle obtus la paroi du redent central, derrière l'étage, sur l'aile, et le haut de la tour pouvait ainsi passer plus aisément que les tours d'Angkor Vat à la forme en cône bombé.

La salle est traitée extérieurement en édifice à trois nefs fictives, sur base et soubassement moindres que ceux de la tour ; les parois sont ornées seulement par les fenêtres, qui sont vraies avec deux rangées de balustres, et rien qu'une frise décorative en haut et en bas de la paroi.

Des deux bibliothèques, celle du Sud est remarquablement conservée. L'édifice est composé dans le système ordinaire à ce genre de bâtiments, avec porche et porte à l'Ouest, fausse-porte à l'Est; il a l'apparence habituelle d'une construction à trois nefs. La paroi de basse-nef est nue entre frises ciselées; le petit étage montre, à l'accoutumée, des fenêtres longues à balustres courts. Les quatre demi-frontons de basse-nef pourraient se rapporter à une même légende, ou mieux à un conte, qui ne nous est pas parvenu.

L'enceinte qui entoure le groupe central n'est pas telle qu'elle fut conçue; elle n'eut dû comporter qu'un simple mur dont il reste les amorces contre les côtés des gopouras. Le mur a été remplacé par des galeries tout en latérite; elles sont munies sur l'intérieur de fenêtres, fausses pour une bonne part; mais la mince cloison derrière leurs balustres est presque partout tombée et elles semblent ainsi avoir été vraies; une seule, restée libre au bout de la galerie, leur donnait par-dessus l'appui un unique accès, système étrange qui n'est pas rare et étonne toujours. Aux angles, les galeries forment motif en croix avec riche fausse-porte de grès sur l'extérieur. Elles sont interrompues par des gopouras de grès en croix, voûtés, accompagnés de porches sur l'axe et de passages aux côtés; ces salles sont percées de fenêtres à balustres. Au dehors, le bâtiment se présente comme une croisée de salles, sommées d'un étage aux parois nues, ornées seulement de frises et des fenêtres. Les voûtes centrales sont arrêtées par des pignons perpendiculaires aux axes.

Gopouras et galeries sont suivis à l'intérieur par la forte saillie du soubassement commun qui détermine tout autour une circulation franche, garnie par une fine balustrade à nâga sur dés: Elle se prolonge entre le gopoura I E. et la salle et forme sans doute entre eux un terre-plein facilitant les communications.

Dans l'enceinte II les gopouras sont encore des salles en croix accompagnées de porches sur la cour intérieure et d'ailes dans le sens transversal ; elles donnent accès à des galeries doublées d'un portique continu sur la cour. Les salles sont percées de fenêtres, vraies sur l'intérieur, fausses sur l'extérieur, et les galeries ont, sous le portique, une fenêtre de deux en deux travées. Toutes ces baies sont à 7 balustres. Gopouras et galeries ne reçurent, contre l'ordinaire, que des toitures et le portique montre encore les traces de son toit léger, très bas, en coupe de cloche à la courbe à peine indiquée. Au-dessus, le muret portant la toiture centrale était percé de fenêtres dormantes, à balustres en certains points où les fenêtres inférieures étaient fausses.

Du gopoura II E., seul l'angle N.-O. et la façade E. indiquent qu'il a existé. Il ne comportait pas de passages latéraux et l'on vient à se demander si les communications principales ne se sont pas faites par le gopoura II O. dont la porte n'a pas été murée et que précède l'allée de bornes qui menait jusqu'à la levée E. du Baray.

Le décor est ici, en général, excellent et la ciselure remarquable ; les linteaux valent plus par leur facture que par leur originalité, en dehors de celui, si curieux, du fond de la salle. Les frontons à registres sont profondément sculptés ; leur interprétation, par malheur, est souvent difficile. Au gopoura I E. est une représentation très complète du barattement.

La destination du temple est un problème ; peut-être fut-il bouddhique. Sa datation n'est pas plus certaine ; il semble enfermé entre l'art d'Angkor Vat et celui du Bayon et l'on ne sera sans doute pas très loin de la vérité en le plaçant dans le troisième quart du XII^e siècle.

MÉBON OCCIDENTAL

Si le Pr. Banteay Samré n'est pas d'un accès aussi aisé que les autres monuments, le Mébon occidental (1) est encore bien plus difficile à atteindre. Il est au milieu du Baray de l'Ouest et ne peut plus être atteint qu'en barque depuis que des travaux d'irrigation ont élevé le plan d'eau. Pour atteindre ce monument il faut se rendre au terrain d'aviation et de là gagner le village de Svay Romiet qui se trouve à 1.500 m. au Nord-Ouest, où l'on prendra une embarcation et un guide.

Le Pr. Mébon occupe un îlot, sans doute artificiel, au milieu du Baray, à la limite des eaux constantes. La composition du monument rappelle un peu celle du Neak Pean qui lui est bien postérieure ; elle offre un bassin médian carré.

Au centre de l'îlot le bassin peut avoir une quinzaine de gradins ; il est enfermé par un mur de grès percé de nombreuses baies, avec trois tours sur chaque face. Le terre-plein du milieu est uni à la face E. par une chaussée. Le sanctuaire qu'il a porté était en construction légère ; une esplanade carrée de 7 m. 50 environ de côté ne montre que quelques pierres informes et une jolie stèle à trois figures debout, à quatre bras, dont celle du centre paraît un Vichnou entre un homme et une femme.

Le mur d'enceinte en grès dont les angles ont comporté un petit motif de coin — il n'en reste plus rien — était raidi par une poutre continue placée sous le chaperon. Il était percé d'un grand nombre de portes, simples baies libres entre la base et la corniche du mur. Le vrai passage était assuré par les petites tours que le mur unissait. Celui-ci, avec son chaperon courbe traité en fausses-tuiles et sa crête d'épis, ses baies en fenêtres, a dû être conçu pour donner l'illusion d'une galerie. Les 12 tours furent pareilles ; il n'en reste que trois ou quatre

(1) Prononcer Mébaune, Voir photos nos 5 et 41.

et une quinzaine de baies du mur. Ce sont de petits édifices en grès, carrés, non redentés, à deux portes et deux fausses-portes où vient buter le mur. Ces portes offraient la décoration ordinaire, mais les colonnettes conservées montrent une curieuse composition en prismes octogonaux à faces recreusées, système unique à Angkor et qu'on ne retrouve qu'au Prah Khan de Kompong Svay. Le dernier étage de la petite tour soutenait un puissant couronnement de lotus circulaire. Aux parois, un décor de panneaux carrés, à scènes, occupe les écoinçons. Les tympans sont garnis de grands rinceaux.

C'est en ce point que fût déterré par M. Glaize, sur les indications d'un cambodgien qui en avait eu la révélation au cours d'un rêve, un énorme Vichnou à 4 bras, en bronze, qui devait dépasser 4 mètres de long : il est couché, la tête demi-dressée soutenue par l'une de ses quatre mains. Cette statue, déposée à la Conservation d'Angkor, est exceptionnelle par ses dimensions.

La présence des poutres en doublure dans la maçonnerie, des fausses-poutres et des rinceaux dans les frontons et surtout le décor des parements semblent mettre ce monument en relations avec celui du Baphûon tandis que ses rapports avec le Prah Khan de Kompong Svay tendraient à le rapprocher d'Angkor Vat. On ne doit donc pas courir grand risque en le plaçant dans le courant du XII^e siècle.

LE PHNOM KROM

Ce monument est situé sur une colline, non loin de l'embouchure de la rivière de Siemreap, et sa visite peut donner lieu à une charmante excursion le long du cours d'eau ombragé de palmes et animé de vie rurale et artisanale.

Sa visite est à effectuer de préférence le matin de bonne heure ou vers la fin de l'après-midi, pour profiter des jeux de lumière et éviter l'ensoleillement brutal du plein jour ainsi que la brume de chaleur.

Il faut prendre, au marché de Siemreap, la route de berge, suivre les méandres de la rivière pendant 11 kilomètres et tourner à droite par la route gravissant la colline, ou mieux emprunter l'escalier d'accès, la route en corniche étant dure aux autos.

Sur la terrasse terminale se dressent des tours de grès, très corrodées par les averses fouettantes du Sud-Ouest, entourées de bâtiments délabrés et enlaidies par le voisinage de piteuses constructions modernes. Mais la vue sur le Grand Lac et la campagne avoisinante fait oublier ceci.

Ce temple, construit par Yaçovarman 1^{er} vers la fin du IX^e siècle, est un front de trois tours ouvertes à l'Est et à l'Ouest, la centrale étant plus importante. Le décor, presque partout disparu, s'apparente à celui du groupe de Roluos (Bakong, Prah Kô, Lolei).

Les travaux de dégagement de M. Glaize ont permis de remettre en place les statues d'origine (Çiva au centre, entre Vichnou au Nord et Brahmâ au Sud), peu esthétiques, mais dont les socles sont remarquables, particulièrement celui du Sud avec les oies sacrées qui sont la monture de Brahmâ.

Une énorme statue de gardien de porte, plus récente, a été retrouvée devant la plateforme des tours (1).

Les bâtiments-annexes n'offrent aucun intérêt.

(1) Voir photo n° 7.



*Fig. 42. — BANTEAY SAMRE :
Nef devant la tour centrale.*

Cliché E.F.E.-O.



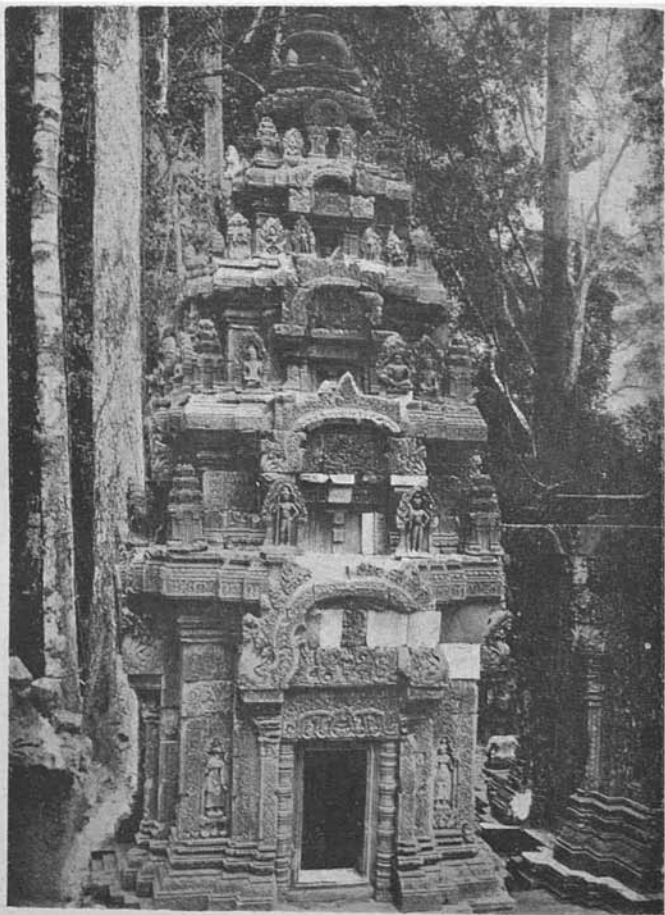
Fig. 43. — BANTEAY SAMRE :
Face Est du porche du gopoura II Ouest.

Cliché E.F.E.-O.



Fig. 44. — BANTEAY SAMRE :
Fragment de fronton.

Cliché E.F.E.-O.



*Fig. 45. — BANTEAY SREI :
Sanctuaire Sud, face Est.*

Cliché E.F.E.-O.



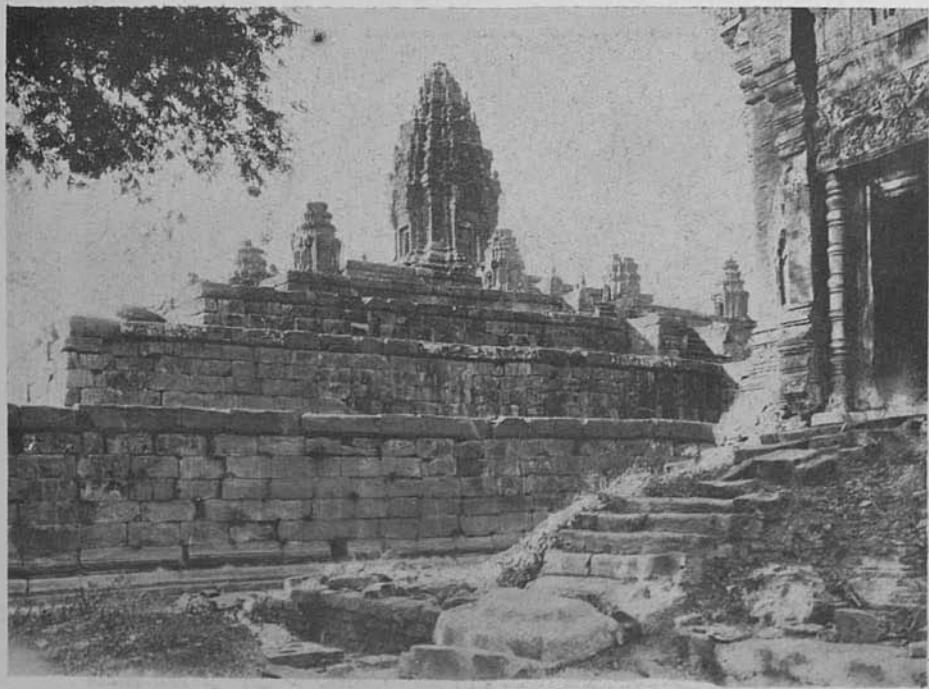
*Fig. 46. — BANTEAY SREI :
SANCTUAIRE CENTRAL : Gardien de la face Ouest.*

Cliché E.F.E.-O.



Fig. 47. — BANTEAY SREI :
SANCTUAIRE NORD : Gardienne de la face Ouest.

Cliché R. DALET



*Fig. 48. — BAKONG :
Pyramide et tour centrales vues du Nord-Est. Cliché E.F.E.-O.*



Fig. 49. — BAKONG :
Décor d'une échiffre de la pyramide.

Cliché E.F.E.-O.

BANTEAY SREI



La visite du joli temple de Banteay Srei (1) qui était une petite expédition il y a encore quelques années est devenue facile aujourd'hui ; on peut y accéder en auto, sauf pendant les fortes pluies de Septembre - Octobre. Il suffit de prendre

au km. 16 du Grand Circuit la piste du Kûlen, de la suivre pendant 1.500 m. jusqu'au village de Pradak et de tourner à gauche par celle qui s'en détache vers le Nord : elle conduit directement au temple qui se trouve sur la rive droite du Stung Thom, la rivière de Siemreap, à 21 km. au Nord-Est d'Angkor.

Le temple a été signalé en 1914 par le lieutenant Marec, alors au Service Géographique et reconnu par notre malheureux camarade G. Demasur, tué à Seddul Bahr ; je l'ai fait connaître en 1916 et il a été l'objet de fouilles, puis d'une grande publication dans les Mémoires de l'Ecole française d'Extrême-Orient, après un pillage de sculptures qui a fait un certain bruit en 1923. Enfin, c'est sur ce temple que s'est effectuée la première reconstruction tentée par l'Ecole, où ont repris

(1) Banteay Srei veut dire la « citadelle » le monument « splendide ». Prononcer les finales comme dans les mots « émail » et « vermeil ». Voir photos nos 4, 9, 45 à 47.

place les pierres arrachées par les voleurs européens ; elle a été exécutée avec beaucoup de soin et d'adresse par M. H. Marchal, conservateur du Groupe d'Angkor.

Ce temple, aux dimensions assez considérables, s'étend suivant l'ancien type en longueur — en concurrence avec le plan aux enceintes concentriques, — sur près de 200 mètres ; exactement orienté, il offre dans sa partie occidentale un système de deux enceintes d'une quarantaine de mètres, enfermées dans un large bassin-fossé compris dans une troisième, d'une centaine ; cet ensemble est précédé par un groupe de constructions dont la clôture en pieux n'a pas laissé de traces. Le monument est caractérisé par la petitesse, mais aussi par la perfection des édifices qu'il offre, ciselés dans ce merveilleux grès rouge cher aux architectes de cette époque, et par son décor spécial qui en fait le dernier spécimen du beau système passé, par les motifs d'enduit, de l'art antérieur des édifices légers à la construction en maçonnerie, aux débuts de l'art classique. Sa date, qui présentait longtemps un curieux problème, est aujourd'hui fixée par la découverte de nouvelles inscriptions ; commencé en 967, il est l'œuvre de Jayavarman V (968-1001) ; le temple est dédié à Çiva en un lieu nommé Içvarapura.

Après ces indications générales, pénétrons au centre même du temple qui a repris, au moins dans ses maçonneries, presque son aspect ancien. Le Saint des saints offre trois sanctuaires réunis par un soubassement commun en un front N.-S. et celui du centre est précédé, sur le même support, par une gracieuse salle qui s'allonge vers l'Est. Ces sanctuaires, véritables bijoux d'art, sont minuscules et ceux des côtés n'atteignaient pas 3 m. de largeur, 9 m. de hauteur au-dessus du soubassement-terrasse. Aussi, comme les proportions restent constantes dans

l'art khmèr, les portes, qui n'ont guère plus de 1 m. 20 sous le linteau, peuvent à peine donner passage à un homme et le prêtre devait se baisser pour entrer dans la cellule divine. La divinité principale était un linnga qui ne fut pas retrouvé; les tours secondaires étaient dédiées, celle du Nord à Vichnou, l'autre encore à Çiva, figuré également par un linnga. Le temple a donné en plus un gracieux groupe de Çiva et de son épouse Umâ, assise sur sa cuisse; il fut rapporté par le lieutenant Marec à Phnom-Penh et figure dans les collections du Musée Albert-Sarraut. Ces tours ont pu être rétablies dans leur ensemble, donnant enfin un exemple complet d'une tour khmère dont l'aspect, jusqu'alors, restait un problème, car le pillage des dépôts sacrés supérieurs a partout causé la ruine des parties hautes. L'exécution est minutieuse et on en jugera par l'examen de la base profilée des tours; tous les éléments y ont une saillie extraordinaire et les entremoultures montrent les minuscules balustres anciens que la ciselure a détaillés encore. Les tours offrent sur leurs parois, entre de splendides bandes verticales, de gracieuses niches enfermant des figures debout, gardiens de temple sous la forme d'un dieu tenant une lance ou servantes célestes à la charmante silhouette; leurs oreilles ont les lobes distendus par le port du large bijou en disque; cette déformation qui nous semble de sauvages et qu'on voit sur tous les buddhas parce que le Sage, ayant renoncé à la parure a dû enlever ces ornements, ne gênait pas les coquettes du temps; car au bout du double filet de chair, nos fines apsaras n'ont pas hésité à attacher un riche et lourd pendant qui le tire encore.

Au-dessus de la niche le panneau est garni par le beau motif de frise à la large feuille flottante qui faisait le décor d'enduit dans la première forme de l'art classique, aux monu-

ments d'Indravarman I (877-889) dans le groupe de Roluos. Entre la frise et la niche volent dans l'air des génies célestes agitant des guirlandes.

Les portes sont des compositions charmantes ; leurs colonnettes aux formes franches et pures soutiennent des linteaux aux ciselures profondes dont le motif central montre chaque fois une minuscule scène. On remarquera sous un enlèvement dans le linteau S. de la tour centrale un sanglier vu de face : ce sont les armes parlantes du principal donateur qui a le mot « sanglier » dans son nom sanskrit. Ces linteaux sont extrêmement variés et méritent un examen détaillé ; même le pur décor ornemental y est modifié par d'étranges additions, comme les curieuses têtes d'oiseau qui tiennent dans leur bec les guirlandes, à la fausse-porte O. de la tour centrale. Les frontons sont ici garnis de splendides panneaux de rinceaux avec au centre un groupe de figures. Les fausses-portes évoquent, par leur décor de magnifiques vantaux ciselés dans la pierre, ceux de bois ou de métal qui ont disparu des portes réelles.

Les étages témoignent de la même somptuosité ; ils répètent la composition inférieure avec tous ses motifs, dans une proportion qui devient de plus en plus étroite et basse en s'élevant. Les angles sont garnis de riches amortissements qui sont des réductions, en une fidélité remarquable, de la tour même qui les porte. Les autres angles de chaque corniche reçoivent de gracieuses antéfixes avec une figure debout ou assise devant une niche qui forme chevet. Le dernier des quatre étages qui posent sur le corps inférieur soutient le couronnement en forme de vase pansu ; il recouvre la dalle qui reçut le dépôt sacré ; il ne manque à ce petit ensemble si précieux que la terminaison extrême, qui était en métal.

La salle antérieure avec ses portes latérales et le porche qui l'ouvre n'est pas moins charmante. On y voit la délicate tapisserie de rosaces carrées qu'on retrouvera un siècle après au Baphûon, deux siècles ensuite à Angkor Vat. Les frontons des portes, du même esprit que ceux du sanctuaire, sont plus bas.

Le grand soubassement aux fins profils qui porte le tout est muni de 6 perrons, garnis de remarquables gardiens accroupis, démons sous la forme de sauvages, singes, génies à tête de lion ou d'oiseau. Des deux côtés de la salle sont de splendides bibliothèques, du type ordinaire ; trois frontons se superposent devant leurs murs-pignons ; ils sont ici plus élancés qu'aux sanctuaires et présentent la forme d'ogive lobée aux beaux cadres plats terminés par des lions debout crachant des guirlandes, heureux changement aux éternels nâgas qui, partout, décorent ces angles. Les quatre frontons inférieurs ont donné lieu à de délicates compositions de sculpture. Les sujets choisis se rapportent aux divinités honorées dans les sanctuaires ; la bibliothèque S. qui correspond au second temple de Çiva est illustrée de scènes empruntées à la légende de ce dieu ; celle du Nord, du côté du sanctuaire de Vichnou, a des reliefs consacrés à l'histoire de Krichna.

Dans le fronton occidental de la bibliothèque S. , Çiva est figuré sous les traits du roi des ascètes au sommet du mont Kailasa dont les pentes sont garnies d'anachorètes, des génies que nous avons vus comme gardes des entrées et, plus bas, des brahmanes occupés à leurs pratiques quotidiennes ou jouant avec des cerfs apprivoisés. Çiva reçoit un rosaire de Pârvatî accroupie et Kâma, le dieu de l'amour, en profite pour lui décocher une flèche, action qui lui vaudra d'être réduit en cendres. Le sujet du fronton oriental est emprunté au Râmâyana : Râvana aux multiples têtes et bras tente de soulever la mon-

tagne où trône Çiva, au grand effroi des brahmanes, des mêmes génies, des animaux de la forêt et même de Pârvatî que le dieu tient assise sur sa cuisse gauche.

A la bibliothèque N. face O. est figuré le meurtre de Kamsa. Le jeune Krichna, après avoir triomphé de ses adversaires dans l'arène, s'est élancé vers l'estrade et précipite le roi de son trône. Le bas-relief de la face E. a le charme naïf d'une pastorale : on y voit l'enfant Krichna avec son frère Balarâma, entourés d'animaux, au milieu d'une belle forêt, sous la pluie bienfaisante figurée par une multitude de traits parallèles ; au-dessus de la pluie, les nuages, en traits ondulés, soutiennent Indra sur le triple éléphant entouré des vents personnifiés, tandis que le nâga, divinité des eaux, se redresse en bas des traits de l'orage ; l'eau arrose d'abord des foules d'oiseaux qui se sont élevés en l'air pour jouir de sa fraîcheur.

Ce riche groupe de monuments est enfermé dans la première enceinte, ouverte à l'Est par un somptueux gopoura curieusement aplati, en grès, précédé de lions, tandis qu'à l'Ouest une autre entrée, en briques, se fait remarquer par les gracieuses colonnettes circulaires de ses portes.

La série des édifices annexes en latérite présente moins d'intérêt. Une exception est à faire cependant pour certains d'entre eux, notamment le gopoura II E. ; leurs splendides pignons triangulaires aux grandes crosses, qui fermaient les couvertures de tuiles en toits à deux pentes légèrement incurvées, révèlent une forme peu connue de l'art khmér.



GROUPE DE ROLUOS



Le groupe de Roluos, dont nous allons montrer l'intérêt est facile à atteindre et les trois temples dont il se compose sont desservis par de courtes pistes partant de la route coloniale 1 bis entre Siemreap et Phnom-Penh, à 13 km. au Sud du premier

point ; elles sont marquées par de grands écriteaux. Bakong et Prah Kô sont desservis par un même chemin et Bakong est à 1500 m. à droite, ou au Sud, de la route ; Lolei a sa piste un peu plus à l'Est et est à 500 m. ; le toit rouge de la pagode qui s'est logée à côté des ruines tire l'œil de la route.

Le groupe forme un ensemble important qui nous a conservé la première manifestation grandiose de l'art classique khmère après la période d'incubation en construction légère, la seule employée d'abord et qui, d'ailleurs, est toujours restée d'un usage constant au Cambodge, même à l'époque de la floraison des grands temples de grès ; de l'une à l'autre est passée l'habitude de l'emploi des enduits qui caractérise la première forme de maçonnerie et en particulier le groupe de Roluos. Bakong et Prah Kô ont été élevés par Indravarman I (877-889) et les tours de Lolei par Yaçovarman (889-v. 910), le fondateur d'Angkor. Les deux premiers sont de 879, le dernier de 983 A. D.

Bakong (1) fut le temple central de la capitale de Hariharalaya qui précéda celle d'Angkor et Lolei s'élève au centre du grand réservoir installé pour l'alimenter. Bakong joua pour Hariharalaya le même rôle que le Bakheng pour l'Angkor de Yaçovarman. Le monument présente le premier exemple du type de plan à enceintes concentriques qui, après la fin du X^e siècle, triomphe du système en longueur.

Le monument se compose autour d'une pyramide de grès qui porta un haut prasat léger. Elle est entourée à la base par 8 tours de briques et des annexes diverses, de briques ou de grès ; un mur de 150 m. sur 115, qui laisse plus de place à l'Est, enferme l'ensemble ; une nouvelle clôture est constituée par un large bassin-fossé entouré de murs et traversé de chaussées sur l'axe E.-O. seulement ; le mur extérieur, de 350 m. sur 310, offre seul des gopouras, vrais sur l'axe E.-O., faux sur l'autre. Une dernière enceinte de 850 m. sur 650, qui fut seulement de pieux, protégée par un bassin-fossé moins important, contient surtout des annexes légères.

La pyramide de 60 m. à la base, offre cinq gradins décroissants, d'une hauteur totale de 15 m. environ.

Le gradin supérieur forme le soubassement massif d'un édifice léger dont il ne reste naturellement plus rien. La nature de ses matériaux a permis de le faire plus considérable en hauteur que les prasats postérieurs de pierre ou de briques et il en subsiste sur le dallage la trace d'un piédestal énorme. Le rassemblement des éboulis entrepris par M. Marchal avait permis de constater qu'une grande tour en grès, plus récente que la pyramide, avait occupé le sommet, remplaçant la tour antérieure légère. Ces éléments ont pu être remontés avec succès

(1) Voir couverture et photos n^{os} 48 et 49.

par M. Glaize et donnent son aspect actuel au monument dont la plateforme supérieure était arasée lorsque nous l'avons connue autrefois. La face des gradins de la pyramide est une simple paroi nue enfermée entre des moulures plates. Sur chacun d'eux fait saillie un perron dont les marches diminuent d'une unité par gradin en même temps que le perron se resserre pour rester dans la même proportion avec la largeur du gradin réduit. Il n'y a là, malgré l'erreur inlassablement répétée, aucune intention de perspective, mode de dessin de date presque récente et dont les Khmèrs n'ont jamais eu la moindre idée. Les blocs qui enferment chaque perron offrent une niche avec figure masculine ou féminine sur chacune des faces libres. Ces pierres reçurent des lions assis tandis que les angles des gradins se décoraient d'éléphants demi-grandeur, posés en diagonale, harnachés et portant un collier de grelots. Au gradin d'en bas la saillie qui encadre les escaliers est prolongée en avant et les parois latérales les constituent le corps inférieur d'un gopoura à deux façades, laissant en arrière une étroite cour où vient finir l'escalier, courette qui, en bas, n'a pas 60 cm. de profondeur ; cette disposition curieuse a été remaniée par les bonzes sur l'axe N.-S..

Autour de la pyramide s'étend un espace important, plus vaste à l'Est, enclos par un mur d'enceinte avec chaperon bas en coupe de toit garni d'une crête d'épis. Il est de proportions très trapues, car, à cette époque, la construction d'un mur en blocs superposés, sans aucune armature intérieure, inquiétait grandement l'architecte. Ce mur est interrompu par des pavillons d'entrée, ou gopouras, qui ne comptent guère que sur l'axe principal. C'est à l'Est un grand bâtiment à étroites salles en croix accompagnées sur l'axe par des porches ; l'édifice était couvert légèrement. Les autres, analogues mais réduits, sont encore plus mal conservés.

L'espace rectangulaire qui ceint la pyramide fut occupé par 8 grandes tours. Trois ne sont plus que des tas de décombres et d'autres ont beaucoup souffert ; les deux le mieux conservées sont celles de l'Ouest. Ce sont des édifices de briques, de 6 m. environ de côté, en carré redenté, ouvert à l'Est, avec fausse-porte sur les autres faces. La porte est curieusement percée dans un bloc énorme, qui fut creusé après le montage général, et cette disposition invraisemblable révèle les inquiétudes de l'architecte dans l'emploi de ce nouveau matériau auquel il n'est pas préparé ; les piédroits sont gravés de très belles inscriptions qui nous renseignent sur l'histoire du temple. A l'extérieur une terrasse à quatre perrons a laissé peu de traces. Puis la tour élève sa masse qui fut ornée d'un splendide manteau d'enduit ciselé, d'une résistance admirable puisqu'il en a subsisté des parties entières après onze siècles. Les parois de ces tours avaient comme motif principal une niche enfermant sous un arc des figures d'homme ou de femme suivant les tours ; seules, celles de l'Ouest ne comportent aucun homme. Ces niches sont taillées dans un bloc de grès pris dans la maçonnerie de briques. En haut, un puissant motif de frise qui tombe entre des pendeloques semble tordu par le vent et des figures volantes encadrent la niche aux remarquables images. Les arcs des niches au cintre lobé terminé par des têtes de makara dont la trompe laisse tomber une guirlande, s'ouvrent sous les superstructures d'un édifice à trois étages, d'un type assez voisin de l'art primitif, avec des amortissements d'angle bien conservés et nets, dans la forme en carafe de cet art ; sur le troisième étage est un couronnement du même esprit terminé par un trident fort clair.

Les portes sont de splendides compositions, mais où l'architecte est visiblement gêné par l'étrange conception du percement de la baie de passage dans un bloc de pierre. Cet

arrangement bizarre limitait les dimensions de l'ouverture et l'on est frappé de la petitesse de la baie réelle pour la masse de l'ensemble de la porte. De là vient sans doute l'excès de hauteur du linteau et l'épaississement de la bande qui le couronne. Ainsi l'architecte amène le sommet de l'encadrement, le dessus de cette bande, au niveau de la grande face qui termine la corniche, support du fronton, tandis que le bas de ce profil part du milieu du linteau. Le fronton élève sa masse démesurée au-dessus de ces moulures, écrasant la minuscule baie qui s'ouvre au-dessous. Celle-ci s'encadre de belles colonnettes rondes et de somptueux linteaux à grande bande monolithe qui comptent parmi les compositions de beaucoup les plus originales de l'art khmèr. Ces linteaux présentent une formule spéciale. La recherche de variété y est frappante ; encore ne possédons-nous que 14 pièces sur 32 et qui se répètent en partie dans chaque tour. Le type courant, qui deviendra monotone dans la suite, de la tête de monstre d'où partent des guirlandes horizontales terminées par des nâgas remontants, n'est pas représenté ici dans cette forme simple. Notons tout d'abord l'enrichissement de la guirlande dont les nœuds sont traités en divers animaux ou animés de petits personnages. Elle vient finir derrière un grand lion ou un garouda dressés, voire un makara, l'énorme poisson à tête d'éléphant, dont la queue remonte, parfois aussi derrière un lion à tête d'éléphant. Ailleurs, c'est la guirlande qui devient une torsade d'éléments spéciaux. Nous ne détaillerons pas la place de ces divers motifs, car le visiteur ne perdra pas son temps à les passer tous en revue. Un fait accuse l'intention de variété : les linteaux semblables dans une même tour ne se présentent que sur les faces opposées, de sorte qu'on ne peut voir d'un même coup d'œil deux décors qui se répètent. Aux fausses-portes le cadre enferme de

remarquables vantaux aux fines ciselures d'où se détache une tête qui semble appelée à tenir un anneau de porte et qui forme un splendide motif. Au-dessus des baies s'élevaient des frontons en U renversé qui durent être très riches mais qui ont perdu toute ornementation avec l'enduit aisément détaché de leur surface plongeante. Les frontons de pierre du Bakheng à la tour centrale, de peu postérieure, permettent d'évoquer leur composition.

Les étages sont peu distincts et fort peu retraits ; peut-être leur faible saillie a-t-elle porté des amortissements d'angle en prasat.

Entre ces 8 tours subsistent quelques blocs de grès dont le rôle est difficile à déterminer et on retrouve les débris, parfois informes, de 4 nandins qui servirent de monture au Çiva de la pyramide dans les quatre directions. En avant et sous un abri un large soubassement rectangulaire dut servir de support à un pavillon léger, comme à Prê Rup. A ses côtés deux annexes en salles longues de grès, d'une trentaine de mètres, aux murs ornés de fausses-fenêtres à balustres, reçurent des couvertures légères. Négligeons les autres annexes dont il reste fort peu de choses et jetons un coup d'œil sur les édifices de l'angle S.-E., à droite en descendant de la pyramide par la face principale. Ce sont des bâtiments en briques, carrés, à étage, ouverts seulement par une porte à l'Ouest comme des bibliothèques et dont les parois sont percées de longs cylindres horizontaux qui, à l'extérieur, s'ouvrirent en gracieux losanges d'enduit ; leur percement dans cette muraille compacte fut un dur travail ; généralement, il n'a pas été mené jusqu'au bout. Une frise de figures dansantes dans des niches court en bas. La voûte de briques est ruinée ; il est probable qu'elle était arrêtée par deux pignons à l'Est et à l'Ouest.

Les gopouras qui accompagnent le bassin-fossé sont de construction mixte et très ruinés. Les deux chaussées sont enfermées par d'énormes nâgas rampant sur le sol, origine du motif de balustrade en nâga sur dés qui fleurit à Angkor Vat et dans l'art postérieur. Une tête géante se voit à l'entrée de la chaussée E. ; c'est la mieux conservée. Entre ces nâgas sont deux rangées de bornes qui ont sans doute remplacé, à une époque plus récente, de simples poteaux sculptés en bois, dont nous avons eu la bonne fortune de voir encore un dans le temple voisin ; ces bornes montrent un type moins ancien, à tête cubique. Le tout enferme le bras postérieur des gopouras extérieurs en croix, construits aussi dans le système mixte ; ils sont accompagnés de lions qui firent partie de la même reprise.

De la quatrième enceinte il ne reste guère d'intéressant qu'une belle tour de briques du côté N. qu'on peut voir en regagnant l'auto pour atteindre Prah Kô ; elle offre à l'Est une porte remarquable.

Le temple de Prah Kô est à peu près à mi-chemin entre le temple de Bakong et la route ; il a ses fossés extérieurs à 200 m. de ceux correspondants de Bakong et son gopoura III a son entrée sur la voie qui est dans l'axe N.-S. du grand monument. La quatrième enceinte dépasse largement celle-ci et pourrait être ainsi plus récente.

Le centre du temple de Prah Kô est un groupe de 6 tours en deux rangées, réunies sur une terrasse commune ; elle est enclose dans une première enceinte en carré de 60 m. réduite aux fondations et à ses gopouras sur l'axe E.-O.. — Une seconde enceinte assez voisine, de 95 m. déplacée vers l'Est, ouverte de même, enferme au côté S. une bibliothèque un peu spéciale accompagnée d'annexes de construction mixte. A une soixantaine de mètres, une troisième enceinte précédée d'un

ossé est munie également de deux gopouras. Enfin la quatrième, coupée sur les deux axes, fut constituée par un nouveau fossé et sans doute une palissade de pieux ; elle enferme deux bassins et mesure environ 800 m. sur 450.

Les 6 tours se présentent sur deux rangées et celle du premier plan, plus importante, forme très heureusement un retrait au milieu. La recherche d'une impression d'ensemble est accentuée par la similitude complète des linteaux E. aux trois tours du front alors qu'ils varient aux faces latérales. Les tours, inégalement espacées, s'offrent en trois grandeurs, celles de la tour centrale, des ailes, enfin des tours postérieures. La tour centrale est nettement étirée en hauteur. Elles sont construites en briques et l'ornementation y fut exécutée dans des blocs de pierre incrustée et surtout dans le revêtement splendide d'enduits dont une part a heureusement subsisté. Les portes sont traitées en pierre dans les tours antérieures et une part en est en briques et enduit dans celles d'arrière.

Ces édifices sont réunis sur une terrasse commune, munie de quatre perrons dont les blocs de cadre portent une figure dans une niche et reçurent des lions remarquables. Trois nandins étaient placés devant les tours du front et ce sont eux qui ont donné leur nom au temple : le Bœuf sacré, Prah Kô. Les niches des tours enferment un gardien de temple ou une apsaras sous la belle frise d'enduit d'allure mouvante. Aux tours du front E. c'est, à gauche en regardant, un dieu armé d'un trident, à droite un démon avec une hallebarde.

Les portes offrent un cadre simple et nu assemblé d'onglet, système de menuiserie qu'on s'étonne de voir employé dans une construction en maçonnerie et qui se continuera jusqu'à Angkor Vat. Ici le problème est un peu moins difficile pour la composition de la porte qu'à Bakong et l'architecte est moins gêné par

l'arrangement de la baie, faite de quatre blocs, et qui peut ainsi être proportionnellement plus grande dans une tour d'ailleurs moindre. Le linteau plus allongé vient se terminer au départ de la corniche, équilibre heureux qui est juste l'opposé de la solution finale où linteau et corniche règnent. Mais alors la corniche élève sa grande face bien au-dessus du linteau, le tympan du fronton devient démesuré et l'architecte est obligé de le couper en deux par une forte moulure. Autour de la baie, les colonnettes octogonales sont d'une composition admirable, à grands nus garnis aux extrémités de fins motifs. Les linteaux sont également très hauts ; d'une variété moindre que dans le temple précédent, ils diffèrent encore beaucoup de ceux qui suivront. La série de ceux des portes orientales aux tours du front E. offre au centre une tête de lion et les guirlandes qui s'en échappent portent des chevaux montés ; elles se retroussent à l'extrémité pour soutenir un plateau de lotus qui reçoit un lion à tête d'éléphant debout sur ses quatre pattes, avec sur ses reins un personnage armé. En un autre système, la guirlande part d'un garouda et se termine par des nâgas ; chaque nœud des guirlandes est orné d'une rosace. Les divers linteaux se partagent entre ces deux types ; un seul diffère un peu, avec un éléphant au centre et d'autres, ailés, sur les guirlandes. Les vantaux montrent le même bel arrangement avec la puissante tête au centre. Le décor des frontons ne s'est conservé — en partie — qu'à la tour centrale. L'arc bas d'entourage paraît être terminé par des makaras ; le tympan montre des niches à figure et entre elles volent des génies célestes ; le bas fut garni d'une fine frise à guirlandes pendantes, séparée du reste par une moulure.

Les étages sont incomplets ; leurs angles portèrent des amortissements en prasat.

Les tours du second rang, dédiées aux divinités féminines, sont en bien plus mauvais état. Les parements n'ont plus guère d'apparent que leurs niches à tévoda où la pierre a conservé le décor. La tour S.-O. est un peu mieux conservée. On y voit que les tévodas élevaient un lotus à longue tige et laissaient tomber l'autre main.

Le mur d'enceinte, fort lourd, en latérite, a le même chaperon en coupe de toit crêté d'épis ; il ne subsiste de ces derniers qu'un seul exemple. Aux gopouras de briques, carrés, les colonnettes des portes redeviennent circulaires. Les gopouras de la seconde enceinte sont plus vastes ; leurs murs de briques reçurent une couverture en hourdis. A côté, une bibliothèque un peu spéciale est analogue aux édifices rencontrés à Bakong avec les mêmes curieuses fenêtres. Non loin, des annexes offrirent des couvertures angulaires de tuiles, indiquées seulement à cette heure par les débris de leurs pignons triangulaires en pierre, semblables à ceux de Banteay Srei. Les autres édifices de cet enclos devaient être en construction légère. Enfin, le gopoura III fut encore une salle de construction mixte plus importante.

De belles statues ont été trouvées dans le gopoura I O., mises là en dépôt au moment de quelque trouble ; ces statues, pour la plupart, ne sont pas celles de l'origine mais celles qui les remplacèrent sous Jayavarman VII après le pillage d'Angkor par les Chams en 1177 (1).

Les inscriptions indiquent nettement la destination des sanctuaires, les trois à l'Est à Çiva qu'attend chaque fois sa monture, les trois à l'Ouest à son épouse Gauri ; la date est la même que celle de Bakong : 879.

(1) Voir photo n° 2.

Du temple de Lolei installé, comme les Mébons, en îlot au milieu du lac artificiel, il ne subsiste que la pyramide à deux gradins et sur celle-ci quatre des 6 tours qui avaient été prévues et qui seules ont été construites. Ces quatre tours sont, contre l'ordinaire, et malgré l'abandon du premier projet, entièrement achevées ; par contre elles sont très ruinées dans les faces O. et celle du Sud-Ouest n'a guère conservé que son angle N.-E.. — Elles ont perdu à peu près tout leur enduit et ce fait empêche de voir qu'elles sont la réplique presque exacte des tours de Prah Kô. Les quatre édifices furent réunis sur une terrasse commune à laquelle j'ai vu encore quatre perrons extérieurs en 1900 ; sur la surface supérieure court une canalisation de grès en croix pour évacuer les eaux de pluie. Les niches à personnage ont ici un arc percé sous de curieuses images de prasat, d'un type presque identique aux édifices qui les portent. Les arcs en cintre lobé sont terminés par des têtes de makara. Les personnages sont semblables à ceux de Prah Kô avec plus de parure. Les hommes tiennent dans le même ordre, le dieu encore un trident, le démon une lance. Les tévodas à l'interminable main tombante élèvent de l'autre un chasse-mouches à long manche. Le vide de la porte est à nouveau percé dans un bloc et la même difficulté qu'au Bakong se représente. L'architecte prend ici nettement la contrepartie de l'arrangement de Prah Kô ; il abaisse le départ de la corniche du pilastre jusqu'à la surface supérieure du linteau, exagère la hauteur de celui-ci avec ses bandes et le fait ainsi presque régner avec la corniche du pilastre. Il maintient la coupure du tympan mais réduit l'espace inférieur et l'orne d'une belle frise. Le vide de la baie est cerné par un riche profil de cadre ; les colonnettes octogonales, plus détaillées, restent encore franches. Linteaux et vantaux ne le cèdent pas

à ceux de Prah Kô et même de Bakong. Parmi ceux qui se sont conservés l'un offre au centre un Vichnou sur un grand garuda ; un autre, très remarquable, a son centre occupé par une puissante tête du même oiseau mythique. Le motif central d'un troisième est un éléphant, mais la plupart ont au milieu une grande tête de lion qui sert de départ aux guirlandes dont plusieurs se terminent par le curieux personnage à tête d'éléphant chevauchant sa trompe. Les frontons ont beaucoup souffert et les étages, répétition du corps, paraissent avoir reçu un décor d'antéfixes de grès, personnages debout ou assis devant un chevet traité en niche. Les terminaisons supérieures, fâcheuses additions des bonzes, sont à négliger.

Une des statues qui occupèrent ces tours, et que les inscriptions nous font connaître comme les parents divinisés de Yaçovarman, est l'image de sa mère ou de sa grand-mère sous les traits de l'épouse de Çiva.

Sur le terrain du gradin supérieur, remblayé de plus de 1 mètre, on remarquera deux beaux lions de pierre et une stèle contemporaine du monument. Ce gradin supérieur est enfermé par le mur dont la hauteur faible est encore réduite par le terrassement qui noie également quelques piliers, derniers restes de porches d'annexes. Le mur paraît avoir été simplement coupé sur les quatre faces qui étaient garnies de perrons. Le temple est daté de 893.



TABLE DES ILLUSTRATIONS

- Couverture* : Bakong : La pyramide et la tour centrale vues du Nord-Est (cliché E.F.E.-O.).
- 1 Vichnou du Tuol Dai Buon (Preiveng) au Musée de Phnom-Penh (cliché R. Dalet).
 - 2 Statue de femme de Prah Kô (Roluos) (cl. E.F.E.-O.).
 - 3 Vichnou de Rup Arak (Phnom Kûlen) (cl. E.F.E.-O.).
 - 4 Homme-lion de Banteay Srei (cliché E.F.E.-O.).
 - 5 Vichnou couché du Mébon occidental (au Musée de Siemreap) (cl. E.F.E.-O.).
 - 6 Garouda marchant derrière le nâga (Koh Ker) (cliché E.F.E.-O.).
 - 7 Gardien de porte du Phnom Krom (cliché E.F.E.-O.).
 - 8 Tour d'art préangkorien du Prasat Phum Prasat (dessin H. Parmentier).
 - 9 Banteay Srei : Gopoura II Est (cliché R. Dalet).
 - 10 Angkor Vat : Apsaras d'une bibliothèque de la cour II (cliché R. Dalet).
 - 11 Angkor Vat : Le grand escalier menant à la tour centrale (cliché R. Dalet).
 - 12 Angkor Vat : Base Nord-Ouest de la tour centrale (cliché R. Dalet).
 - 13 Angkor Vat : La cour II au pied du grand escalier (cliché R. Dalet).

- 14 Bayon : Partie Sud-Est de la terrasse supérieure vue du Nord-Est (cliché E.F.E.-O.).
- 15 Bayon : Tour Centre-Ouest de la face Nord vue du Sud-Ouest (cliché E.F.E.-O.).
- 16 Bayon : Bas-relief Sud-Est : La bonne aventure (cl. R. Dalet).
- 17 Bayon : Bas-relief Est-Sud : Combat (cliché R. Dalet).
- 18 Porte Nord d'Angkor Thom : Balustrade des démons (cliché E.F.E.-O.).
- 19 Porte Nord d'Angkor Thom : Une tête de démon (cliché E.F.E.-O.).
- 20 Baphûon : Décor en panneaux du gopoura II Est (cliché E.F.E.-O.).
- 21 Baphûon : Galerie du 2^e étage : Ascètes en forêt (cliché R. Dalet).
- 22 Phimeanakas : Escalier oriental (cliché E.F.E.-O.).
- 23 La Grande Place d'Angkor Thom vue de la Terrasse des Eléphants (cliché E.F.E.-O.).
- 24 Une des tours des danseurs de corde (cliché E.F.E.-O.).
- 25 Prah Palilay : Gopoura d'entrée et Buddha attestant la terre (cliché E.F.E.-O.).
- 26 Terrasse des Eléphants : Bas-relief intérieur du Nord (cliché E.F.E.-O.).
- 27 Phnom Bakheng : Vue aérienne (cliché E.F.E.-O.).
- 28 Phnom Bakheng : Escalier oriental de la pyramide (cliché E.F.E.-O.).
- 29 Prah Khan : Garouda du mur d'enceinte extérieur, face Est, côté Sud (cliché R. Dalet).
- 30 Prah Khan : Gopoura III Est envahi par les fromagers (cliché E.F.E.-O.).
- 31 Neak Pean : Le cheval Balaha (cliché E.F.E.-O.).

- 32 Prê Rup : Base orientale de la pyramide avec la cuve de pierre qui a donné le nom actuel du monument (cliché E.F.E.-O.).
- 33 Prê Rup : La pyramide et les tours vues du Sud-Est (cliché R. Dalet).
- 34 Mébon oriental : Lion et tour (cliché R. Dalet).
- 35 Terrasse du Sras Srang (cliché E.F.E.-O.).
- 36 Banteay Kedei : Galerie intérieure (cliché R. Dalet).
- 37 Banteay Kedei : Bas de pilastre (cliché R. Dalet).
- 38 Ta Prohm : Gopoura V Nord (cliché E.F.E.-O.).
- 39 Prasat Ta Kéo : Vue générale prise de l'Est (cliché R. Dalet).
- 40 Chau Say Tévoida : Taureau sacré (monture de Çiva) et base du monument (cliché R. Dalet).
- 41 Mébon occidental : Porte centrale de la face Est (cliché E.F.E.-O.).
- 42 Banteay Samré : Nef devant la tour centrale (cliché E.F.E.-O.).
- 43 Banteay Samré : Face Est du porche du Gopoura II Ouest (cliché E.F.E.-O.).
- 44 Banteay Samré ; Fragment de fronton (cl. E.F.E.-O.).
- 45 Banteay Srei ; Sanctuaire Sud, face Est (cl. E.F.E.-O.).
- 46 Banteay Srei : Sanctuaire central : Gardien de la face Ouest (cliché E.F.E.-O.).
- 47 Banteay Srei : Sanctuaire Nord : Gardienne de la face Ouest (cliché R. Dalet).
- 48 Bakong : Pyramide et tour centrale vues du Nord-Est (cliché E.F.E.-O.).
- 49 Bakong : Décor d'une échiffre de la ~~pyramide~~ ~~EF~~ (cliché E.F.E.-O.).

Petit Circuit

	pages
Angkor Vat.....	33
Phnom Bakheng.....	103
Baksei Chamkrong.....	109
Angkor Thom et ses divers monuments :	
Le Bayon et l'enceinte d'Angkor Thom.....	55
Le Baphûon.....	63
Terrasse des Eléphants, l'Enceinte Royale et le Phimeanakas.....	71
La Grande Place d'Angkor Thom, les Kleang et les Prasats Suor Prat.....	79
Le Groupe du Prah Pithu.....	87
La Terrasse du Roi Lépreux.....	95
Le Tep Prahnam.....	98
Le Prah Palilay.....	99
487.....	100

Grand Circuit

	pages
Prah Khan.....	111
Neak Pean.....	117
Mébon oriental.....	119
Prê Rup.....	119

Hors Circuit

Piste du Phnom Kâlen

	pages
Banteay Samré	151
Banteay Srei	161

Sud de Siemreap

	pages
Phnom Krom	158

Route de Phnom-Penh

	pages
Le groupe de Roluos : temples de Bakong, Prah Kô et Lolei	169
Prasat Phum Prasat	23

TABLE DES MATIERES

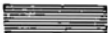
	pages
Bibliographie	2
Histoire et Religion	5
Architecture	19
Angkor Vat	33
Angkor Thom et les capitales successives	47
Le Bayon et l'enceinte d'Angkor Thom	55
Le Baphûon	63
La Terrasse des Eléphants, l'Enceinte Royale et le Phimeanakas	71
La Grande Place d'Angkor Thom, les Kleang et les Prasats Suor Prat	79
Le groupe du Prah Pithu	87
La Terrasse du Roi Lépreux	95
Le Tep Pranam	98
Le Prah Palilay	99
Monument 487	100
Monument 486	101
Le Phnom Bakheng	103
Le Prasat Baksei Chamkrong	109
Prah Khan	111
Le Prah Neak Pean	117
Prasat Kravan, Prê Rup, Mébon oriental	119
Banteay Kedei et Ta Prohm	127
Le Prasat Ta Kéo et le Spean Thma	135
Chau Say Téveda et Thommanon	143

— II —

Banteay Samré	151
Mébon occidental.....	157
Le Phnom Krom.....	158
Banteay Srei	161
Le groupe de Roluos : temples de Bakong, Prah Kô et Lolei	169
Table des Illustrations	183
Petit et Grand Circuits.....	186



*Il a été tiré de cet ouvrage
7.110 exemplaires répartis
comme suit : 10 exemplaires
hors-commerce, sur Velin blanc
azuré des Papeteries de Rives,
numérotés de A à J. — 50
exemplaires hors-commerce sur
couché blanc, numérotés de
1 à 50. — 50 exemplaires
hors-commerce, sur papier bible,
numérotés de 51 à 100.*

Exemplaire N° 

Imp. A. PORTAIL, 14, Avenue Boulloche — Phnom-Penh

